Besprechungen = Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **32 (1973)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Besprechungen – Comptes rendus

OSWALD SZEMERÉNYI, *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1970, XIV + 311 p.

De nos jours, rares sont les linguistes qui peuvent répéter avec Jakobson: *Linguistici nihil a me alienum puto*. Car la science du langage tend malheureusement à se scinder en spécialités autonomes, pour ne pas dire autarciques. Mais s'il est une discipline que tout linguiste se devrait de connaître, c'est bien l'étude diachronique d'une langue ou d'une famille de langues, et particulièrement la famille indo-européenne. C'est pourquoi l'ouvrage que Szemerényi a écrit pour la Wissenschaftliche Buchgesellschaft de Darmstadt est doublement précieux; non seulement les futurs comparatistes y trouveront une «introduction à la grammaire comparée» qui les mettra en mesure de s'orienter dans la masse hétéroclite de la bibliographie ancienne et récente, mais encore tous les linguistes devraient y apprendre quel est le poids, pour leurs théories, de «ce facteur imprévu, absolument ignoré dans la combinaison philosophique, le temps» (Saussure, note ms. n° 12, p. 22). C'est du reste en tant que linguiste principalement que j'ai examiné l'*Einführung* de Szemerényi.

1. On sait que la linguistique est en crise de façon chronique, institutionnellement pourrait-on dire; la grammaire comparée n'échappe pas à ce qui est véritablement la première loi des sciences qui ont pour objet les produits sociaux des groupes humains. On saura donc gré à l'auteur d'avoir présenté systématiquement, dans chaque cas litigieux, les diverses thèses en concurrence. Voici, à titre indicatif, deux exemples parmi beaucoup d'autres de ces *vexatae quaestiones:* la théorie des laryngales (p. 114–123; 130–132), qui n'a pas cessé de diviser les comparatistes depuis l'hypothèse saussurienne du *coefficient sonantique* et son élaboration par H. Møller; et l'origine des désinences verbales, primaires et secondaires, actives et médio-passives (p. 300–305), où l'ingéniosité des chercheurs a multiplié les explications et favorisé les spéculations, – dont on ne peut que prendre acte, sans prendre parti: la vérité ultime est sans doute à jamais inaccessible dans ce domaine, si elle n'est pas tout simplement un leurre.

2. Mais l'auteur ne s'en tient pas au rôle – somme toute facile – du témoin impartial. L'intérêt principal de l'*Einführung* vient, en effet, de ce que Szemerényi, après avoir présenté les données (reçues ou discutées), prend le plus souvent parti et propose des solutions originales. Ainsi, il confirme son hypothèse (*Phonetica 17* [1967], 89s.) que le coefficient sonantique de Saussure (autrement dit la laryngale **H*) ne serait autre que la spirante glottale *h* (p. 132), ce même *h* qui est (en partie) conservé en hittite; l'auteur donne les exemples suivants à l'appui de sa thèse: hitt. *hant-* 'partie antérieure' (cf. latin *ante*, grec *ἀντί*) permet de poser une laryngale initiale (donc i.-e. **Hant-* ?), tandis que hit. *aku(wa)* 'boire' (cf. latin *aqua*) n'autorise pas l'hypothèse d'un ancêtre i.-e. avec **H* (p. 130s.); je suppose donc qu'on ne peut reconstruire, selon Szemerényi, que **ak^{w}-(aH-?)*.

2.1. Cette unique laryngale est responsable de certaines voyelles longues (et non de toutes, comme dans la théorie laryngaliste classique), à condition pourtant, ici encore, que le hittite l'atteste: ainsi le *ā* de lat. *nouāre* a cette origine, puisque on a en hittite *newah-* 'renouveler'

(donc, sans doute, i.-e. **newaH-*); sans l'appui d'un *h* hittite, il faut admettre que la longue a une autre origine, et qu'elle peut en conséquence être héritée: hitt. *hassa-* «foyer» répond à lat. *āra* (cf. osque *aasas* «arae») (p. 130s.), supposant donc i.-e. **Hās-*[1].

2.2. Cependant, si i.-e. **H* est vraiment une consonne, on ne peut plus admettre si aisément son identification avec le *schwa indogermanicum* qui alterne avec certaines des voyelles longues (exemple classique: sanskrit *sthā-*, part. *sthita-*) et qui fonctionne clairement comme voyelle. C'est pourquoi Szemerényi, qui ajoute **h* (alias **H*) dans le tableau des consonnes de l'i.-e., doit conserver cette voyelle neutre dans son inventaire (p. 142). C'est là le seul moyen, bien entendu, qui reste pour rendre compte des racines dissyllabiques du type **genə- / gnē-* (p. 82ss.). Mais si le *schwa* est exclusivement vocalique, pourquoi la suite «voyelle + *schwa*» donne-t-elle un allongement, tandis que la suite «*schwa* + voyelle», qui devrait être phonétiquement analogue, se réduit simplement à la voyelle? Kuryłowicz, qui a développé cet argument, remarque à juste titre qu'on attendrait une contraction dans cette deuxième suite; comme ce n'est pas le cas, il faut bien supposer que le *schwa* joue parfois un rôle non vocalique (selon Lindeman, *op. cit.*, p. 27). Enfin, l'hypothèse de Szemerényi, qui a pour elle de réduire une bonne fois le pullulement inquiétant des laryngales (jusqu'à 10 chez les plus audacieux; cf. p. 119), ne dit cependant rien des voyelles prothétiques du grec (et de l'arménien) qui ne peuvent apparemment pas toujours s'expliquer sans une laryngale de type classique (sonante); ainsi lat. *ruber*, sanskrit *rudhira-*, mais gr. *ἐ-ρυθρός*, *ἔ-ρευθος*, d'où i.-e. **Hr(e)u-dh-*.

3. La position de l'auteur est cependant parfaitement justifiée par ses orientations théoriques, que résume l'étiquette de *réaliste* qu'il se donne (p. 29). Ce réalisme a deux aspects distincts; d'une part, il faut que la reconstruction n'admette que des sons *(Laute)* ou des séquences significatives de sons (c'est-à-dire des mots) phonétiquement possibles (notons tout de suite qu'on reconstruit en fait, et nécessairement, non pas des *sons*, mais bien des *classes* de sons, ce que l'auteur, dans ce contexte, ne dit pas explicitement); d'autre part, le comparatiste doit considérer une forme reconstruite comme «die Realität, die den einzelsprachlichen Formen zugrunde liegt, aus der sie sich alle nach ihren eigenen Lautgesetzen entwickeln» (p. 29).

3.1. Le réalisme ainsi compris est en opposition tranchée avec la conception de l'école française, issue de l'enseignement de Saussure et répresentée par la grande figure de Meillet, pour qui une forme reconstruite n'est que l'écriture abrégée – la formule – d'un ensemble de correspondances entre formes attestées (cf. p. ex. Meillet, *Introd.*[3], p. 26; etc.). A ce formalisme déclaré, le réalisme de Szemerényi reproche de ne pas voir que «nur wenn wir die Realität der verschiedenen rekonstruierten Formen anerkennen, können wir uns sinnvoll mit der Frage beschäftigen, wie sie sich zueinander verhalten, wie also das System aufgebaut war» (p. 29). Voilà qui a de quoi surprendre les formalistes, qui ont justement été les premiers à donner un sens technique à la vieille notion de système linguistique!

3.2. A vrai dire, l'opposition entre le formalisme et le réalisme en grammaire comparée n'est pas si simple, dans la mesure où la «réalité» d'une forme reconstruite telle que **tn-tó-* (gr. *τατός*) est indépendante de sa «réalité» phonétique: qu'on le veuille ou non, une telle

[1] Ne pourrait-il pas y avoir, du reste, métathèse en latin (ou en hittite)? La forme de départ serait en ce cas **Has-* (ou **aHs-*?). C'était l'idée de T. V. GAMKRELIDZE, que cite – pour la rejeter – F. O. LINDEMAN, *Einführung in die Laryngaltheorie* (Berlin 1970), p. 41.

forme est à jamais incapable d'être plus que le produit des correspondances attestées; comme la grammaire comparée des langues néolatines le montre bien, la langue mère n'est jamais entièrement reconstituée: le «roman commun» n'est pas le latin, même tardif ou vulgaire. C'est pourquoi le réalisme ne peut manquer de reconnaître que le reconstruction reste partielle, donc partiale.

4. En tout état de cause, le choix entre formalisme et réalisme scientifique paraît en quelque sorte extérieur à la pratique même de la science, et donc justiciable d'une instance plus élevée, à savoir celle des justifications de la théorie elle-même, et non de ses applications. Mais c'est là un niveau qui n'est pas, on s'en doute, celui de l'auteur de l'*Einführung;* on ne saurait donc l'attaquer sur ce chapitre. Un des grands mérites de Szemerényi tient du reste au fait de n'avoir pas passé sous silence les problèmes généraux que le comparatiste doit affronter (chap. I à III). Ainsi en est-il de ce choix préliminaire brièvement justifié, ainsi de la distinction des points de vue synchronique et diachronique, etc.

4.1. A ce propos, me permettra-t-on une réserve sur la définition du phonème, ou plutôt sur l'usage qui en est fait? Si l'on ne peut que souscrire à une expression telle que: «Das Phonem ist ein Sammelbegriff: es faßt alle diejenigen phonetisch verschiedenen und dennoch ähnlichen Laute, die *Allophone*, zusammen, die nicht als bedeutungsunterscheidend funktionieren» (p. 24), on a en revanche nettement l'impression qu'ailleurs le phonème est conçu comme une entité substantielle (p. ex. lors de la discussion des traits pertinents – *distinktive Merkmale*, p. 23s. – qui sont en réalité, ici, des traits articulatoires, matériels, ce que la référence implicite à Jakobson vient encore confirmer). La distinction saussurienne (et sémiologique) fondamentale entre réalisation concrète et classe abstraite de réalisations, c'est-à-dire la distinction entre *parole* et *langue*, aurait permis sans doute de mieux faire le partage entre le phonème unité de langue, et les sons – qui ne sont pas nécessairement des *ähnliche Laute* du point de vue phonétique – que le phonème subsume.

4.2. Je crois que l'on peut raisonnablement supposer que la conception substantielle du phonème (d'ascendance américaine malgré les références à Troubetzkoy et à Martinet), de même que l'absence de la distinction entre langue et parole, sont à imputer au réalisme de l'auteur, dont on saisit ici les effets négatifs. Mais, encore une fois, cette critique n'entame pas la valeur de l'ouvrage en tant qu'introduction à la grammaire comparée, sinon peut-être que, dans une perspective formaliste, on n'aurait pas dit que **ṇ* et **n* (ou **i* et **y*, etc.) sont deux «phonèmes» distincts (cf. p. 64 et 142). L'auteur ne considère-t-il pas à juste titre que **k* et **k'*, **g* et **g'*, etc., ne sont pas phonématiquement distincts à l'origine (p. 137ss.)?

5.1. Comme on vient de le voir, le réalisme de Szemerényi a pour contrepartie un certain éclectisme théorique: s'il retient de Saussure le distinction des deux axes descriptifs (synchronie et diachronie), il ignore l'opposition pourtant au moins aussi fondamentale entre langue et parole. Sa phonologie et son structuralisme viennent pour l'essentiel d'outre-Atlantique, etc. Cet éclectisme est sans doute le prix qu'il faut payer pour réussir à présenter de manière si claire et si concise un ensemble proprement extraordinaire de recherches d'orientation théorique disparate qui constituent l'état actuel de la grammaire comparée. A mon avis, ce n'est pas un prix excessif: dans la mesure où cet éclectisme dérange les convictions trop bien arrêtées de chacun, c'est un incomparable stimulant de la pensée.

5.2. Et comme l'éclectisme de l'auteur est continûment tenu en bride par une remarquable prudence, on ne peut que s'en féliciter. Ainsi, pour peu qu'on accepte la conception réaliste, on applaudira à la solution de bon sens donnée au problème des laryngales (ci-dessus,

§ 2ss.). Un seul moment de relâchement dans cette prudence à toute épreuve: il s'agit du recours à la nouvelle autorité universelle qu'est Chomsky pour refuser l'enseignement traditionnel, pourtant bien appuyé, sur l'opposition primitive des diathèses active et moyenne (la passive s'y ajoutant secondairement); à mon sens, on ne saurait admettre sans vérification un raisonnement dogmatique tel que celui-ci: «Seit mehr als einem Jahrzehnt ist Chomskys transformationelle Grammatik fast als *die* neue Grammatik bekannt, und die passive Transformation ist ganz richtig als der Prototyp transformationeller Beziehungen bezeichnet worden» (p. 236); en effet, le prototype est mal en point: la nouvelle grammaire générative ne sait plus comment le traiter (cf. R. T. Lakoff, *Abstract Syntax and Latin Complementation*, Cambridge, Mass. 1968, p. 43s.)[2]!

6. On saura particulièrement gré à l'auteur de n'avoir consacré que quelques pages aux hypothèses sur la préhistoire de l'indo-européen. En effet, la réduction toujours plus sévère que la reconstruction à partir de formes déjà reconstruites ne peut manquer de provoquer est par nature antiréaliste. Ainsi, le préhistoire du système verbal débouche sur des conclusions paradoxales: apparemment, tous les thèmes verbaux formaient un «présent» et un prétérit distingués par les désinences (et peut-être par l'augment), avant que la perte du «présent» ne définisse les aoristes (gr. ἔπεσε aor., mais sanskrit *apatat* imparfait), avant que les formations en **-s-* ne se spécialisent en désidératifs ou en futurs (et peut-être aussi, mais sans voyelle thématique, en aoriste sigmatique), etc. (cf. p. 310). Mais même l'opposition *«présent» / prétérit* tombe si l'on admet une origine identique pour les désinences primaires et secondaires (distinguées par la seule présence de la particule déictique de renforcement **-i*) (cf. p. 301). Dans l'état relativement indifférencié où nous porte cette analyse réductrice par nature, il est très probable que les diverses formations (les différents thèmes verbaux construits sur une racine donnée) devaient avoir une importance grammaticale aujourd'hui insoupçonnable.

6.1. Sur quoi débouchons-nous en effet? Sur une sorte de constellation de thèmes bien caractérisés sématiquement, beaucoup moins clairs sémantiquement, et ce pour la simple raison que toutes ces formes nous sont attestées dans des systèmes différents de l'original, où elles sont réemployées dans des fonctions qui ne sont pas *a priori* celles qu'elles revêtaient dans l'état indo-européen. C'est pourquoi nous ne tirons que bien peu d'enseignements réellement utiles à ce propos à poser l'une à côté de l'autre des formes comme gr. *ἔ-γνω-ν* (cf. lat. *nōui*), lat. *(g)nōsc-o*, gr. *γιγνώ-σκω* (cf. *μίμν-ω* et *μέν-ω*), ou encore (les racines étant indifférentes ici) sanskrit *var-vart-ti* 'il tourne', lat. *capi-o* (cf. *ueni-o*, gr. *τείνω* de *τενjω*), *caps-o* (cf. *uīs-o* de **uid-s-o;* gr. *δείξω*) et *dix-i* (gr. *ἔ-δειξ-α*), *cēp-i* (cf. *uēn-i*), *ad-uena-t* (subj.), *tend-o* (cf. *τείνω*), etc. La constellation des thèmes possibles construits sur une racine donnée, qui ne sont jamais tous attestés du reste, ne témoigne pas mieux de l'état préhistorique supposé que l'inventaire des roches abandonnées par la moraine d'un glacier ne nous permettrait de reconstituer l'émergence du relief préglaciaire.

6.2. C'est que d'une part la comparaison ne repose que sur la partie commune et régulière d'un héritage partout fragmentaire, et que d'autre part la méthode comparative tend à affirmer, fût-ce malgré elle, une régularité originelle étendue à toute la langue mais dont on

[2] Ce recours imprévu et isolé à la grammaire générative mériterait du reste un long commentaire, d'abord sur le type de raisonnement supposé, puis sur la faveur parfois suspecte avec laquelle des linguistes formés à l'école traditionnelle accueillent les idées chomskyennes.

sait bien qu'elle est illusoire: aucune langue n'offre un système morphologique parfaitement équilibré. Comme le rappelle justement Szemerényi (mais dans un autre contexte), «es dürfte als Axiom gelten, daß das Indogermanische nicht Eigenschaften gehabt haben kann, die in keiner Sprache der Erde vorkommen» (p. 130). Tout ce qui, du système i.-e., a été perdu corps et bien dans le naufrage du temps nous échappera à jamais (cf. p. 310). L'auteur a donc raison de conclure par ces mots significatifs de Kuryłowicz: «One cannot reconstruct *ad infinitum*. We must be satisfied with the reconstruction of stages bordering the historical reality».

7. Tels sont quelques-uns des problèmes généraux que l'introduction de Szemerényi aborde. Cependant ce n'est pas là, dans la perspective de l'auteur, la fin première de son œuvre. L'intérêt principal de l'*Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft* est de mettre à la disposition des lecteurs, dans un ordre rigoureux et limpide, un matériel remarquablement abondant. En fait, le linguiste y trouve un véritable historique des questions centrales de la grammaire comparée, et ce n'est pas une des moindres leçons de ce livre que de faire voir enfin combien l'évolution de cette science est, depuis la fin du siècle dernier, tributaire de la linguistique générale (ce qui n'a rien pour surprendre, puisque souvent, de Whitney à Saussure, de Bloomfield à Martinet, etc., ce sont les mêmes hommes qui ont fait la linguistique et la grammaire comparée de leur temps). Aussi, avant que la grammaire générative ne s'empare à son tour du domaine comparatif, comme Szemerényi s'y attend[3], on doit être reconnaissant à l'auteur de nous fournir un état des connaissances parfaitement à jour et soigneusement pesé. Aucun linguiste débutant ne pourra désormais prétendre que la grammaire comparée est si touffue qu'il s'y perd! Le moment est arrivé où linguistique synchronique et linguistique diachronique doivent se remettre à collaborer pour saisir ensemble, selon un authentique programme saussurien, l'unité complexe, historique et sociale, de la langue.

René Amacker

★

Linguistic Studies presented to André Martinet on the Occasion of his Sixtieth Birthday, ed. by ALPHONSE JUILLAND, New York (The Linguistic Circle of New York) 1969 (= *Word 23* [1967]), VII + 591 p.

Die zweite Festschrift Martinet[1], deren erster Band hier rezensiert wird, folgt auf eine zehnjährige Periode intensiver Auseinandersetzung Martinets mit den Problemen der allgemeinen Linguistik und der Präzisierung einer umfassenden Konzeption der Sprache, während die vorangehende Phase vorwiegend der Phonologie gewidmet war. Publikationen wie die *Eléments de linguistique générale* ([1]1960), *A Functional View of Language* ([1]1962), *La lin-*

[3] Cf. *Methodology of genetic linguistics*, dans l'*Enzyklopädie der Geisteswissenschaftlichen Arbeitsmethoden*, 4. Lief., p. 25: «The (comparative and historical) study of syntax is again likely to receive powerful impetus and help from *transformational grammar*. ... The order of transformational rules in syntax promises to reflect diachrony» – à condition que ces règles soient bien ordonnées, et qu'on ne confonde pas origine historique avec origine neuro-physiologique innée.

[1] Erste Festschrift: *Miscelánea Homenaje a André Martinet «Estructuralismo e Historia»*, editada por DIEGO CATALÁN, 2 vol., Canarias 1957.

guistique synchronique, *Etudes et recherches* ([1]1965) und die Herausgabe der Zeitschrift *La linguistique* (ab 1965) stellen wesentliche Etappen im Aufbau dieser strukturalistischen Sprachtheorie dar. Die zweite Festschrift ist entsprechend ausgerichtet.

W. Belardi, G. G. Bès, O. Ducrot und C. L. Ebeling, Sh. Hattori, P. Ivić, Ph. Munot befassen sich mit phonologischen Problemen:

1. In *Il «significato» del fonema* geht W. Belardi von der Rückführung der operativen Konzepte der Prager Phonologie – Opposition, Differenz, Relation, Andersheit, Privativität – durch Panconcelli-Calzia, Pagliaro und Balász auf Aristoteles aus, um auch die Unteilbarkeit des Phonems in der Sukzession, seine Asemantizität und den Begriff des distinktiven Merkmals beim selben Denker vorzufinden, hingegen nicht den Jakobsonschen des Merkmalbündels. In Gegensatz zur allgemein angenommenen Inhaltslosigkeit des Phonems steht Avrams Auffassung, nach welcher das Gesamt der pertinenten Merkmale die Bedeutung des Phonems ausmacht. Belardi kommt hingegen zum Schluß, daß Andersheit und Identität den Inhalt des Phonems ausmachen und nicht die Summe der Merkmale, womit er die klassische Prager Position gegenüber Jakobson verteidigt. Von der heutigen phonologischen Problematik her wäre es wertvoll gewesen, wenn Belardi die Inhaltsfrage auch für das Morphonem gestellt hätte. Halles *Sound Pattern of Russian* existiert in erster Auflage seit 1959, und die erste Prager Schule befaßte sich eingehend mit dem Morphonem. Auch wenn Martinet die Morphonologie ablehnt[2], spielt gerade hier die Funktion eine ausschlaggebende Rolle.

2. In *Trait distinctif* nimmt G. G. Bès Halles Unterscheidung der distinktiven Merkmale in Dimensionen (Referenzkategorien) und Werte (spezifische Charakteristika) auf. Dimensionen sind die Tätigkeit der Stimmbänder, der Lippen, des Gaumensegels und die Verengung des expiratorischen Kanals usw. auf der artikulatorischen Ebene, Frequenz, Amplitude, Klang, Höhe, Intensität u.a. auf der akustischen. Als Werte kommen die einzelnen Lokalisierungsorte, die Stimmbeteiligung, Oralität vs. Nasalität in Betracht. Für die zur Charakterisierung der Phoneme aber effektiv benötigten Werte schlägt Bès den Term 'Determination' vor. Die determinierenden Werte von französisch /b/ sind 'bilabial', 'sonor' und 'oral'. Zur Beschreibung der 15 konsonantischen Phoneme des Französischen braucht Bès 3 Dimensionen, 10 Werte und total 36 Determinationen. In Jakobsons Phonologie ist die Anzahl der Dimensionen reduziert, und jede Dimension hat nur zwei Werte, so daß Ökonomie und Einfachheit für diese Hypothese sprechen. Die Dimensionen und Werte für die 15 französischen Konsonanten sind nach der Fassung von 1956/1962 'nasal/oral', 'kontinuierlich/diskontinuierlich', 'gespannt/ungespannt', 'kompakt/diffus', 'dunkel/hell', also 5, während Bès mit 'Verengung', 'Tätigkeit der Stimmbänder', 'Tätigkeit des Gaumensegels' und mit den 10 Werten 'bilabial', 'labiodental', 'dental', 'alveolar', 'postalveolar' oder 'palatal' und 'velar', 'stimmhaft' und 'stimmlos', 'oral' und 'nasal' operiert. Die Gegenüberstellung

	Jakobson	Bès
Dimensionen	5	3
Werte	10	10

[2] A. Martinet, *De la morphonologie*, *La linguistique 1* (1965), 15ss.

ist hingegen nicht ganz adäquat, da bei Jakobson Dimensionen und Werte (als deren ± Spezifikationen resp. als in dieser alten Fassung konträre und kontradiktorische Oppositionen) zusammenfallen, während die Werte von Bès zusätzliche Information zu den Dimensionen liefern. Als drittes vergleicht Bès die von ihm aufgestellten Determinationen, die eigentlich auf die phonetische Ebene gehören und kommt zum Resultat: 64 bei Jakobson gegenüber 36 bei ihm. Die Einsparung bei Bès ergibt sich dadurch, daß schon seine Dimensionen und Werte artikulatorische Merkmale enthalten, während die Dimensionen von Jakobson eine abstraktere Ebene darstellen. In diesem Zusammenhang verdient die phonologische Schule von Hockett[3] Erwähnung, welche mit primären und sekundären (redundanten) artikulatorischen Merkmalen das gleiche Ziel der Determination anstrebt wie Bès.

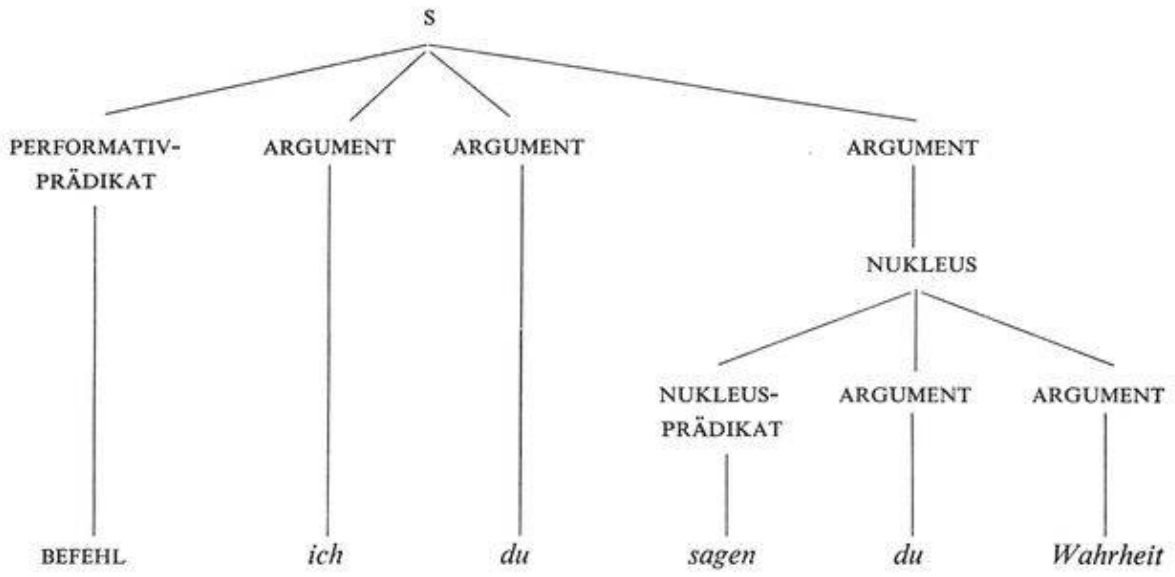
Die konsequente Weiterentwicklung der Konzeption Jakobsons führt zur Einsicht, daß die wenigen abstrakten Merkmale nicht die einzelnen Phoneme spezifizieren wollen, sondern morphonematischen Status haben, d.h. die Lexeme minimal distinktiv charakterisieren. Der morphonematischen, abstrakten Komponente steht dann keine rein phonematische, sondern nur noch die phonetische Interpretation gegenüber, die den Determinationen von Bès entspricht. Diese generative Hypothese wird von M. Halle in *The Sound Pattern of Russian* (1959, [2]1971) aufgestellt, in *Phonology in a generative grammar* und durch P. M. Postal in *Aspects of Phonological Theory* (1968) weiter ausgeführt. Der neue Trend zu Merkmalen mit ausschließlich kontradiktorischen Werten bringt dazu eine Erhöhung der Zahl der Merkmale mit sich; für die französischen Konsonanten kommen etwa 'konsonantisch', 'nasal', 'obstruent', 'hoch', 'hinter', 'rund', 'anterior', 'koronal', 'dauernd', 'frikativ', 'stimmhaft', 'lateral', also 13 in Betracht. Es handelt sich um in die Grammatik integrierte Parameter mit ±-Werten, die Annahme zugrunde liegender phonetischer Dimensionen ist in dieser Konzeption unmöglich. Es geht letztlich nicht, wie Bès meint, um Ökonomie, sondern um grammatik-integrierte (generative) vs. phonetisch orientierte autonome (strukturalistische) Auffassung von Merkmalen.

3. Dieselbe, für die Schule von Martinet charakteristische Insistenz auf dem lautlich Gegebenen, die starke Bindung der Phonologie an die Phonetik, zeigt sich in C. L. Ebelings Beitrag *Some premisses of phonemic analysis*. Ebeling geht so weit, daß er für formale phonologische Verschiedenheit z.B. von /t/ gegenüber /d/ in *baten* vs. *baden* den Status eines direkt bekannten Merkmals postuliert, während andere Schulen diesen Unterschied als abgeleitet, hingegen den semantischen zwischen den beiden Wortformen als primär annehmen. Ebeling macht ebenfalls die oben erwähnte Unterscheidung der Phoneme in zwei Gruppen, von denen er die eine 'fundamental', die andere 'fakultativ' nennt.

Auf den bei Martinet zentralen Begriff der Funktion gehen die Beiträge von W. Christensen, L. G. Heller und J. Macris, Ch. F. Hockett, J. P. Hughes und G. Mounin ein. Im Gegensatz zu anderen linguistischen Schulen, in denen «Funktion» eine Relation oder Dependenz bezeichnet, ist die gesamte Sprachkonzeption Martinets auf die Funktion der Kommunikation ausgerichtet. «Le français, par exemple, est avant tout l'outil qui permet aux gens de 'langue française' d'entrer en rapport les uns avec les autres.» G. Mounin gibt einen historischen Überblick über die Entwicklung des Begriffskomplexes der Sprachfunktion. Bühlers Darstellungs-, Ausdrucks- und Appellfunktionen wurden von Trubetzkoy

[3] CHARLES F. HOCKETT, *Potawatomi I: Phonemics, morphophonemics, and morphological survey; International Journal of American Linguistics 14* (1948); *A Manual of Phonology*, Baltimore, 1955; JAMES E. COPELAND, *A Stepmatricial Generative Phonology of German*, The Hague-Paris 1970.

übernommen. Révész findet zahlreiche Funktionen, insistiert aber auf der Kommunikation als der zentralen, wie Buyssens, Benveniste, Prieto, Sapir, Martinet. Andere, wie Jakobson, subsumieren verschiedene Funktionen unter dem Begriff der Kommunikation: Expressivität, Appell (Jakobson spricht von konativer Funktion), phatische, poetische, darstellende Funktion u.a. Wenn der Appell u.a. den Befehl einschließt, die Darstellung die Affirmation usw., wie allgemein angenommen wird, dann braucht diese Entwicklung hingegen nicht, wie Mounin glaubt, in der «discordance assez sensible des résultats proposés vers 1960» auszumünden, sondern sie bildet die Vorgeschichte des performativen Satzprädikates der generativen Semantik, das die erste Stelle in der semantischen Basis einnimmt:



Was der Strukturalismus «Mitteilungsfunktionen» nennt – Affirmation, Befehl, Frage usw., – wird in dieser Konzeption zu einer zum Gesamtgefüge gehörenden Kategorie, die wie jede andere Kategorie in Dependenz zu der axiomatischen Kategorie «Satz» steht. Die strukturalistische Dichotomie von Mitteilungsfunktion und Systemfunktion ist damit überwunden. Die Schule von Martinet hält hingegen an der Dichotomie fest, wie D. und F. François in ihrem Beitrag zur Festschrift zeigen: «... dans la mesure où la langue s'organise comme instrument de communication, il est préférable de l'étudier dans cette fonction centrale et de mettre à part les cas où, chez le locuteur et chez le récepteur, la volonté d'atteindre grâce à la langue, une communication satisfaisante n'apparaît pas ou n'apparaît pas seule.»

Die in dieser Besprechung durchgeführte Untersuchung der Beiträge über Phonologie und Funktionen und deren Vergleich mit anderen linguistischen Theorien führt zum Schluß, daß trotz der Vielfalt der behandelten Themen die Sprachkonzeption Martinets in ihren Grundzügen deren gemeinsame Basis bildet und damit die gestellten Fragen im Sinne der Martinetschen Axiome beantwortet.

Theodor Ebneter

★

Travaux de linguistique et de littérature publiés par le Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg *8/1*: *Mélanges de linguistique, de philologie et de littérature offerts à Monsieur Albert Henry*, Strasbourg 1970, 340 p.

Wir haben schon verschiedentlich auf den «offenen» Charakter der vom Straßburger *Centre* publizierten *Travaux de linguistique et de littérature* hingewiesen: einer Zeitschrift ähnlich und doch keine Zeitschrift, bringen sie Beiträge französischer und nichtfranzösischer Autoren, ohne sich je in der einen oder anderen Forschungsrichtung doktrinär festzulegen. Gerade der stete Wechsel von Form und Inhalt macht die *TLL* zu einer anregenden Lektüre, und diese Wandelbarkeit ist es auch, die es den Herausgebern erlaubt, anstelle der normalen Bände von Zeit zu Zeit einen einem besonders verdienten Gelehrten gewidmeten Festband im Rahmen der Reihe erscheinen zu lassen. 1966 wurde Band 4/1 Pierre Gardette aus Anlaß seines sechzigsten Geburtstages gewidmet, und 1970 war es Albert Henry, der am 20. März auf sechzig Jahre eines arbeits- und erfolgreichen Lebens zurückblicken konnte; auch ihn ehrte das *Centre* mit einem stattlichen Festband, der Beiträge von 30 Schülern und Kollegen enthält, von denen die meisten wie Albert Henry selbst enge Beziehungen zur Universität Straßburg unterhalten. Diesen Aufsätzen gehen eine Zusammenstellung der wichtigsten biographischen Daten des Jubilars (p. 9), ein Überblick über die Vorträge und Seminare, die Albert Henry in Straßburg veranstaltet hat (p. 11/12), und ein von Georges Straka betreutes, höchst eindrückliches Verzeichnis seiner Publikationen (p. 13–33) voran.

Bei den dem Jubilar gewidmeten Aufsätzen handelt es sich um die folgenden Arbeiten:

1. Gérald Antoine, *En relisant «La Muse du Département ...»* (p. 35–44). Ausgehend von Balzacs *La Muse du Département* und unter Heranziehung weiterer Werke in den Bänden III und IV der Pléiade-Ausgabe, versucht Antoine, die Opposition Provinz–Paris als eines der wesentlichen Strukturprinzipien der *Comédie humaine* zu begreifen. Nicht nur stehen sich die *Scènes de la Vie de Province* und die *Scènes de la Vie parisienne* als Sektionen des Gesamtwerkes gegenüber, auch innerhalb der einzelnen Werke liefert die Opposition Provinz–Paris immer wieder den dramatischen Rahmen für das Geschehen. Obwohl in der Provinz einige seltene Tugenden, in Paris dagegen eine Häufung von Lastern zu finden sind, ist die Wertung in der Regel doch umgekehrt: Schwäche, Unfähigkeit, Langeweile in der Provinz, Kraft, Talent und Dynamik dagegen in der Hauptstadt. Alles, was nach Höherem strebt, was der Enge der Provinz entfliehen will, zieht es nach Paris – und findet sich dort oft nicht zurecht. Der Gegensatz zwischen den beiden Polen ist unüberbrückbar und damit eine unerschöpfliche Quelle der Dramatik.

2. D'Arco Silvio Avalle, *I vallonismi del «Sant Lethgier»* (p. 45–50). Avalle untersucht Suchiers Argumentation für einen wallonischen Ursprung des *Sant Lethgier* mit kritischem Blick und viel Geschick Wohl weisen Suchiers Hauptargumente, die Perfektformen vom Typus DEBUI und HABUI, der Subjonctif II von HABERE und der Ind. Impf. der 1. Konjugation den Vorteil auf, daß sie Teile eines kohärenten Systems bilden und nicht einfach isoliert dastehen, aber es eignet ihnen ein anderer schwerer Mangel: die Formen des Leodegar und des Wallonischen stellen keine Sonderentwicklungen, sondern einfach Archaismen hinsichtlich des Zentralfranzösischen dar. Als Archaismen lassen sie sich denn auch in anderen Randgebieten nachweisen, v.a. im Westen und Südwesten, z.T. auch im Norden. Daneben enthält der *Leodegar* nach Avalle aber auch typisch wallonische Neuerungen, die als solche beweiskräftig sind: *ie*, *ye* für *i;* Beifügung von *-e;* Vertauschung der Graphien *w* und *v*. Trotzdem kann der *Leodegar* nicht einfach dem wallonischen Raum zugewiesen werden: da auch pikardische und aus dem Grenzgebieten der Champagne stammende Elemente nicht fehlen, kann

man höchstens sagen, der Text komme aus dem Nordosten, den Stammlanden des französischen Königtums, und repräsentiere dessen überregionale Kultursprache.

3. André Burger, *Sur la place de* V_4 *et de* n *dans la tradition des textes rolandiens* (p. 51–56). Nach dem Stemma der Rolandversionen von Th. Müller und J. Bédier ist – sieht man von der Oxforder Fassung ab – V_4 als die beste der erhaltenen Versionen zu betrachten; diese Konzeption ist von P. Aebischer, E. F. Halvorsen und C. Segre in Frage gestellt worden: nach ihnen wäre *n* der Vorzug zu geben. Burger bemüht sich unter Einbezug des weiteren Kontextes der fraglichen Stellen zu beweisen, daß Segres Argumente nicht stichhaltig sind; eine Reihe von Textvergleichen soll vielmehr deutlich machen, daß *n* in der Regel viel enger mit den gereimten Fassungen verwandt ist als V_4, daß also V_4 unter den erhaltenen Versionen die erste Stelle nach *O* zukommt.

4. Pierre Gardette, *Francoprovençal «truite» 'rouleau de foin'* (p. 57–60). Daß *truite* 'rouleau de foin', das auf Karte 33 des *ALLy.* im Raum von Lyon bezeugt ist, nichts mit der Forelle zu tun hat, dürfte auf der Hand liegen. Gardette lehnt den Etymologievorschlag **torcta* von Duraffour ab und setzt dafür ein **trocta* an, das auch sp. *trocha* 'Pfad' zugrunde liegen würde. Der semantische Zusammenhang bestünde darin, daß das Heu vor dem Aufladen auf den Wagen zu langen Heuhaufen zusammengerecht wurde, so daß zwischen ihnen eine Art Weg entstand. **Trocta* wäre auch zu rätorom. *trotg*, *trutg*, *truoch*, oberit. *truoi*, *trui* (<**trogiu*) in Beziehung zu setzen: beiden läge eine vorlat. Wurzel **trog-* zugrunde.

5. Jean Gaulmier, *Paul Valéry lecteur de Gobineau* (p. 61–68). Gaulmier zeigt zahlreiche Parallelen auf zwischen Valérys Geschichtskonzeption und der *Histoire des Perses* von Gobineau; Valéry dürfte in seiner mythisch-semiotischen Auffassung der Geschichte[1] in seiner Ablehnung der reinen Faktengeschichte maßgeblich von Gobineau beeinflußt worden sein.

6. Georges Gougenheim, *La construction du verbe «acheter»* (p. 69–72). Gougenheim untersucht die amphibologische Konstruktion *acheter qc. à qn.*, die sowohl 'etwas von jemandem kaufen' wie 'etwas für jemanden kaufen' bedeuten kann. Obwohl er nicht so weit geht wie Wagner–Pinchon[2], die alle *compléments déterminatifs* mit *à* gleichberechtigt nebeneinander stellen (auch *J'ai acheté un jouet à quatre heures*, *J'ai acheté un jouet à Paris* usw.) und sie nur semantisch unterschieden wissen wollen, bleibt auch ihm bei den beiden erwähnten, als *objets secondaires* klassierten Fällen keine andere Differenzierungsmöglichkeit als die auf Situation und Kontext beruhende semantische. Entsprechendes gilt für *emprunter à*. Was in der ganzen Analyse verdeutlicht werden müßte, sind die hinsichtlich der Präp. *à* zu ziehenden Schlüsse; *à* markiert heute nicht mehr den Ausgangspunkt, ja es impliziert nicht einmal mehr eine Bewegung (cf. *Je suis à Paris*): es ist vom System her ein reiner *Relationsindikator*, wobei die Präsisierung der Relation Situation und Kontext überlassen bleibt. Ob *à* oder eine konkretere Präposition (*de*, *pour*, *chez* usw.) verwendet wird, hängt davon ab, ob Situation und Kontext diese Präzisierungsfunktion zu erfüllen vermögen sowie von der sprachlichen Norm.

[1] Cf. z. B. *Petite lettre sur les mythes*, éd. Pléiade I, p. 965–966. Die dort von Valéry geäußerten Ideen über die Mythisierung der Geschichte finden z. T. eine interessante Parallele in den Ausführungen Saussures zur (germanischen) Mythologie, vgl. J. STAROBINSKI, *Les mots sous les mots*, Paris 1971, p. 15ss.

[2] R. L. WAGNER – J. PINCHON, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris 1962, p. 76–79.

7. Helmut Hatzfeld, *Le style flamboyant des Quinze Joyes de Mariage* (p. 73–84). Hatzfeld versucht, die Struktur der *Quinze Joyes* auf die Technik der spätgotischen Malerei und Architektur zurückzuführen. Von der Malerei würde der abstrakte Rahmen, verbunden mit einer konkreten, detaillierten Erzählung stammen (= *vue de loin, vue de près*). Auf die Architektur wäre die Gestaltung des Geschehens der einzelnen *Joyes* als «Bogen» (*plaisir*) und «Gegenbogen» (*douleur*) zurückzuführen, wobei diese generelle Antithese durch für jeden Teil variierende sekundäre Antithesen zu ergänzen ist; die Dreiteilung des Stoffes in ein zentrales *tableau* (= *soufflet*) und die dieses flankierenden Kommentare und Situationsvarianten (= *mouchettes*) wäre ebenfalls aus der Architektur des 15. Jh.s übernommen.

8. Gerold Hilty, *La poésie mozarabe* (p. 85–100). Aufgrund der überlieferten 55 *khardjas* versucht Gerold Hilty deren literarischen Status zu bestimmen. Die Tatsache, daß die Mischung von romanischen und arabischen Elementen sowohl in der Zeit (1050–1100; 1100–1150) wie im Raum (nördlich bzw. südlich des 40. Breitengrades) prozentual mehr oder weniger konstant bleibt und auch keine nennenswerten Unterschiede zwischen arabischen und jüdischen Autoren nachgewiesen werden können, zwingt zum Schluß, daß die Sprache der *khardjas* nicht die zeitgenössische Sprachsituation spiegelt, sondern traditionellen Charakter hat – allerdings nicht «traditionell» im Sinne von Menéndez Pidal. Es würde sich vielmehr um eine gelehrt-schriftliche Tradition handeln, die allerdings in der volkstümlichen Poesie des 9. Jh.s wurzelt; mit der Schaffung des *muwaššah* (Ende 9./anfangs 10. Jh.) wären die *khardjas* aber in die gelehrte Tradition eingetreten. Dafür sprechen v.a. die Sprachmischung (Einführung von rund einem Drittel [!] arabischer Elemente neben den mozarabischen), die teilweise Modifikationen des Frauenlyrikcharakter der *khardjas* (metaphorische Interpretation; Verquickung mit klassisch-arabischen Elementen) und gewisse metrische Modifikationen. Für die orale mozarabische Poesie des 10.–12. Jh.s sagen die *khardjas* deshalb direkt nichts aus.

9. Paul Imbs, *Guenièvre et le roman de Cligès* (p. 101–114). Eine entsprechende Studie über den *Erec* wiederaufnehmend[3], untersucht Imbs die Rolle von *Guenièvre* im *Cligès* und setzt sie gleichzeitig in Kontrast mit derjenigen im *Erec* und im *Chevalier de la Charrette*. Im Erec war *Guenièvre* eine Randfigur, der v.a. eine Beschützerrolle der Ehe zufiel. Dies gilt auch noch für den *Cligès*, aber mit einigen wichtigen Unterschieden: Guenièvre beschützt nicht nur die Ehe, sie stiftet auch die Ehe zwischen Alexander und Soredamor und fördert vorher deren Liebe; die spontane Liebe der beiden bleibt aber Voraussetzung für alle ihre Interventionen, und nur weil sie existiert, kann Guenièvre die Ehepartner in einem religiöse und feudale Züge tragenden Akt zusammengeben. Guenièvre selbst erscheint noch als leidenschaftsloses Wesen; sie erfüllt die Funktion der Königin und ist als solche ein «Besitz» von Artus. Aber ihre veränderte Rolle im *Chevalier de la charrette*, ihre Beziehungen zu Lancelot, sind bereits im *Cligès* vorgezeichnet: durch das Paar Cligès und Fénice.

10. Félix Lecoy, *Notes de lexicologie française* (p. 115–128). *Banquet* 'petite partie de la branche de la bride au-dessous de l'œil' nicht erst seit Cotgrave 1611 bezeugt, sondern als *bancet* schon in v. 6978 von *Athis et Prophilias* (éd. Hilka); *chancir* 'moisir' nicht erst 1508, sondern schon *Roman d'Alexandre* III, 938; *gaite ni* 'paresseux, lâche' (Gerbert, *Continuation Perceval*, 1717); afr. Belege für *gest* 'rut, chaleur, folie', *gestoire* 'lieu où le loup couvre la

[3] Cf. P. Imbs, *Guenièvre et le roman d'Erec*, in: *Mélanges Jean Frappier*, Genève 1970, p. 419–432.

louve' (und Diskussion der übertragenen Bed. 'Lagerstätte'), *degestir* 'épuiser par les plaisirs de l'amour'; *guinde* 'galon pour tenir les cheveux, les tresses'; *oreillier* 'être situé au bord de...'; *paille* 'défaut de continuité dans la fusion des métaux' (nicht 1597, sondern ca. 1350); *parkes, en perches de* 'à plus forte raison'; *qui je soie; receer* 'pleindre'; *saïne* 'soif'; *salivier* 'pièce du harnais de tête d'un cheval'; *sans vous; si tot* 'bien que'; aburg. *soustrer* '?'; *teste* (Renart XXIII, 1335) nicht 'Topf', sondern 'Totenkopf' (aus Bronze); nfr. *embu* (<*embuer*) und *embu* (<*emboire*).

11. Pierre Le Gentil, *Notes sur un vers de la «Ballade contre les ennemis de la France» (Villon, Poésies diverses, V)* (p. 129–134). Le Gentil untersucht die Tradition der im erwähnten Gedicht von Villon auftauchenden Konzeption, die Rohrdommel (*butor*) stoße ihren durchdringenden Schrei aus, indem sie den Kopf unter das Wasser oder in den Sumpf stecke. Diese Auffassung läßt sich sowohl in der gelehrten Literatur z. B. bei Albertus Magnus (*De animalibus* XXIII/29) und bis ins 19. Jh. (Larousse), als auch in popularisierenden Texten (Kalender des 15./16. Jh.s) nachweisen. Noch ungeklärt ist die Frage, weshalb die Rohrdommel oft als faul, dumm, brutal usw. qualifiziert wird.

12. Yves Le Hir, *Remarques de poétique à propos de Molière* (p. 135–140). Historische Bemerkungen zu den bei Molière verwendeten Begriffen *sonnet* (= *épigramme*), *verset* und *strophe*, die eine korrekte Interpretation der betreffenden Stellen überhaupt erst möglich machen.

13. Yakov Malkiel, *Un paradoxe dans le développement du groupe latin -sk'- en ancien portugais* (p. 141–153). Malkiel geht der eigenartigen Doppelentwicklung von lat. -SK$^{e/i}$- im Pg. nach: im nominalen Bereich wird diese Konsonantengruppe zu [(*i*)ʃ] (FASCE > *feixe*, PISCE > *pe(i)xe*), im verbalen Bereich (c.f. v.a. die lat. Inchoativa) zu [ˢs] > [s] (APPARĒSCERE > *apparecer*, aber auch *NASCERE > *nascer*)[4]. Die bisherigen Erklärungen werden diskutiert und abgelehnt. Malkiel selbst knüpft in seiner Erklärung an Gonçálvez Viana an, nach dem sich die von *feixe* vorausgesetzte Metathese für -SK$^{e/i}$- (**fakse*) bei den Verben nicht hätte durchsetzen können, da sonst zu heterogene Paradigmen entstanden wären (z.B. **neixe* neben *nasca*). Malkiel sieht allerdings, daß dieses Argument allein nicht zu überzeugen vermag; er nimmt deshalb für den verbalen Bereich überdies noch einen Einfluß der leonesischen *-çer*-Formen an, die dort und in weiten Gebieten des Zentrums und Ostens als Normalresultat angesehen werden können. All dies scheint zumindest möglich, doch bleibt eine zentrale Frage ungeklärt: wenn wir schon eine generelle Metathese -SK- > -KS- anzunehmen haben, warum nur vor E/I und nicht auch vor A/O/U?

14. Robert Martin, *A propos de la dérivation adjective: Quelques notes sur la définition du suffixe* (p. 155–166). Martin versucht, den im 3. Band der *Grammaire structurale* von Dubois zutage tretenden Gegensatz zwischen transformationeller und distributioneller Betrachtung der Wortbildung zu überbrücken, denn beide Betrachtungsweisen zeigen ihre Mängel. In transformationeller Sicht kann die Funktion der Adjektivsuffixe z.B. dahingehend definiert werden, daß sie ein Prädikat oder den Teil eines Prädikates in ein Wort umsetzen; sehr oft ist es aber kaum möglich, die prädikative Situation aufgrund eines einfachen und für alle Anwendungen der Lexie gültigen Satzes zu umschreiben (cf. *recherche*

[4] Eine Ausnahme macht MISCĒRE > *mexer*, das einmal nicht zu den Inchoativa gehört und dessen [ʃ] vielleicht durch den Einfluß von Nominalableitungen wie *mexerico*, *mexerufada*, *mexilhão*, *mexinflório* erklärt werden kann.

historique <... *qui porte sur l'histoire; période historique* <... *qui est définie par l'histoire*)[5]. Beim distributionellen Vorgehen ergeben sich v.a. Abgrenzungsschwierigkeiten (Stamm/Affix; Affixbildung – Kompositum[6]), und zwar deshalb, weil die Bedeutung nicht berücksichtigt wird. Martin versucht, deshalb eine guillaumistische Erfassung der Wortbildung aufgrund der Theorie der 2 Spannungen und im Rahmen des Wortes[7]. Definiert man die 1. Spannung als *discrimination* (Schaffung des Inhalts) und die 2. als *entendement* (Eingliederung in eine *partie du discours*), so ergeben sich nach Martin folgende 3 Typen der Suffixbildung (und wohl der Affixbildung überhaupt)[8]: 1. inversion du mouvement d'entendement (*critiquable;* andere Wortklasse als Basiswort); 2. inversion du mouvement de discrimination (*bronchite;* andere Inhaltsklasse); 3. prolongement du mouvement particularisateur de discrimination (*maisonnette;* Modifikationssuffixe); die 3 Grundtypen können auch kombiniert und überlagert (z.B. 1/2) auftreten. Martins Darstellung ist voll von guten Bemerkungen, aber auch nicht frei von Mängeln. Wichtig ist z.B. seine Scheidung zwischen *transposition* (Umsetzung eines Satzes in einen Teilsatz, z.B. *il vient* > je sais *qu'il vient*) und *transformation* (Wortbildung), aber es ist nicht richtig, zu sagen, die *transposition* gehöre ausschließlich dem *discours* an; jeder *transposition* liegt ein in der *langue* vorgegebener Satzbauplan zugrunde, der bei der Aktivierung (Übergang *langue* → *discours*) mit Einheiten der niedrigereren Hierarchiestufen aufgefüllt wird. Wenn Martin feststellt, die den *transformations* zugrunde liegenden Syntagmen hätten rein virtuellen bzw. memoriellen Charakter, so ist dagegen nichts einzuwenden; aber es schafft einen Widerspruch, wenn er nachher die Wortbildung als *cinèse* betrachtet, die definitionsgemäß im Übergang von der *langue* zum *discours* angesiedelt ist – zumindest ein Teil der Virtualität geht dabei also verloren. Der Widerspruch könnte eventeuell dadurch gelöst werden, daß man die Beziehungen zwischen Wortbildungselementen als in der *langue* aufgrund von Syntagmenbauplänen gegeben betrachtet, ihr Zusammentreten aber in die Aktivierung verlegt. Doch damit stoßen wir auf ein weiteres Problem, das bei Martin (und überhaupt) nicht genügend geklärt ist: die Grenze zwischen den als Ganzes im Lexikon gespeicherten, aber noch durchsichtigen Einheiten und den eigentlichen Neubildungen (wobei vom Individuum her gesehen oft etwas neu gebildet werden kann, was im Lexikon der betreffenden Sprachgemeinschaft bereits gespeichert ist [«Wiederentdeckung»]); auf alle Fälle darf man sich das Problem der Lexikalisierungen nicht wie Martin vereinfachen, der unter diesem Terminus nur erstarrte Syntagmen (*avoir faim,*

[5] Eine solche Einheitlichkeit und Einfachheit ist allerdings auch nicht zu erwarten, denn der weite, allgemeine Rahmen der (sprachlichen) Wortbildungselemente ist gerade deshalb so beschaffen, damit er die verschiedensten und komplexesten Relationen der Bezeichnungswelt zum Ausdruck bringen kann. Cf. hierzu z. B. E. Coseriu, *Bedeutung und Bezeichnung im Lichte der strukturellen Semantik*, in: *Sprachwissenschaft und Übersetzen*, hg. von P. Hartmann und H. Vernay, München 1970, p. 104–121.

[6] Die distributionelle Diskussion, ob Fälle wie *névralgie*, *hépatalgie* usw. zu den Komposita zu zählen seien, ist unbefriedigend; M. entscheidet sich für Affixbildungen, da *algie* als autonome Lexie sehr selten sei. Aber es existiert eben doch! Einziges Kriterium für die Klassierung bei den Affixbildungen kann doch nur die Tatsache sein, daß der erste Teil (*névr-*, *hépat-*) im Fr. nicht als autonome Lexie vorkommt; rein synchronisch muß als zwischen *algie* und *-algie* geschieden werden.

[7] Das Wort (soweit es sich um «parties fondamentales du discours» handelt [Subst., Verb, Adj., Adv.,) wird folgendermaßen definiert: «Mot = toute alliance d'un ou de plusieurs morphèmes (définis comme des éléments linguistiques minimaux porteurs de signification) avec une 'partie de discours' déterminée» (p. 156).

[8] Die Graphik p. 165 ist leider nicht sehr klar ausgefallen und wirkt eher verwirrend als verdeutlichend.

pomme de terre usw.) verstanden wissen will. Hierher gehören auch Fälle wie *cigarette* (≠ *petit cigare*), *chauffeur* (≠ *homme qui chauffe* [q.c.]) und viele mehr. Um semantische Probleme dieser Art, aber auch diejenigen der durchsichtigen Bildungen lösen zu können, wird man wohl zu Semanalysen übergehen müssen und sich nicht mit globalen *mouvements* begnügen dürfen. Und noch ein Letztes: der Unterschied zwischen dem 2. und dem 3. von Martins Wortbildungstypen scheint schwer faßbar zu sein; er ist es nicht, wenn man zu Ballys Sequenzanalysen greift. *Bronchite* (b) ist dann eine regressive Bildung (t't)[9], *maisonnette* (c) dagegen eine progressive (tt').

15. Georges Merk, *Déverbaux? «Formes raccourcies»? «Formations régressives»?* (p. 167–189). Was von der Synchronie des Modfr. und anderer rom. Sprachen her als deverbale Bildung mit einem Suffix Ø angesehen werden kann, ist nach Merk in historischer Sicht jeweils anders zu erklären: 1. lat. Subst., das eine Verbalableitung neben sich hat (*lutum* → *lutare*); 2. Substantivierungen des Supinums, das gleichzeitig die Grundlage für ein frequentatives Verb bildet (*cantum* → *cantus* u. *cantare*); 3. lat. Suffixableitungen auf *-ium* (und *-ia;* in beiden Fällen Endung unbetont), wobei als Basis sowohl der Stamm des Ind. präs., des P.p. und des P.pr. vorkommen und auch Adj. und adjektivierte Partizipien als Basis dienen können (*chasse* wird nicht mehr als Rückbildung aus *chasser* < *captiare* angesehen, sondern als *-ia*-Ableitung [*captia*] von *captus*). Schließlich hätten 4. auch noch substantivierte stammbetonte Partizipien wie *confessa* (> *confesse*) und *vendita* (> *vente*) «deverbale Substantive mit Ø-Morphem» ergeben[10]. Von den wenigen lat. Regressionsbildungen hätte nichts überlebt. In den meisten der von Merk diskutierten Fälle stellt sein etymologischer Ansatz einen tatsächlichen Fortschritt gegenüber der bisherigen Forschung dar. Es kommt ihm zweifellos zugute, daß er nicht nur Einzelfälle untersucht, sondern nach einer Gesamtsicht strebt. Nur eines vermißt man: nämlich den Hinweis darauf, daß der Geschichte zum Trotz diese Fälle im Rahmen der Synchronie und vom Sprecherbewußtsein her als deverbale Regressionsformen mit Ø-Morphem zu gelten haben und dieser Typus in der modernen Sprache auch produktiv ist.

16. Gérard Moignet, *Personne humaine et personne d'univers. Contribution à l'étude du verbe unipersonnel* (p. 191–202). Aufgrund von Vorlesungsnotizen von Gustave Guillaume aus dem Jahre 1942 versucht Moignet eine Theorie des «unpersönlichen» Verbs zu entwickeln. Die grammatischen Personen werden als Projektion des Ichs in der Richtung MOI > TOI > LUI gesehen, wobei dieses LUI die Grenze zum *hors-moi*, zum Universum bildet. Das Verb selbst ist bestimmt durch seine doppelte Inzidenz: die innere (*sémanthèse*) und die äußere (> Subjekt). Die innere Inzidenz, die *sémanthèse*, setzt nun, um ablaufen zu können, ebenfalls ein Agens voraus, das aber verschieden ist von den Ich-Projektionen: die *personne d'univers;* dies gilt sowohl für das Verb wie für das Nomen. Das Verb unterscheidet sich nun vom Nomen dadurch, daß die *personne d'univers* aktiviert und zur Ich-Projektion in Beziehung gesetzt wird (ein nominales Subjekt setzt sich zusammen aus «Thema» + 3. Person [*il*]). Eine ganze Reihe von Verben erweist sich nun aber als unfähig zu dieser Gleichsetzung von *personne d'univers* und Ich-Person: die unpersönlichen (besser: *verbes unipersonnels*); sie können die Grenze der *personne d'univers* (*il*[1] gegenüber persönlichem *il*[2]) nicht überwinden, die als eine Art inhärentes Subjekt zu betrachten ist. Der Grund dieser Blockade

[9] Das gleiche gilt auch für Typ a) *critiquable*, aber hier ist das Element *t* primär morphematischer Natur, während es beim Typus *b* lexikalischen Charakter hat.

[10] Eine Reihe dieser Bildungsprinzipien haben auch für die deverbalen Adj. Gültigkeit, cf. p. 188/189.

wäre im Semantismus der betreffenden Verben zu suchen: in den indogerm. Sprachen wären meteorologische Verben, Verben der Existenz und des Geschehens an sich, der Notwendigkeit und des Gefühls mehr oder weniger regelmäßig unpersönlich, soweit sich das durch sie ausgedrückte Geschehen dem aktiven Zugriff des Ich entzieht.

17. Jacques Monfrin, *Chirographes de Mons (1269–1427)* (p. 203–218). Publikation von 7 pikardischen Dokumenten aus Mons (1269, 1293, 1296, 1298, 1299, 1307, 1427), die sich heute in den *Archives départementales de la Haute-Marne* in Chaumont befinden, mit Namenverzeichnis und Glossar.

18. Charles Muller, *Passé simple et passé composé dans le vers classique* (p. 219–222). Aufgrund einer statistischen Analyse der in *Médée* und *Suréna* von Corneille, *Andromaque* und *Phèdre* von Racine sowie in einigen Prosatexten von La Fontaine auftretenden Formen von P.c. und P.s. zeigt Muller, daß das klassische Verbot des Hiatus im Vers zu einer gewissen Bevorzugung des P.s. gegenüber dem P.c. bei vokalisch anlautenden Verben führt. Bei der Inversionsfrage, wenn sich irgend ein anderer Satzteil zwischen die beiden Glieder des P.c. einschieben läßt, sowie ganz allgemein in der Prosa, kann sich das Hiatusverbot dagegen nicht begünstigend für das P.s. auswirken.

19. Monique Parent, *Un trait caractéristique du style de Du Bellay: L'expression du mouvement* (p. 223–229). Einen Hinweis von Leo Spitzer wieder aufnehmend, versucht Monique Parent anhand von *D'un vanneur de blé aux vents* und des Sonnets XXII aus *Olive* zu zeigen, daß das Wesentliche von Du Bellays Poesie in der Bewegung liegt, die auf allen Ebenen des Gedichts ihren Ausdruck findet.

20. Margaret Pelan, *Villon, Marot and the courtly tradition* (p. 231–239). Sowohl bei Villon wie bei Marot findet sich das höfische Thema des nicht erhörten, von seiner Geliebten mißhandelten Liebhabers, wobei bei beiden Autoren den Anklagen gegen das weibliche Geschlecht gewisse persönliche Enttäuschungen zugrunde liegen können, aber nicht mit Sicherheit nachzuweisen sind. Bei Villon wird das Thema eindeutig parodistisch eingesetzt, bei Marot scheint es dazu zu dienen, von seinen reformatorischen Ideen abzulenken. Unter Umständen übernimmt Marot die «Tarnungsfunktion» von Villon, der vorgibt, Paris wegen des Verrats einer Frau verlassen zu müssen und so vom wirklichen Grund (Diebstahl) ablenkt.

21. Bernard Pottier, *Structures syntaxiques et unités sémantiques* (p. 241–245). Pottier versucht, den Geltungsbereich von Syntax und Semantik gegeneinander abzugrenzen. Ausgehend vom Monem würde die Syntax bis zur einfachen Aussageeinheit (*énoncé*) zwingenden Charakter haben, nachher wäre alles Wiederholung und Kombination. Der Bereich der Semantik dagegen würde vom Morphem bis zum Text reichen[11]; die syntaktischen Strukturen würden sofort vergessen, die relevanten (außereinzelsprachlichen konzipierten!) semantischen Einheiten dagegen memorisiert; die Syntax wäre der Semantik also untergeordnet. Tendenziell trifft Pottiers Darstellung Richtiges, aber seine Grenzziehung widerspricht in dieser absoluten Form der sprachlichen Wirklichkeit. Man mag die Verbindung einfacher zu komplexen Aussageeinheiten als Kombinatorik bezeichnen – aber diese Kom-

[11] Wahrscheinlich müßte man noch über den Text hinausgehen und wie die Autoren um *Tel Quel* die Gesamtheit der Texte bzw. beliebige Teilmengen dieser Gesamtheit als für die Sinngebung relevant betrachten.

binationen bewirken formale Veränderungen, die (ganz gleichgültig, ob man generativ-transformationell oder strukturalistisch vorgeht) syntaktischen Charakter haben (z.B. indirekte Rede). Ebenso zeigen die ersten Resultate der in Entstehung begriffenen Textlinguistik, daß auch die Syntax der einfachen Aussageeinheit nicht unabhängig vom Kontext ist (Pronomensetzung; best./unbest. Artikel, usw.). Die Aussageeinheit stellt für die Syntax wohl eine Grenze dar, aber nur eine relative: es geht nicht um Sein und Nichtsein syntaktischer Zwänge, sondern um deren Gradition hinsichtlich Absolutheit und Häufigkeit.

22. Gerhard Rohlfs, *Französisch «combien»: ein Germanismus?* (p. 247/248). Vor dem Hintergrund einer Reihe anderer Lehnprägungen will Rohlfs – an Bartoli anknüpfend – *combien* als germanischen Calque (dt. *wieviel*, engl. *how much*, niederl. *hoeveel*) interpretiert wissen.

23. Charles Rostaing, *Le vocabulaire courtois dans la deuxième partie de la «Chanson de la Croisade des Albigeois»* (p. 249–263). Rostaing untersucht das höfische Vokabular im anonymen zweiten Teil der *Chanson*, um festzustellen, ob der Autor ein Troubadour war und ob er vielleicht identifiziert werden könne; das Resultat ist jedoch negativ. Wohl sind zahlreiche Ausdrücke aus dem höfischen Vokabular vorhanden, aber sie genügen nicht, um den Autor auf eine Troubadourrolle festzulegen: sie können auch aus einer gewissen Kenntnis der Troubadourliteratur, ja sogar aus dem allgemeinen Kulturgut der Epoche stammen. Es wäre übrigens darauf hinzuweisen, daß verschiedene der untersuchten Elemente auch in der *littérature d'oïl*, z.B. der *Chanson de geste* anzutreffen sind (cf. *pros e valens* usw.) und ein derartiger Einfluß auf den Autor nicht *a priori* auszuschließen ist.

24. Jean Rychner, *Or est vray ...* (p. 265–275). In Villons *Testament* scheint der Beginn der 12. Strophe einen Bruch zu markieren: Str. 1–9 haben wir eine allgemeine Situationsbeschreibung des Testators, Str. 10/11 eine die wirklichen Elemente parodierende Ankündigung des Testaments. Das so in Aussicht gestellte burleske Testament beginnt aber erst mit v. 728; von v. 89 an haben wir nach Italo Siciliano eine willkürlich eingeschobene Klage über das eigene Leben. Rychner zeigt nun auf überzeugende Manier, daß das v. 89 einleitende *Or est vray ...* nicht mit dem Folgenden in Zusammenhang zu bringen ist, sondern vielmehr die Verbindung mit dem Vorhergehenden herstellt: es markiert in der «juristischen» Literatur der Zeit den Übergang vom allgemeinen Rahmen zum eigentlichen speziellen Gegenstand. Daß dieser spezielle Gegenstand, das Testament, mit einer Art Sündenbekenntnis beginnt, ist wiederum zeitbedingt, ging doch der Abfassung des Testaments regelmäßig eine Beichte voraus. Auch die scheinbare Abweichung erweist sich so letztlich als eine getreue Befolgung des Testamentschemas.

25. Cesare Segre, *Corrections mentales pour la «Chanson de Roland»* (p. 277–285). Segre beginnt mit einem Plädoyer für den heute in Italien dominierenden Neo-Lachmanianismus, betont aber gleichzeitig, daß ein solcher kritischer Text nur als Arbeitshypothese gelten könne: er hat keinen absoluten, statischen, sondern einen dynamischen Charakter für den Leser. Dieser Dynamismus beruht auf dem Apparat, in den auch sog. *corrections mentales* aufgenommen werden sollen: Korrekturen, die zwar einleuchten und auf der Hand zu liegen scheinen, die aber nicht durch genügend solide Argumente gestützt werden können. Diese Möglichkeit wird an einer Reihe von Fällen aus der komplexen, durch die verschiedenen Bearbeitungen schwer zu handhabenden Rolandtraditionen vorgeführt. In einem letzten Fall (v. 856) scheint sogar eine wirkliche Korrektur von *O* zu rechtfertigen zu sein (*La terre cercent* [<*certaine*] *et le vals e les munz*).

26. Jean Stéfanini, *Note sur les formes surcomposées* (p. 287–296). Stéfanini rollt nochmals die Geschichte der *formes surcomposées* auf und kommt zu einer Ablehnung von Cornus These, nach der vom Ersatz des P.s. durch das P.c. auszugehen sei. Die *formes surcomposées* (vom P.a. bis zum F.a. surc.) wären alt, nicht regional gebunden und in den alten Dokumenten nirgends wirklich nötig. «... les formes surcomposées sont apparues probablement par une sorte de désir d'expressivité et presque de redondance, pour lever cependant une ambiguité possible, quand il fallait écarter le sens de présent-parfait[12], ... pour marquer soit le caractère définitivement acquis d'un procès soit son déroulement ... dans un espace de temps définitivement clos».

27. Georges Straka, *A propos des traitements de «-icu»* et *«-ica» dans les proparoxytons en français* (p. 297–311). Straka untersucht in gewohnt umsichtiger und überzeugender Manier die Entwicklung von ′-ICU und ′-ICA: ′-ICU > *′-ẹku* > *′-ẹgu* > *′-ẹgə* > *′-ẹyə* > *′-yə* > *′-ḍə* (nachkons. Silbenanlaut) > *′-dǯə* > *′-ǯə; ′*-ICA > *′-ẹka* > *′-ka* > *′-ṭa* > *′-tšə* > *′-šə*. Abweichende Resultate wären durch Assimilation des Palatals an den vorhergehenden (stimmlosen bzw. stimmhaften) Konsonanten, durch andere etymologische Ansätze (z.B. *Allemagne* < ALAMANNĬA, neben *Alemanche* [Marne] < ALAMANNĬCA) oder als dialektales Resultat zu erklären. Der Unterschied in der Entwicklung von ′-ICU und ′-ICA beruht wohl auf dem zu verschiedenen Zeitpunkten synkopierten -I- (> *-ẹ-*): vor *-a* fiel es früher als vor *-u*, da *-a* ein bedeutend energieintensiverer Vokal ist. ′-ICA ergibt allerdings nur im Norden (v.a. Pikardie und Ile-de-France) ein stimmloses Resultat, während im Süden und Westen das Resultat *-ǯə* ist. Dies erklärt sich daraus, daß sich die Sonorisierung der intervokalischen stimmlosen Konsonanten vom Süden, die Synkope der Nachtonvokale dagegen vom Norden her ausgebreitet hat: als die Synkope über den Raum der Ile-de-France hinausdrang, war dort -C- bereits zu *-g-* geworden, so daß schließlich die Resultate von ′-ICU und ′-ICA in diesen Gebieten zusammenfielen (wenn auch über verschiedene Entwicklungen).

28. Gunnar Tilander, *Comment expliquer la voyelle intercalée «a» de «l'eau»?* (p. 313/314). Tilander lehnt die Erklärung von Meyer-Lübke, Clara Hürlimann usw. ab, nach der das *a* in *eau* gleich zu erklären wäre wie in *beaux*, und zwar mit der Begründung, dieses *a* entstehe nur vor velarisiertem *l*. Seiner Ansicht nach ist *eau(e)* eine Kontaminationsform aus (bezeugten) Formen wie *ewe* und *awe* (nach dem Muster *défeu* < *défunt* × *feu*, *pariure* < *pari* × *gageure*, *ajonc* < *ajou* × *jonc;* überdies *haut* < ALTUM × *hoch*); daß nicht *ae*, sondern die Reihenfolge *ea* zum Zuge kommt, wäre auf die Häufigkeit von *eau* und die Seltenheit von *ae* (v.a. im Anlaut) zurückzuführen. Gegen diese Erklärung wäre einiges einzuwenden. Einmal ist *eau-* im Anlaut äußerst selten; wirklich häufig ist diese Gruppe nur im Auslaut. Stellt man das umstrittene *haut* beiseite[13], handelt es sich bei den angeführten Beispielen nicht um eine doppelte Phonemberücksichtigung, sondern um den Austausch (bzw. Anschluß) von wirklichen oder scheinbaren Monemen. Schließlich hängt die Ablehnung der «Übergangslauttheorie» einzig von der (von Tilander nicht diskutierten) Frage der Datie-

[12] Dies gilt allerdings nicht nur für die Tempusstufe des Präsens, sondern auch für die übrigen Tempusstufen, wenn nicht ein ihnen angehörendes *accompli*, sondern ein vorzeitiges *accomplissement* markiert werden soll.

[13] Für eine – allerdings ebenfalls nicht unumstrittene – kontaminationsfreie Erklärung cf. A. GREIVE, *Etymologische Untersuchungen zum französischen h aspiré*, Heidelberg 1970, p. 50, 55, 288/289 u. passim. – Selbst wenn man aber die Kontaminationserklärung annimmt, läge ein anderer Typus als bei *eaue* vor: bei *eaue* hätten wir sukzessive Berücksichtigung des Anlautphonems zweier Varianten der gleichen Lexie, bei *haut* dagegen die analogische Einführung eines Anlautphonems nach dem Vorbild der germanischen Entsprechung (2 verschiedene Lexien).

rung von *l* > *u̯* ab; setzt man diese Entwicklung relativ früh an[14], dann ist nicht einzusehen, wieso sich nicht *a* vor *u̯* anderen Ursprungs entwickeln sollte.

29. Knud Togeby, *La structure des deux testaments de Villon* (p. 315–323). Auch Togeby befaßt sich mit Villon, und z.T. überschneiden sich seine Aussagen auch mit denjenigen von Margaret Pelan und Jean Rychner (cf. oben). Sein Ziel ist aber von beiden verschieden: er will zeigen, daß das *Testament* (1462) eine Expansion des *Lais* (1456) ist; während die erste Fassung als Studentenscherz betrachtet werden kann, ist die Situation der zweiten – trotz burlesker Züge – durch bitteren Ernst gekennzeichnet. Die 40 bei den Vergabungen im *Lais* berücksichtigten Personen kehren unter den 80 Legatsempfängern des *Testament* wieder – aber in anderer Reihenfolge: im Lais war Villon von den Gaben (bzw. Gabengruppen) ausgegangen und hatte ihnen Personen zugeordnet, im Testament geht er von den Personen aus, gliedert sie nach der Rolle, die sie in seinem Leben gespielt haben und weist ihnen etwas zu. So decken sich dann die Strukturen der beiden Werke in ihren groben Zügen, im Detail weichen sie dagegen oft voneinander ab. Beide Werke scheinen überdies sich nicht in die Struktur einordnende Elemente zu enthalten, die Togeby als *poésies de circonstances* betrachtet.

30. Paul Zumthor, *La chanson de Bele Aiglentine* (p. 325–337). Nach Zumthor ist die Überlieferung der nur in einer Hs. (*Guillaume de Dôle*) enthaltenen *Bele Aiglentine* bis auf zwei kleine Details unanfechtbar; die von den bisherigen Hg. vorgenommenen Korrekturen zur Normalisierung der *Couplets* (3, 4 oder 6 Verse, ohne Refrain) lassen sich nicht rechtfertigen, denn weder der Sinn, die Syntax noch die Musik liefern hierfür stichhaltige Argumente: wir haben eine laissenhafte Strophenform mit minimaler Längenvariation. Trotzdem lassen sich aber gewisse Elemente als sekundär ermitteln: die Verse II/4, VI/4, VII/4, die jeweils einen ganzen Satz bilden, enthalten Einführungen zur direkten Rede bzw. eingeführte direkte Rede, während sonst in dramatischer Manier die Wechselrede nicht eingeführt wird; VIII/2 schließlich enthält eine inhaltliche Digression. Eliminiert man diese offensichtlich einer anderen Stilschicht angehörenden Verse und zerlegt man die Strophen IV und V (6 Verse) durch Einführung des Refrains nach v. 3 in jeweils 2 Strophen, so erhält man eine (hypothetische) *Ur-Aiglentine* zu 10 Strophen (Terzette), die von bemerkenswerter dramatischer und stilistischer Kohärenz ist. Die Situation der *chansons de toile* (und verwandter Gattungen) hinsichtlich der Textüberlieferung kann also durchaus mit derjenigen der *chansons de geste* und der *Fabliaus* verglichen werden: wir haben eine *mouvance* des Textes, eine fortlaufende Bearbeitung. Zumthors These wird dadurch entscheidend gestützt, daß die Nr. 58 (Audefroi le Bâtard) bei Bartsch (*Romanzen und Pastourellen*), die inhaltlich aufs engste mit *Bele Aiglentine* verwandt ist, ebenfalls in zwei Versionen existiert.

Dieses eindrückliche Panorama von Albert Henry gewidmeten Arbeiten scheint auf den ersten Blick von geradezu verwirrender Vielfalt zu sein. Bei näherem Zusehen stellt man aber bald fest, daß sich die Beiträge ziemlich zwanglos in 5 Gruppen gliedern lassen, die den Hauptarbeitsgebieten von Albert Henry entsprechen: historische Lautlehre und Skriptaforschung (2, 13, 27, 28), Etymologie und Lexikologie (4, 10, 11, 12, 15, 22), Syntax (6, 16, 18, 21, 26 und bis zu einem gewissen Grade auch 14), Textedition und Textkritik (3, 8, 17, 23, 25, 30) und schließlich die Textinterpretation (1, 5, 7, 9, 19), wobei die Villonstudien hier eine eigentliche Untergruppe bilden (20, 24, 29, z.T. auch 11). Auch von der Auswahl der Themen her also eine würdige Festschrift für einen großen Romanisten.

Peter Wunderli

[14] Cf. z.B. GEORGES STRAKA, *L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires*, *TLL 2/1* (1964), 17–98; bes. p. 46/47, 77 (7.Jh.).

ROBERT A. HALL JR., *La struttura dell'italiano*, Roma (Armando) 1971, 431 p.

Der Anspruch des neuesten Werkes des amerikanischen Romanisten R. A. Hall jr. ist nicht gering: es will ein «quadro sintetico delle caratteristiche strutturali della lingua nazionale italiana odierna» (p. 11) geben und preist sich als «primo tentativo di una descrizione strutturale completa della nostra lingua, è anche una delle prime trattazioni complete, in senso descrittivo, di una lingua europea moderna»[1] an. Der Anspruch hinsichtlich der Priorität mag insofern als gerechtfertigt erscheinen, als es bis heute für das Italienische tatsächlich kein Werk gibt, das eine entsprechend große Zahl von Teilbereichen der strukturell-synchronischen Sprachbeschreibung in sich vereinigt und sie gleichzeitig derart ausführlich behandelt. Gleichwohl liegt in dieser Behauptung eine gewisse Anmaßung, denn andere Grammatiken – z. B. diejenige von Regula-Jernej[2] – beschreiben schließlich auch sprachliche Strukturen, auch wenn sie sich nicht betont strukturalistisch geben; überdies ist Halls Darstellung nicht rein synchronisch-deskriptiv, sondern oft auch historisch oder zumindest historisierend, worin er sich wiederum mit Regula-Jernej trifft[3]. Zur eigentlichen Überheblichkeit wird die Präsentation des Werkes, wenn «Vollständigkeit» beansprucht wird. Dieser Anspruch läßt sich schon durch den Hinweis darauf widerlegen, daß weder die Semantik noch der Aufbau des Textes in ihren strukturellen Aspekten berücksichtigt werden; vielmehr umfaßt das Werk nur die Bereiche Phonologie (und Phonetik)[4], Morphologie, Syntax und Wortbildung[5]. Daß darüber hinaus im Detail ein Werk dieser Art nie vollständig ist und wohl auch nie vollständig sein kann, dürfte nachgerade bekannt sein –, und auch Hall macht

[1] Klappentext hinterer Deckel.

[2] M. REGULA – J. JERNEJ, *Grammatica italiana descrittiva, su basi storiche e psicologiche*, Bern – München 1965. – Cf. die Besprechung von R. ENGLER, *VRom. 28* (1969), 151–156.

[3] Aus neuester Zeit könnte noch auf MARIO SALTARELLI, *La grammatica generativa trasformazionale. Con introduzione alla fonologia, sintassi e dialettologia italiana*, Firenze 1970, hingewiesen werden, wobei allerdings gewisse Teile sehr skizzenhaft ausgefallen sind und die für sie spezifische Problematik nur im Rahmen einiger exemplarisch behandelter Fragen eine Darstellung erfährt. – Ob die TG den Anspruch erheben kann, strukturellen Charakter zu haben, ist eine kontroverse Frage, die ich für meinen Teil verneinen würde.

[4] Was in diesem Kapitel die Orthographie im Rahmen einer strukturellen Sprechbeschreibung zu suchen hat, ist nicht ersichtlich: die Orthographie ist nicht ein Teil der sprachlichen Struktur, sondern ein nicht-sprachliches Sekundärsystem, das unter gewissen Voraussetzungen dem lautlichen *signifiant* und seinen Einheiten (Phonemen) überlagert wird. Cf. hierzu P. WUNDERLI, *Ferdinand de Saussure und die Anagramme*, Tübingen 1972, p. 13/14. – Auch sonst wird bei Hall die Graphie oft in nicht statthafter Weise zum Gegenstand der strukturellen Sprachbeschreibung gemacht: p. 115 das Komma (strukturell: Pause); p. 122/123 fakultative graphische Elision von auslautendem *-i* vor anlautendem *i-* usw.

[5] Cf. das Inhaltsverzeichnis p. 423–431: 0. *Introduzione* (13–18); 1. *Fonologia e ortografia* (19–66); 2. *Flessione* (67–111); 3. *Tipi universali di combinazione* (113–117); 4. *La locuzione* (119–195); 5. *La clausola* (197–213); 6. *La derivazione: Morfonematica* (215–244); 7. *La suffissazione* (245–341); 8. *La prefissazione* (343–367); 9. *La composizione e l'abbreviazione* (369–389). Es folgen dann noch zwei Anhänge (Paradigmen der unregelmäßigen Verben; Behandlung der Entlehnungen aus dem Lat.) und eine ausführliche Bibliographie. – Die Syntax wird in den Kapiteln 3–5 abgehandelt: unter 3. *Tipi universali di combinazione* werden die verschiedenen Arten der Koordination behandelt (was dabei *universal* sein soll, ist allerdings nicht ersichtlich, denn die einzelnen Koordinationstypen sind einzelsprachlich gebunden); unter 4. *La locuzione* die Syntagmen im engeren Sinne (determinierte Moneme); unter 5. *La clausola* die Aussageeinheit.

hier keine Ausnahme (cf. z.B. die lückenhafte Behandlung des Bedingungskomplexes p. 189). Grundlage der vorliegenden Darstellung ist Halls eigene *Italian Descriptive Grammar*[6], die der Verfasser selbst als inzwischen völlig überholt bezeichnet – sowohl in methodischer wie in materieller Hinsicht (p. 9, 11). Was die theoretische Position Halls betrifft, so läßt sie sich nicht einfach mit einer der großen modernen Strömungen identifizieren. Hall betont selbst, daß sein Vorgehen bei der Beschreibung bewußt eklektisch sei, daß er je nach Bedarf sich nach der modernen Phonetik, der Phonologie, dem Strukturalismus (welchem?) oder der generativen Transformationsgrammatik orientiert (p. 8/9, 11, 14); zu Recht weist Hall darauf hin, dass keine der modernen Schulen den Anspruch erheben könne, im Besitz der allein seligmachenden Wahrheit zu sein, daß vielmehr jeder der verschiedenen Ansätze andere Aspekte des komplexen Phänomens Sprache zutage fördere (p. 11). Sein Eklektizismus bleibt nicht einmal auf die Synchronie beschränkt; vielmehr sollen auch diachronische Aspekte mitberücksichtigt werden, denn «che non sia possibile una descrizione puramente sincronica, è ormai riconosciuto da tutti, giacché qualsiasi fenomeno si sta sempre mutando anche durante il tempo (sia pur breve) che s'impegna nella sua analisi» (p. 14). Ob allerdings die ständige Veränderung der Sprache in jedem Augenblick eine Rechtfertigung dafür gibt, wie Hall auf ganz massive Weise historische Elemente in der Beschreibung zu berücksichtigen[7], ist eine andere Frage. Mir scheint, man müßte methodisch vielmehr die Position Saussures einnehmen und von diesen minimalen Veränderungen im Rahmen einer synchronischen Beschreibung abstrahieren[8]. Trotz dieses Synkretismus in allen Bereichen läßt sich v.a. ein sehr starker Einfluß der Bloomfield-Schule feststellen, der alle anderen Strömungen dominiert. Zwar ist Halls Sprachbetrachtung nicht eigentlich asemantisch – aber die Untersuchung des *signifiant* steht immer eindeutig im Vordergrund, das *signifié* spielt eine untergeordnete Rolle – ganz abgesehen davon, daß eine autonome Behandlung der Semantik fehlt. Auf Bloomfield und seine Nachfolger weist auch die Behandlung der Syntax als eine Art *finite state grammar* hin.

Der Klappentext preist Halls Vorgehen als «felice sincretismo al fine di unire quanto dei vari metodi risponde meglio alla natura dei fatti linguistici», und Luigi Heilmann spricht in seiner Präsentation des Werkes von einer «unità armonica» (p. 9). Ob dieser Synkretismus so glücklich, das Ganze so harmonisch sei, muß nach der Lektüre des Werkes füglich bezweifelt werden. Schon Luigi Heilmann hat seine Vorschußlorbeeren am Schluß der Präsentation zumindest teilweise wieder zurückgenommen, wenn er – nicht ohne der Arbeitsleistung Halls den gebührenden Respekt zu zollen – bemerkt: «Una lettura puntuale di quest'opera e, soprattutto, il ricorso costante e ripetuto ad esso nello svolgimento delle ricerche potranno suscitare critiche e dissensi ...» (p. 9). Diese ablehnenden Reaktionen beziehen sich nun nicht nur auf Einzelheiten, auf schlecht gewählte Beispiele, falsche Interpretation von Syntagmen und größeren Einheiten usw.[9]; was viel schwerwiegender ist,

[6] Cf. R. A. HALL JR., *Italian Descriptive Grammar*, Ithaca N.Y. 1948 (Besprechungen von G. VIDOSSI, *GSLI 126* [1949], 424s.; M. SANDMANN, *MLR 44* [1949], 575s.; J. v. HORNE, *Language 26* [1950], 158–162).

[7] Cf. hierzu unten, p. 132–135, 138s.

[8] Cf. *CLG*³, p. 142: «Un état absolu se définit par l'absence de changements, et comme malgré tout la langue se transforme, si peu que ce soit, étudier un état de langue revient pratiquement à négliger les changements peu importants de même que les mathématiciens négligent les quantités infinitésimales dans certaines opérations, telles que le calcul des logarithmes».

[9] Zu diesen Einzelheiten gehören auch recht viele Satzfehler, die auf eine mangelhafte Drucküberwachung schließen lassen. Hier nur die wichtigsten Fälle, wo der Sinn des Textes in schwerwie-

sind gewisse methodische Widersprüche, die Tatsache, daß allzu viele Urteile und Aussagen nicht genügend durchdacht sind und die Schwächen in der Interpretation des Beispielmaterials, dessen Analyse nicht nur in zahlreichen Fällen verbesserungsbedürftig ist, sondern auch sehr oft derart rudimentären Charakter hat, daß man kaum noch von einer Interpretation sprechen kann. – Vorbehalte müssen auch gegenüber der Form gemacht werden. Nach der Präsentation von Heilmann (p. 7) soll sich das vorliegende Werk nicht nur an den Fachmann, sondern auch an das interessierte Laienpublikum wenden – eine Zielsetzung, die Heilmann sicher nicht einfach unterstellt. Diesen Anspruch erfüllt das Werk nun keineswegs. Um einem Laienpublikum zugänglich zu sein, ist es viel zu formelhaft und gerade durch diesen Umstand zu abstrakt. Die Darstellung der einzelnen Probleme ist nicht nur in einer oft übertriebenen Weise atomisierend, sondern durch diese Atomisierung und die Vermischung von synchronischen und diachronischen Aspekten in zahlreichen Fällen auch abstrus. Erschwert wird die Benutzung des Werkes dadurch, daß eine vollständige tabellarische Zusammenstellung der von Hall verwendeten Symbole und Zeichen fehlt und ein großer Teil von ihnen nur im Text eingeführt wird (vgl. p. 16/17 und 50ss.). Welcher Leser behält schon alle diese Zeichen während der Lektüre im Kopf, und v.a.: wer erinnert sich noch an sie, wenn er nach längerer Zeit wieder einmal etwas nachschlägt? Der einzige Punkt, den man als Orientierung nach einem Laienpublikum hin interpretieren könnte, ist das Fehlen von Indices – und gerade dies macht Halls Arbeit für den Spezialisten als Nachschlagewerk praktisch unbrauchbar; ein Verzeichnis der behandelten Formen (freie und gebundene Moneme), ein Autoren- und ein Stichwortverzeichnis sollten bei einem Werk dieser Art doch selbstverständlich sein!

Unsere Kritik hat sich bis jetzt in einem sehr allgemeinen Rahmen gehalten; sie soll im folgenden durch Beispiele aus den einzelnen von Hall behandelten Bereichen gerechtfertigt werden, wobei es nicht um ein Inventar aller Punkte gehen kann, wo wir anderer Ansicht sind, sondern nur um ein exemplarisches Aufzeigen gewisser Schwächen. Im phonetisch-phonologischen Bereich wäre zuerst einmal die Definition von Vokal und Konsonant zu beanstanden. Hall folgt hier im wesentlichen Trubetzkoy[10] und definiert den Konsonanten als durch das Vorhandensein eines Hindernisses beim Ausströmen der Luft charakterisiert, den Vokal aufgrund des Fehlens eines solchen Hindernisses (p. 19, 24). Nun hat aber Georges Straka gezeigt[11], daß mit diesem Kriterium nur Laute, die einen Verschluß bilden oder einen solchen enthalten (Okklusive, Affrikaten) von ganz offenen Vokalen (/*a*/) geschieden werden können; bei allen anderen Fällen ist ein Hindernis vorhanden; /*l*/ und /*e*/ z.B. unterscheiden sich hinsichtlich dieses Kriteriums nur relativ voneinander, d.h. in bezug

gender Weise entstellt wird: p. 21: die Tabelle I ist nicht nach dem 3., sondern nach dem ersten Abschnitt einzuschieben; p. 92/93: ein Absatz «2» fehlt; p. 94: lies «2.332. Tema B» (2.232); p.101 Z. 4: lies «2.331.3.a; (2.331.3.2); p. 127 Z. 13 v.u.: lies «indefinito» (definito); p. 155 Z. 6: lies «pronomi indefiniti» (indefinitivi); p. 162 Z. 1 v. u.: lies «Tabella n. XX» (XIX); p. 170 Z. 3 v. u.: lies «Non-finito B» (Non-finito C) [B: Infinitiv; C: participio passato]; p. 189 Z. 10 v. u.: lies «Congiuntivo C» (Passato C) [Konj. impf./passato remoto]; p. 197 Z. 1 v. u.: lies «esplicitare» (esplicare [sic!]); p. 202 Z. 11 v.u.: lies «Indefinito» (Infinito); p. 219 Z. 12 v. u.: lies «iii.» (ii.); p. 239 Z. 12 v. u.: lies «/in/» (/im/); p. 282 Z. 7: lies «flor-» (glor-); p. 289 Z. 4 v. u.: lies «/+ ø —/» (O); usw.

[10] Cf. N. S. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, Göttingen [4]1967, bes. p. 83/84.

[11] Cf. G. Straka, *La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée?*, *TLL 1* (1963), 17–99, bes. p. 28/29.

auf die Größe des Hindernisses. Auch die oft auf der «Hindernistheorie» aufbauende Konzeption, nach der Vokale durch Periodizität, Konsonanten durch Aperiodizität des physikalischen Trägers (Schallwellen) gekennzeichnet wären, läßt sich nicht aufrecht erhalten: schon Rousselot hat gezeigt, daß auch die Vokale aperiodische Elemente enthalten; umgekehrt finden sich periodische Komponenten auch in den stimmhaften Konsonanten[12]. Die einzig zu vertretende Grundlage für eine Scheidung zwischen Vokal und Konsonant scheint mir die von Straka im erwähnten Artikel vorgeschlagene zu sein: Vokale sind durch ein Dominieren der Öffnungs-, Konsonanten durch ein Vorherrschen der Schließungsmuskulatur bei ihrer Artikulation charakterisiert[13]. – Im Lichte dieser Definitionen ist auch eine Konzeption des offenen Vokals als *rilassato* und des geschlossenen Vokals als *teso* nicht mehr möglich, eine Konzeption, die auf Jakobson zurückgeht, und in deren Rahmen ausdrücklich darauf hingewiesen wird, daß der geschlossene Vokal energieintensiver sei[14]. Straka hat eindeutig nachgewiesen, daß eine Erhöhung der Artikulationsenergie eine Öffnung des Vokals bewirkt, daß also entgegen dem naiven Sprecherempfinden beim offenen Vokal die Muskelspannung größer ist[15]. – Zu Beanstandung gibt auch die Behandlung gewisser phonologischer Oppositionen Anlaß. So will Hall der Opposition zwischen /ẹ/ und /ę/, /ọ/ und /ǫ/[16] keinen Phonemcharakter zuerkennen, weil einerseits diese Oppositionen im Norden und im Süden überhaupt unbekannt sind und sie andererseits selbst dort, wo sie vorkommen, nur unter dem Hauptakzent relevanten Charakter haben, in allen anderen Stellungen dagegen als Varianten angesehen werden müssen (p. 20 und N 1). Er schlägt vielmehr vor, in gewissen Fällen eine phonologisch relevante Schließungskomponente anzunehmen (/°/), ein Verfahren, das mir jeder Berechtigung zu entbehren scheint. Einmal spielt es für das phonologische System als solches überhaupt keine Rolle, ob sich die Oppositionen /ẹ/ v /ę/ und /ọ/ v /ǫ/ im gesamten distributionellen Bereich oder nur in gewissen Positionen findet; wichtig ist nur, daß sie sich wenigstens in einem Bereich aufgrund von minimalen Paaren nachweisen läßt. Aber auch das Argument, im Süden und im Norden gebe es überhaupt keine Opposition zwischen offenen und geschlossenem [*e*] bzw. [*o*], ist nicht stichhaltig. Wenn es auch für den italienischen Sprachbereich heute keine «pronuncia standard» gibt, so muß man sich trotzdem entscheiden, welches System oder Diasystem man beschreiben will: das südliche, das nördliche oder das mittelitalienische. Je nachdem gibt es die besprochene Opposition nicht, oder es gibt sie. Im Rahmen einer wissenschaftlich sauberen Beschreibung gibt es wohl überhaupt nur eine Lösung: die verschiedenen Systeme nacheinander zu beschreiben. Im übrigen muß man sich fragen, was Halls «componente fonologica di chiusura» (/°/) eigentlich für einen Status haben soll; da sie innerhalb der Lautkette nie isoliert werden kann, ist es nicht möglich, sie als Phonem zu betrachten; da sie immer mit anderen distinktiven Zügen zusammen auftritt, kann sie

[12] Vgl. dazu STRAKA, *op. cit.*, p. 21/22.

[13] Cf. STRAKA, *op. cit.*, p. 35ss.

[14] Cf. z.B. R. JAKOBSON – M. HALLE, *Fundamentals of Language*, 'S-Gravenhage 1956, p. 30 (*tense/lax*). Diese Konzeption wurde auch von der generativen Phonologie übernommen; für das It. cf. M. SALTARELLI, *A Phonology of Italian in a Generative Grammar*, The Hague-Paris 1970, p. 44 und *La grammatica generativa transformazionale*, Firenze 1970, p. 76.

[15] Cf. STRAKA, *op. cit.*, p. 35ss.

[16] Halls Transkription ist inkonsequent (cf. p. 22/23); er schreibt einerseits [*e*°] und [*e*], andererseits [*o*°] und [ɔ]; für [ɔ] müßte konsequenterweise [*o*] gesetzt werden.

wohl nur als Phem eingestuft werden – aber als solches wäre sie Bestandteil eines Phonems, d.h. [ẹ] und [ę] bzw. [ọ] und [ǫ] müßten als Phoneme betrachtet werden (/ẹ/; /ę/; /ọ/; /ǫ/). Und dies sind sie in Wirklichkeit im mittelitalienischen System auch. Entsprechende Vorbehalte sind auch gegen Halls Behandlung der Opposition zwischen /s/ und /z/ anzubringen. Da sie sich nur in intervokalischer Stellung findet, und auch dies wiederum nur in gewissen Subsystemen, will er den beiden Realisierungen keinen Phonemstatus zuerkennen; er nimmt analog zum obigen Fall eine «componente fonologica della sonorità» an (/./). Dies ist aus den gleichen Gründen abzulehnen wie im Falle der Schliessungskomponente. Erschwerend kommt hier noch dazu, daß das Phem «Sonorität» einmal mehr oder weniger autonomen Charakter hätte (→ Phonem), sonst aber als Bestandteil komplexerer Phoneme anzusehen wäre![17] Nicht ganz gleich, aber doch ähnlich sind die Bedenken, die gegen Halls Behandlung der Halbkonsonanten erhoben werden müssen, die sich nach ihm von den entsprechenden Vokalen durch eine «componente fonologica di semiconsonanticità» unterscheiden sollen (p. 21 N 3). Dagegen wäre einzuwenden, daß die Opposition z.B. zwischen [i] und [j] nie distinktiven Charakter hat und keine minimalen Paare dieses Typus existieren; ob die eine oder andere Variante vorliegt, hängt einzig davon ab, ob der betreffende Vokal den Silbengipfel bildet ([i]) oder nicht ([j]); die Scheidung ist also ausschließlich positionsbedingt[18].

Abgesehen von dieser Sucht, neben den Phonemen zusätzliche, nicht den *distinctive features* gleichzusetzende phonologische Komponenten einzuführen, zeigt Halls Beschreibung des Lautsystems auch noch weitere Mängel. Unhaltbar (und auch ohne jeden Versuch einer Rechtfertigung präsentiert) ist seine Scheidung zwischen Halbkonsonanten ([j], [w]) und Halbvokalen ([i̯], [u̯]), die sich einzig in bezug auf ihre Stellung zum Silbengipfel voneinander unterscheiden: jene gehen ihm voran, diese folgen ihm. Warum nicht gleich jede Stellung, in der ein bestimmtes Phonem vorkommen kann, als besondere phonologische Variante erklären und die Klasse der in der betreffenden Stellung vorkommenden Phoneme mit einer besonderen Etikette versehen? Schade ist nur, daß dabei die Phonologie nichts gewinnt! – In diesen Zusammenhang gehört auch noch die unbefriedigende Darstellung der Diphthonge bei Hall. Einerseits bezeichnet er [j] und [w] als Halbkonsonanten, andererseits erklärt er, diese Einheiten bildeten das erste Element der steigenden Diphthonge des Italienischen ([jẹ], [ję], [jọ], [wi], [wa], usw.; cf. p. 21, 22, 34[19]). Das eine schließt nun das andere aus. Entweder kennt das Italienische Halbkonsonanten (bzw. Halbvokale); dann sind diese Laute als autonome Phonemrealisationen anzusehen, und es gibt keine Diphthonge, sondern nur Sequenzen von vokalischen Phonemen. Oder dann gibt es als ein Phonem zu betrachtende Diphthonge[20] – aber dann können die den Silbengipfel umgebenden vokalischen Komponenten nicht mehr als Varianten autonomer Phoneme angesehen werden (also keine Halbkonsonanten bzw. -vokale). Ob das eine oder das andere vorliegt, ist aufgrund der

[17] Halls Behandlung der Oppositionen /ę/ v /ẹ/, /ǫ/ v /ọ/ und /s/ v /z/ ist auch von Saltarelli scharf kritisiert worden, cf. *A Phonology of Italian*, p. 21 ss.

[18] Dies gilt immer unter der Voraussetzung, daß im betreffenden Teilsystem bzw. Idiolekt überhaupt zwischen [i] und [j] geschieden wird, und nicht generell [i] verwendet wird.

[19] Entsprechendes gilt für Halls «Halbvokale» ([i̯], [u̯]), die als zweites Element in den fallenden Diphthongen fungieren sollen, cf. p. 21/22, 34.

[20] Vgl. die Behandlung der Affrikaten bei Hall (p. 27 und N 6), die im Gegensatz zu den Diphthongen als phonologische Einheiten angesehen werden.

Artikulationsdauer festzustellen (1 Vokal < 1 Diphthong < 2 Vokale)[21]. – Nicht weiter definiert wird bei Hall die Scheidung der Reibelaute in Frikative (*/f/*, */v/*; p. 26/27) und Sibilanten (*/s/*, */z/*, */š/*; p. 28ss.). Entweder geht er für seine Aufteilung vom auditiven Eindruck, oder dann vom Artikulationsort aus. Weder auf die eine noch auf die andere Art läßt sich aber sein Entscheid rechtfertigen. Wollte man vom Artikulationsort ausgehen, dann müßten auch die Verschlußlaute in zwei Kategorien aufgeteilt werden, je nachdem, ob sie labial artikuliert werden oder nicht. Daß aufgrund des auditiven Eindrucks eine Beschreibung und Kategorisierung der Phoneme nicht auf befriedigende Weise durchgeführt werden kann, dürfte nun nachgerade bekannt sein. Für Halls Vorgehen gibt es wohl keine Rechtfertigung – es sei denn, man wolle Willkür und auf Willkür beruhende Traditionen als wissenschaftliche Rechtfertigung anerkennen.

Probleme ergeben sich nicht nur hinsichtlich der Phonologie im strengen Sinne, sondern auch hinsichtlich der Phonemik[22], d.h. der Distribution der Phoneme in Einheiten höheren Ranges. Zur Diskussion Anlaß geben muß hier vor allem Halls Vorgehen bei der Darstellung der Distribution der Phoneme. Einmal werden die distributionellen Charakteristika der einzelnen Phoneme nicht expliziert, sie müssen vielmehr aus dem beigegebenen Beispielmaterial erschlossen werden. Dann ist aber auch gerade dieses Material von zum Teil höchst fragwürdiger Qualität. In seinem Bemühen, für jedes Phonem zu einer möglichst vollständigen Distribution zu kommen, greift Hall bedenkenlos auf Lehnwörter, Fremdwörter, fremde Namen, Abkürzungen usw. zurück; neben unbestreitbar italienischen Monemen wie *campo*, *roba*, *fare*, *pranzo* usw. stehen so nicht oder nur bedingt italienische und italianisierte Einheiten wie *Agip*, *molibdeno*, *bdellio*, *David*, *Bic*, *Guf (Gruppo Universitario Fascista)*, *Orasiv*, *Svimez*, *Goidanich*, *Upim*, *nailon*, *goal*, *ptialina* usw. Die Distribution, die dabei herauskommt, ist zweifellos nicht charakteristisch für das Italienische. Ich bin nicht der Meinung, daß man einen extrem puristischen Standpunkt einnehmen müsse und nur Erbwörter zur Darstellung der Distribution heranziehen dürfe – aber noch viel weniger darf man einfach unkritisch alles berücksichtigen, was irgend einmal in irgend einem italienischen Text auftaucht. Die Grenze zwischen dem, was als fester Bestand des Italienischen gelten kann (Erbwörter, Lehnwörter, generell akzeptierte Abkürzungen) und dem, was nur marginalen Charakter hat (Fremdwörter, fremde Namen, spezielle Abkürzungen usw.), ist zweifellos sehr schwer zu ziehen und wird kaum je frei von Subjektivität sein. Wenn es auch keine Patentlösung gibt, so müßte aber das Problem doch zumindest gestellt werden; jede Zwischenlösung wäre besser als der von Hall servierte Eintopf! – Noch bedenklicher wird Halls Vorgehen im Bereich der phonetisch-phonologischen Transformation, mit deren Hilfe die Polymorphie aus der Welt geschafft werden soll; vielmehr wären einheitliche Grundformen anzusetzen, die in gewissen phonologischen Kontexten je nachdem obligatorischen Transformationsregeln unterworfen wären. Zum Beispiel */k/* > */č/*, */g/* > */ǧ/* vor palatalen Vokalen, cf. *monaco – monaci*, *amico – amici*, *astrologo – astrologi* usw. (wie steht es aber mit *buco – buchi*, *lago – laghi* usw.?), und ebenso *dico – dici*, *dice*, *leggo – leggi*, *conosco – conosci*; */l/* > */λ/* vor der «desinenza */-i/* del maschile in certe forme» (?), cf. *ella – egli*; */t/*, */d/* > */tˢ/*, */dᶻ/* «in certe forme» (welchen?), cf. *arrogante – arroganza* (p. 52). Hier von synchronischen Transformationen zu sprechen, verbietet schon die Tatsache, daß

[21] Es ist prinzipiell auch möglich, daß eine Sprache sowohl Sequenzen von autonomen Vokalphonemen als auch Diphthonge kennt. Eine Vermischung der beiden Erscheinungen wie bei Hall ist jedoch in jedem Fall unstatthaft.

[22] Cf. WUNDERLI, *VRom. 29* (1970), 309.

diesen angeblichen «Regeln» jede Regelmäßigkeit abgeht, daß sie vielmehr immer nur für einige wenige Fälle Gültigkeit haben; Wortausgänge wie *-chi*, *-ghi*, *-schi*, *-lli*, *-nta* sind aber ebenso häufig oder gar häufiger. Bei näherem Zusehen wird auch deutlich, daß Hall hier keineswegs synchronische Transformationen beschreibt, daß er vielmehr historische Gegebenheiten in die Synchronie hineinprojiziert (CI > /*či*/, NTIA > /*antsa*/ usw.) – er praktiziert hier den gleichen falschen Historizismus wie die generative Phonologie[23]. Zum Teil Historizismus, zum Teil aber auch willkürliche «Baukastenspielerei» haben wir, wenn gewisse unregelmässige Verbformen mit allen möglichen Kunstgriffen in regelmäßige verwandelt werden sollen, z.B. *disse* < *dic* + *se*, *so* < *sap* + *o*, *ho* < *av* + *o*, usw. – und dies immer im Rahmen von synchronischen «Lautgesetzen» (p. 54). Wenn nun gar noch bei Paaren wie *eretico – eresia*, *osmotico – osmosi* eine Transformation /*t*/ > /*s*/ angenommen wird (p. 54), dann läßt sich dieser Ansatz nicht einmal mehr aus der italienischen Lautgeschichte rechtfertigen. Das ganze Unterfangen ist nutz- und sinnlos; von der Synchronie her gesehen sind hier keine Lauttransformationen anzusetzen, sondern morphologische Varianten.

Nicht viel besser steht es mit der Morphologie, obwohl natürlich auch hier u.a. viel Richtiges gesagt wird. Aber schon der erste Satz des Kapitels «Flessione» erregt den Unwillen des Lesers, wird doch hier festgestellt, die Morphologie zerfalle in zwei Teile, die Flexion und die Wortbildung (p. 67). Eine solche Behandlung der Wortbildung erinnert an die Anfangszeiten der Romanistik; einem modernen Werk steht sie aber nicht mehr an: die Wortbildung muß als mit Phonologie, Flexion, Syntax usw. gleichberechtigt betrachtet werden; der Unterschied zwischen Flexion und Derivation wird sofort deutlich, wenn man zwischen Morphemen und Monemen scheidet – und gerade dies tut eben Hall nicht (cf. auch unten). Hall selbst scheint es übrigens bei der erwähnten Aussage auch nicht recht wohl zu sein – wie anders könnte man sonst erklären, daß trotz der prinzipiellen Stellungnahme für ein Zusammengehören von Flexion und Derivation die letztere separat dargestellt wird, und zwar von der Flexion getrennt durch die dazwischen eingeschobene Syntax? – Halls Vorgehen scheint recht willkürlich zu sein, und Willkür herrscht auch in anderen Bereichen. So wird z.B. p. 68/69 festgestellt, das Italienische kenne fünf verschiedene Kasus: *nominativo (io, tu)*, *preposizionale (per cui)*, *accusativo (me, per me*[24]*)*, *obliquo (cui)*, *dativo (gli, le)*. Hall übersieht hier aber verschiedene ganz wesentliche Punkte. *Preposizionale* und *obliquo* unterscheiden sich nur durch das Fehlen bzw. Vorhandensein einer Präposition; *cui* gehört der relativen Reihe an (Adjektivtranslate), die übrigen Fälle dagegen sind «Personalpronomina» (nominale Repräsentanten). Beachtet man dies, dann käme man also höchstens noch auf 3 Fälle beim Personalpronomen. Doch damit nicht genug. Diese drei Fälle lassen sich nur im pronominalen Bereich nachweisen; im nominalen Bereich fehlen entsprechende morphologische Formen – die betreffenden Funktionen werden entweder durch die Stellung im Satz oder durch Präpositionen markiert. Man kann bei der Beschreibung dieser Gegebenheiten zwei verschiedene Wege einchlagen: man betrachtet entweder die Kasusflexion als im nominalen Bereich defektiv[25], oder man postuliert, daß es auf morphologischer Ebene im Italienischen keine Kasusflexion gebe, wohl aber im pronominalen Bereich gewisse Sonderformen bestünden, die syntagmatische Verbindungen synthetisieren *(del quale* >

[23] Cf. für das Italienische die erwähnten Arbeiten von Saltarelli.

[24] Wieso gehört *per me* nicht zum *preposizionale*?

[25] Dies gilt nur für die Hierarchiestufe der Morphologie; die Defektivität im morphologischen Bereich kann dagegen im syntagmatischen Bereich behoben werden (Stellung im Satz, analytische Formen).

cui; per il quale > *per cui; a lui* > *gli, a lei* > *le* [wenn unbetont]) oder die Stellung im Satz morphologisieren (*io* + Objekt > *me*). Die zweite Lösung scheint mir den italienischen Verhältnissen adäquater zu sein. Entsprechendes gilt auch für die Kategorie der «animazione», die Hall aufgrund der Verhältnisse bei den Interrogativpronomina aufbaut (*chi* 'animato' – *che* 'inanimato'). Diese Opposition ist jedoch nur hier morphologisch voll relevant[26]; im semantischen Bereich dagegen ist sie von großer Bedeutung (*animato* /v/ *inanimato* als Klasseme). – P. 73 wird behauptet, der Artikel sei ein «aggettivo dimostrativo con certe speciali caratteristiche morfologiche e sintattiche»[27]. Den Artikel als Demonstrativum zu betrachten, ist wiederum eine nicht statthafte Historisierung; eine demonstrative Funktion eignet dem Artikel im modernen Italienischen ebensowenig wie im modernen Französisch. An beiden Orten ist er vielmehr Aktualisator und muß bis auf wenige Ausnahmen obligatorisch gesetzt werden. Aus diesem Grund ist es auch nicht statthaft, den Artikel und den um eine demonstrative Komponente erweiterten Artikel («Demonstrativpronomen»)[28] als Adjektive zu bezeichnen: aus syntaktischer Sicht ist das Adjektiv immer fakultativ, während der Artikel obligatorischen Charakter hat; fehlt er, dann liegt eine durch situationelle oder kontextuelle Faktoren bedingte Nullrealisierung vor. – Äußerst bedenklich ist Halls Vorgehen bei der Darstellung der Personalpronomina, die er in einen «Stamm» und eine «Endung» zerlegen will (p. 81 s., 294). Dies mag bei *lo, la, li, le* (*l-* + *-o/-a/-i/-e*) vielleicht noch einleuchten, weil von den vokalischen Elementen her ein Bezug zur Flexion der Substantive und Adjektive (z. T. auch der Pronomina) besteht. Aber wie ist es um den «Stamm» bestellt? Ist ein Stamm *l-* im Bewußtsein des unvoreingenommenen Sprechers verankert? Dies scheint mir bei den Fällen wie *tu, ti, te* (*t* + *-u/-i/-e*) noch bedeutend zweifelhafter zu sein, weil hier auch für die Endungen keine Anschlußmöglichkeit außerhalb des pronominalen Bereichs besteht; und wenn Hall Formen wie *io* in *i-* + *-o*, *ci* (*ce*) in *c-* (*č*) + *-i/-e* usw. zerlegen will, dann wird die Sinnlosigkeit des Vorgehens vollends klar. Weder das Sprecherbewußtsein noch die semantische Analyse erlauben es hier, Stämme und Endungen zu isolieren – Halls Vorgehen erklärt sich nur aus seiner Orientierung am asemantischen Strukturalismus heraus. Was hier in Wirklichkeit vorliegt, sind synthetische, nicht weiter analysierbare Formen, die unter gewissen kontextuellen Bedingungen durch Nebenformen ersetzt werden (cf. z. B. *ci: c', ce*), und die in ihrem Aufbau gewisse Analogien zu anderen Formen zeigen – aber dies ist auch alles. – Diese Atomisierungstendenz findet sich in noch viel verheerenderer Form bei der Verbalanalyse und insbesondere den Verbalendungen wieder (p. 83 ss.). Nach Hall zerfällt eine Verbalform in folgende Elemente: 1. Stamm *(radice);* 2. Themavokal *(vocale tematica);* 3. Themasuffix *(suffisso tematico);* 4. Tempusmarke *(segnatempo);* 5. Personalendung *(desinenza personale)*. Das sieht dann in der Analyse etwa folgendermaßen aus (leicht vereinfacht):

[26] Daneben bruchstückhaft noch im Nominativ des Personalpronomens, cf. *egli, ella* etc. /v/ *esso, essa* etc.

[27] Der folgende Querverweis auf die Syntax ist falsch: es muß §4.111.1.a ss. heißen (nicht 4.111.5.b. iv).

[28] Einen ähnlichen Status («erweiterter Aktualisator») genießen auch noch gewisse andere Einheiten wie Numerale, Indefinitpronomina usw.; im Fr. ist auch das Possessivum ein erweiterter Artikel (*ma voiture*), im It. dagegen hat es als eigentliches Adj. zu gelten (*la mia macchina*); bei *mio padre* liegt eine Nullrealisierung des Artikels vor (für die Ausnahmefälle cf. HALL, p. 130 ss.). Aus diesem Grund hätte p. 72/73 das Possessivum nicht mit Artikel, Demonstrativum und Numeralen zusammengestellt werden dürfen.

	radice	vocale tematica	suffisso tematico	segnatempo	desinenza personale
canto	cant	a	∅	∅	– ⊙ o[29]
so	sap	e > ∅	↓↓ [30]	⊙ á^{x}	a > o (nach ⊙á^{x})
saprò	sap	e > ∅	-re^{x}	⊙ á^{x}	a > o (nach ⊙ á^{x})
furono	ess	e	∅		
	→	fu-		∅	ro + no[31]
diede	dá	∅	∅		
	→	die-		de	∅
usw.					

Was gewinnt Hall auf diese Weise? Nichts, außer einer Häufung von Nullwerten, internen Elisionen und Transformationen – und selbst dann bleiben die unregelmäßigen Formen eben unregelmäßig! Der Endeffekt ist eine komplizierte Verbstruktur, der im Sprecherbewußtsein überhaupt nichts entspricht! Eine vernünftige Lösung kann wohl nur darin bestehen, daß man die Verbalendungen synthetisch betrachtet, d.h. als ein *signifiant*, das ein Büschel von (relationellen) Semen zum Ausdruck bringt; isoliert werden können allerhöchstens ein Imperfektinfix (Vok. + *v*) und ein Nachzeitigkeitsinfix (Vok. / ∅ + *r*). Was Hall dagegen aufbaut, ist eine atomisierende, oft auch historisierende (cf. *so* < *sap-*) Übersystematisierung; er versucht, jedem in der Verbalflexion auftretenden relationellen Sem einen eigenen Signifikanten zuzuweisen, übersieht dabei aber, daß es etwas Entsprechendes auch auf der substantiellen Seite nicht gibt: sowohl relationelle wie substantielle Seme sind reine *figures de contenu*, es entspricht ihnen in der Regel kein Signifikant; Signifikanten kommen in der Regel nur Sememen (= Büschel von Semen) zu – erst dann haben wir ein Zeichen.

Darüber hinaus mutet Halls Tempus- und Moduskonzeption reichlich kurios an. P. 70 wird – ohne Begründung, ohne Erklärung – festgestellt, das Italienische kenne vier Tempora: *passato*, *presente*, *congiuntivo* und *imperativo*. Eine Scheidung zwischen Tempus und Modus scheint nicht einmal erwägenswert zu sein[32]. Übrigens: wie kann man *passato*, *presente* einerseits (beide Ind.) und Konj. andererseits einander auf dem gleichen Niveau gegenüberstellen? Im weiteren kommt Hall mit seinen beiden eigentlichen Tempora auch nicht aus.

[29] ⊙ = Elision des vorhergehenden Vokals.

[30] ↓↓ = Vokal und Konsonant der (stamm-)auslautenden Silbe fallen.

[31] *ro* + *no* wäre eine doppelte Personalendung.

[32] P. 83 N 17 wird einfach behauptet, es gebe in den romanischen Sprachen keinen Modus, die Konjunktivformen seien einfach Tempora. Dies ist insofern richtig, als sich der Konj. vom Ind. durch eine reduzierte Tempusgliederung unterscheidet – aber dies ist eben gerade die Charakteristik des Modus «Konj.», cf. WUNDERLI, *RoJb. 21* (1970), 25–53, bes. p. 36ss. Daß der Imperativ kein Modus (der Sprache) ist, ist richtig, – aber er ist ein Modus des *discours*, cf. (für das Fr.) WUNDERLI, *Actele celui de-al XII-lea Congres internațional de lingvistică și filologie romanică* I, București 1970, 557–568.

P. 85 vertritt er vielmehr die Auffassung, es gebe 3 (!) «Themen», die den verschiedenen Tempora zugrunde liegen: A *(del presente)* → Presente A (Präs. Ind.), Passato A (Impf.), Congiuntivo A («Konj. Präs.»), Imperativ, Gerundium, Part. Präs.; B *(del futuro)* → Presente B (Fut.), Passato B (Kond.), Inf.; C *(del preterito)* → Passato C (passato remoto), Congiuntivo C («Konj. Impf.»), P.p. Dieser Widerspruch zeigt deutlich, daß das, was Hall p. 70 als «Tempora» bezeichnet, keine sprachlichen Einheiten sind, sondern irgendwelche außersprachliche Größen, die zuerst einmal zu rechtfertigen wären, bevor man sich überhaupt nur über ihre Nützlichkeit bei der Beschreibung des italienischen Verbalsystems unterhalten kann. Dieser Apriorismus zwingt Hall auch, das Futurum als präsentisches Tempus zu beschreiben – was übrigens seinem (falschen) Historizismus entgegenkommt: p. 51 wird *partirai* analysiert in *partire-* (Thema B des Stammes *part-*) + /á^{x}/ (Tempusmarke des Präsens) + /*-i*/ (Personalmarke 2. sg.). Es ist zwar unbestritten, daß das romanische Futurum aus einer präsentischen Periphrase heraus entstanden ist, aber ebenso sicher ist, daß es heute keine präsentische Form mehr darstellt[33]. – Bedenklich ist auch die Behandlung der zusammengesetzten Tempora, die aus der Morphologie ausgeklammert und bei den «locuzioni», also in der Syntax behandelt werden (cf. p. 86, 164). Wohl handelt es sich bei den zusammengesetzten Tempora um analytische Formen, um freie Syntagmen handelt es sich deswegen noch lange nicht; um dies zu erkennen, genügt eine semantische Analyse, die zeigt, daß 'zusammengesetztes Tempus' ≠ 'avere/essere' (Normalverben) + 'P.p.'. Vielmehr haben die zusammengesetzten Tempora einen spezifischen Grundwert, der sich in der Synchronie des heutigen It. nicht mehr aus der Syntagmatik heraus erklären läßt; zumindest der Typus, der «Bauplan» der zusammengesetzten Tempora wäre deshalb in der Morphologie zu behandeln. Ob dieser Grundwert übrigens mit «azione avente luogo nel passato» umschrieben werden kann (p. 164), scheint mir mehr als fraglich. Wenn diese Definition zutrifft, wie kann man denn das *passato prossimo* gegen das *Impf.* abgrenzen? Und wie steht es mit der Definition der anderen zusammengesetzten Tempora? Mir scheint, die zusammengesetzten Tempora wären mit einer Definition wie «Aktionsstand der Abgeschlossenheit auf der durch das 'Hilfsverb' markierten Tempusstufe» bedeutend besser umschrieben[34]! – Halls Definition des Konjunktivs ist heterogen – und deshalb unbrauchbar: Eventualität, Unsicherheit, Zweifel, Wunsch, Befehl usw. (p. 69, 144, 175ss., 187s., 199ss.) – alle traditionellen Klischees kommen vor – und daneben noch an einer (!) Stelle (Adverbialsatz) die neuere Sicht der reinen Automatik (p. 188); im wesentlichen ist Halls Sicht des Konjunktivs rein (substantiell) semantisch, er versucht ihn nirgends funktionell oder relationell zu erfassen – und kann deshalb auch zu keinen befriedigenden Ergebnissen kommen[35]. – Beim Pluraltypus *braccio – braccia* (p. 74) kann man wohl von einem Genuswechsel sprechen; es wäre aber zumindest auch die Frage zu stellen, ob das Italienische nicht wie das Rumänische ein Neutrum kennt. – Bei der Behandlung der Demonstrativpronomina (p. 82/83) werden *quello, questo* usw. einerseits, *quegli, questi* sowie *colui/colei, coloro, costui/ costei, costoro* unterschiedslos nebeneinander gestellt – als ob sie dem gleichen Stilniveau und damit dem gleichen Teilsystem angehören würden[36]! – Die Liste der Mängel im morphologischen

[33] Cf. hierzu WUNDERLI, *Die Bedeutungsgrundlagen der romanischen Futurbildungen*, *ZRPh. 85* (1969), 385–415; vgl. auch *ZRPh. 86* (1970), 386–400, 427–448.

[34] Vgl. WUNDERLI, *VRom. 28* (1969), 93; *RoJb. 21* (1970), 38ss.; *ZRPh. Beih. 123*, p. 30s., 48s.

[35] Für unsere eigene Sicht cf. N 32 und die dort zitierte Literatur.

[36] Cf. hierzu jetzt auch GRETA BRODIN, *Termini dimostrativi toscani. Studio storico di morfologia, sintassi e semantica*, Lund 1970.

Bereich könnte noch beliebig verlängert werden; wir wollen uns nun jedoch der Syntax zuwenden.

Die Syntax zerfällt in zwei Kapitel, die mit «La locuzione» (p. 119ss.) und «La clausola» (p. 197ss.) überschrieben sind. Die *locuzione* – p. 119 etwas verschwommen definiert – ist mit dem Syntagma verwandt, umfaßt in Halls Konzeption aber nicht den ganzen Bereich des letzteren; es handelt sich um eine Kombination von freien, auch allein als Repräsentant einer Klasse *(partie du discours)* vorkommenden Monemen, die als Ganzes eine Einheit einer solchen Klasse bildet. Die Darstellung der Syntax erfolgt bei Hall in einer zutiefst vom Distributionalismus geprägten Form: wir haben eine Art *finite state grammar* (cf. auch die Schemen p. 128, 148, 150 usw.); über die Mängel eines solchen Vorgehens brauchen wir uns nach der ausführlichen Kritik in der TG und v.a. bei Chomsky nicht mehr auszulassen. Was die Detailprobleme betrifft, so bleiben einige Wünsche offen – allerdings sind sie bedeutend weniger zahlreich und weitgehend als bei der Phonologie, der Morphologie und der Wortbildungslehre, weshalb ich denn auch nicht zögere, die Syntax als den besten Teil des Werkes zu bezeichnen. – Die Probleme der Konkordanz zwischen Substantiv und Adjektiv sind im wesentlichen korrekt beschrieben (p. 125ss.), wenn auch nicht deutlich genug herausgearbeitet wird, wie sich das Adjektiv verhält, wenn es sich auf mehrere Substantive von gleichzeitig verschiedenem Genus und Numerus bezieht. Nicht behandelt wird das Numerusproblem bei mehreren Bezugswörtern, wenn eines oder mehrere, aber nicht alle im Plural stehen; soweit ich sehe, steht in diesem Fall das Adjektiv meist im Plural. – Bei der Behandlung des Artikels bei Städte- und Ländernamen (p. 129 N 8) hält Hall zu Recht fest, bei *L'Aia* gehörte der Artikel im Gegensatz zu *Firenze* zum Namen (cf. *a Firenze*, *all'Aia*). Die gleiche Probe wendet er nun auch bei Ländernamen an und stellt fest, daß man *in Italia*, aber *nel Canada* sage; bei Kanada gehörte der Artikel deshalb zum Namen. Dies ist nun eindeutig falsch und widerspricht auch dem Sprecherbewußtsein. Hall übersieht hier, daß sich diese Namen noch im Genus unterscheiden: in Verbindung mit *in* weisen fem. Ländernamen keinen Artikel auf, bei mask. Ländernamen steht er dagegen in der Regel (cf. auch *nel Belgio*, *nel Perù*, *nel Giappone* usw.), und zwar ohne daß der Artikel Bestandteil des Namens wäre[37]. – Der Unterschied zwischen bestimmtem und unbestimmtem Artikel wird weder in der Morphologie noch in der Syntax herausgearbeitet, obwohl p. 129/130 verschiedene Verwendungen der beiden Formen besprochen werden. Dies rührt daher, daß für Hall «dall punto di vista puramente morfologico» der eine Demonstrativum, der andere ein Numeral ist (p. 72/73) – was zwar diachronisch, aber nicht mehr synchronisch stimmt. Ich würde vorschlagen, den unbestimmten Artikel als perspektivisch, den bestimmten als isolierend zu definieren (*un:* eine Realisierung vor dem Hintergrund der Gesamtheit der Realisierungsmöglichkeiten; *il:* eine Realisierung isoliert, nicht in Perspektive gesetzt zum Bereich der Virtualitäten). – Halls Darstellung gewisser syntaktischer Erscheinungen wie: Verwendung eines Adj. als Subst. (p. 138), Appositionen gebildet aus einem Subst. (p. 140), Adv. (p. 143), *di* + Subst. (p. 143/144), *che* + Satz (p. 144/145), die Behandlung der Hypotaxe als Ganzes (p. 209ss.) bleiben vollkommen traditionell und unbefriedigend, gehen sie doch nicht über eine reine Faktenbeschreibung hinaus. Was sich dabei tatsächlich abspielt, welche Mechanismen zum Zuge kommen, bleibt im dunkeln, weil Hall weder die Begriffe der Transposition (Bally), der Translation (Tesnière) noch der (generalisierenden) Transformation

[37] Cf. auch fr. *en France*, *au Canada* usw.: vgl. hierzu CARIN FAHLIN, *Etude sur l'emploi des prépositions «en», «à», «dans» au sens local*, Uppsala 1942; H. GLÄTTLI, *Observations sur l'emploi des prépositions devant les noms de pays*, *Mélanges Grevisse*, Gembloux 1966, p. 131–141.

zu nutzen versteht (z. B. Adj. > Subst. durch Translativ $\emptyset$ oder *di*, *a* usw.; Satz > Adj. durch Translativ *che*, etc.). – Wenn Hall p. 139 neben den in Subst. umgesetzten Adjektiven auch «zitierte» Elemente erwähnt, die den Kern einer *locuzione* bilden könnten, wie z. B. in «Un papato composto di 'più', di 'poi', di 'ma', di 'si', di 'forsi', di 'pur'» (Berni), so ist diese Gleichsetzung nicht statthaft: bei einem umgesetzten Adjektiv handelt es sich um einen sprachlichen Mechanismus, bei den Zitaten dagegen um ein metasprachliches Verfahren. – Die Behandlung des Bedingungssatzes p. 189 ist unvollständig. Es wird nur der Typus *Se dicessi questo, sbaglieresti* erwähnt. Der reale Bedingungssatz *(Se dici questo, sbagli; Se dirai questo, sbaglierai; Se hai detto questo, hai sbagliato)* fehlt ganz, und Entsprechendes gilt für den Irrealis der Vergangenheit *(Se avessi detto questo, avresti sbagliato)* sowie für die familiäre Entsprechung mit dem Impf. *(Se dicevi questo, sbagliavi)*. Zu erwähnen wäre überdies die archaische Form (Irrealis der Gegenwart oder Vergangenheit) gewesen, bei der auch in der Apodosis ein Konjunktiv («Impf.», «Plq. perf.») steht.

Die *clausola* ist für Hall das, was man im Fr. mit *énoncé* bezeichnet, d. h. die minimale Aussageeinheit. Die Beschreibung der *clausole* ist insofern unbefriedigend, als Hall jeweils Situationen und/oder Kontext nicht genügend in Rechnung stellt; er betrachtet vielmehr die einzelnen Aussageeinheiten immer vollkommen isoliert und kommt dann zu Aussagen wie: Bei einer Aussage *Cantava* werde die durch das Verb ausgedrückte Handlung durch «qualche persona o cosa non specificata, non più di una» ausgeführt (p. 198); *Giovanni!* sei «incompletabile», weil durch einen solchen Aufruf die Auslösung der verschiedensten Handlungen intendiert sein könne; usw. Stellt man diese Fälle in ihren natürlichen Kontext, ist aber immer eindeutig klar, wer singt, was Giovanni tun soll usw. – d. h. man darf die *clausole* (v. a. wenn sie «unvollständig» sind!) nicht isoliert betrachten. Dann wird man auch in Fällen wie «Vengo anch'io. – No, tu no» im zweiten Teil nicht von «Ellipse» (des Verbs) sprechen. «Ellipse» setzt immer voraus, daß etwas vorher Vorhandenes eliminiert wurde – hier liegt aber nichts anderes als eine kontextuelle Komplementation vor. – P. 210 spricht Hall bei Fällen wie *Pareva fossero stanchi* einerseits von Ellipse des *che (Pareva che fossero stanchi)*, andererseits präsentiert er diese Fälle unter dem Titel «Parataxe». Das eine schließt das andere aus, denn bei Ellipse von *che* würde eine Hypotaxe vorliegen. Aber auch hier ist es falsch, von einer Ellipse von *che* zu sprechen. Die Subordination wurde hier vielmehr durch ein Element $\emptyset$ markiert; wir haben einen spezifischen Satzbauplan, bestehend aus 2 Sätzen, wobei der zweite innerhalb des ersten die Funktion eines Nomens ausübt; diese Transposition wird durch *che* oder $\emptyset$ markiert, also: $S_1 + \left\{\begin{matrix}\text{che}\\ \emptyset\end{matrix}\right\} S_2$.

Darf trotz einiger Vorbehalte die Darstellung der Syntax als dem Italienischen im wesentlichen angemessen gelten, so kann das Gleiche für die Wortbildungslehre nicht behauptet werden, ja ich würde diesen Teil der Arbeit als eigentliches Ärgernis bezeichnen. Verantwortlich für den gesamthaft wie im Detail negativen Eindruck sind Mängel, die auch schon in früheren Kapiteln zutage getreten sind, die sich hier aber kumulieren. So versucht z. B. Hall prinzipiell, Ableitungsstämme als morphonologische Transformationen eines einzigen Grundstammes zu erfassen und folgt in diesem Punkte getreulich der TG (z. B. *claustr*[*ale*] < *chiostr*[*o*] aufgrund von *i* > *l* [p. 220/221] und *o* > *au* [p. 224/225]). Gegen die Annahme solcher Transformationen spricht auch hier v. a. die Tatsache, daß sie in der Regel keinen generellen Charakter haben, sondern immer nur für einige ganz wenige, eine kleine Gruppe bildende Fälle gültig sind – ja, oft sogar nur für einen einzigen. Selbst dort, wo es sich um mehrere Fälle handelt, können diese kaum je aufgrund eines ihnen und nur ihnen gemeinsamen Kriteriums erfaßt werden, ihre Abgrenzung ist vielmehr nur im Rahmen einer Aufzählung möglich. Stellt man noch in Rechnung, daß meist mehrere Transformationen zur

Gewinnung eines Ableitungsstammes nötig sind und diese Kombinationen fast von Fall zu Fall wechseln, ergibt sich, daß für jeden Stamm zur Gewinnung des Ableitungsstammes ein eigenes «Büschel» von Transformationsregeln aufgestellt werden muß. Da scheint es mir doch bedeutend sinnvoller zu sein, 2 morphologische Stammvarianten anzunehmen, die im Rahmen einer Polymorphie nebeneinander existieren und distributionell gegeneinander abgegrenzt sind. Durch die Rückführung des einen Stammes auf den anderen durch synchronische Transformationen gewinnt man gegenüber dieser Darstellung für die Sprachbeschreibung überhaupt nichts – außer daß die Transformationsdarstellung überkompliziert und unleserlich ist; und dies ist auch heute noch kein Kriterium für wissenschaftliche Adäquatheit! – Der zweite Punkt, der eine generelle Kritik provoziert, sind die oft im Ansatz nicht statthaften Lautableitungen. So versucht Hall z. B. *salcrauti* aus *sarcrauti* (beide 'Sauerkraut') durch eine Transformation *r* > *l* herzuleiten (p. 227). Einmal ist mehr als fraglich, ob solche Transformationen bei Fremdwörtern angesetzt werden dürfen; dann bestehen die beiden Formen im modernen It. nebeneinander – die Transformation könnte also höchstens fakultativen Charakter haben; und schließlich ist *sarcrauti* eine leicht angepaßte Lautung des deutschen Wortes (ursprünglich *saurcraut*[*i*]), während wir bei *salcrauti* eine «volksetymologische» Anpassung an *sale* haben. Die Ansetzung eines synchronischen, rein lautlich motivierten Transformation läßt sich also in keiner Weise rechtfertigen. Oder: *volubile* soll aus *volgere* hergeleitet werden, und zwar aufgrund einer Vokalisierungstransformation *g* > *u* (p. 229); wenn schon Relationen hergestellt werden müssen, dann doch wohl eher mit der (gelehrten) Nebenform *volvere* (cf. auch *solvere* – *solubile* usw.). – Sehr oft wird nicht Zusammengehörendes in einer Gruppe zusammengefaßt. So postuliert Hall p. 15 ein einheitliches, wortbildendes Element *ma-* aufgrund von *madama* (< fr. *madame*) und *maragia* (> sanskr. *mahā-rājā*); daß *ma-* im ersten Fall ursprünglich 'mein', im zweiten (< *mahā*) 'groß' bedeutet, daß beide Wörter für den italienischen Normalsprecher überhaupt nicht analysierbar sind – all dies kümmert ihn überhaupt nicht. P. 218 erfahren wir, wir hätten Verlust eines Anlautvokals bei *equilibrato* > *squilibrato* und *esta* (?) + *mattina*, *sera*, *notte* > *stamattina*, *stasera*, *stanotte* usw. Was diesen beiden Typen gemeinsam sein soll, ist mir unerklärlich. Im ersten Fall liegt ein privatives *s-* vor, das tatsächlich eine phonologische Transformation auslöst, die Elimination des Anlautvokals der (nachfolgenden!) Ableitungsbasis. Dagegen würde es sich bei *esta* um eine Elimination des Anlautvokals des Ableitungselements (Präfix) handeln; zudem ist dieser Ansatz rein historisierend und dem modernen It. unangemessen, denn die Formen *esto*/*esta* existieren seit dem 14. Jh. nicht mehr. Eine synchronische Transformation *esta* > *sta-* anzusetzen, ist deshalb unsinnig; *sta-* ist heute die präfixiale Variante von *questa*, d.h. wir haben eine distributionell bedingte Polymorphie und nichts weiter. Es zeigt sich schon aufgrund dieser wenigen Fälle, daß Hall allzu sehr durch den asemantischen Strukturalismus beeinflußt ist und darüber hinaus diesen an sich schon schwachen Ansatz noch mit einer bedenklichen Vermischung von Synchronie und Diachronie belastet; was dabei herauskommt, ist oft schlechthin katastrophal.

Wenn wir nun zu Halls Behandlung der Derivation übergehen, so ist ihm zuerst einmal vorzuwerfen, daß er nirgends definiert, wann überhaupt in synchronischer Sicht von einer Ableitung gesprochen werden kann. Dies hat zur Folge, daß alles und jedes, was im Laufe der Geschichte des Italienischen (und noch weiter zurück) einmal als Ableitung angesehen werden kann (oder auch nicht!), in den gleichen Topf geworfen wird. Ich meine, damit synchronisch gesehen von einer Ableitung gesprochen werden kann, müßten zumindest die folgenden Bedingungen erfüllt sein: 1. Es muß sich um die Kombination zweier Moneme handeln; 2. Die beiden Moneme müssen auch anderweitig nachweisbar sein; die Ableitungsbasis sollte auch – zuzüglich der jeweils unerläßlichen Flexionselemente – autonom vorkom-

men[38]; 3. Die Ableitung muß sowohl formal wie inhaltlich «stimmen», d.h. es dürfen keine als die für den betreffenden Typus gültigen formalen Veränderungen vorkommen[39], und die Bedeutung muß als syntagmatisches Produkt von Basis und Affix aufgefaßt werden können. Schließlich müßte man sich auch fragen, ob man von einem Typus nicht Produktivität fordern müsse, um ihn synchronisch noch als Ableitung zu betrachten. Hall stellt sich die Frage nie, und sie ist auch schwer zu entscheiden; vielleicht läßt sich eine brauchbare Lösung finden, indem man zwischen normalisierten und spontanen Ableitungen scheidet und diese gemeinsam den nur noch historisch als Ableitungen zu betrachtenden Fällen (formale und/oder inhaltliche Inkongruenzen) gegenüberstellt.

Aufgrund der ungenügenden theoretischen Durchdringung ist nun die ganze Darstellung der Ableitung mit zahlreichen Mängeln behaftet. Einmal übersieht Hall das Problem der Ø-Ableitungen vollkommen; für ihn sind Suffixe wie *-eccio*, *-iccio*, *-ardo*, *-aggio* usw. (p. 246ss.) sowohl adjektiv- wie substantivbildend (z.B. *massiccio – pasticcio; gagliardo – vegliardo; selvaggio – salvataggio;* usw.); *stupendo* (Gerundium) ist nicht von *stupendo* (Adj.), *laureando* (Gerundium) nicht von *laureando* (Subst.) geschieden, und die verschiedenen Verwendungen werden einfach nebeneinander gestellt (p. 280/281). In all diesen Fällen (und vielen mehr) liegen Nullableitungen vor, die zum Klassenwechsel führen. – Die falschen Historisierungen sind in endloser Zahl vorhanden; hier nur einige Beispiele: *tormento* < *torcere* (p. 219), *editore* < *dare* (*dat*) und *redigere* < *agire* (p. 223), *regola* (Dim.!) < *reggere* (p. 254), *capitolo* (Dim.!) < *capo* bzw. *capit-* (p. 254), *pustola* < *pus* + *t* (+ *ola*) (p. 256), *redimere* < *im-* (< *emere*? [aber: schon lat. *redimere*!]) (p. 346), usw. In all diesen Fällen setzt das Sprecherbewußtsein die Ableitung und die angebliche Basis schon längst nicht mehr zueinander in Beziehung: die beiden Einheiten haben sich inhaltlich und formal derart weit auseinanderentwickelt (oder die Basis ist untergegangen), daß sie nur noch diachronisch, nicht mehr aber synchronisch zueinander in Bewegung gesetzt werden können. – Sehr oft kommen die Schwierigkeiten nur von der formalen Seite her. *Analista* kann nicht als Ableitung von *analisi* mit *-ista* (p. 302) angesehen werden, da sich *analisi* nicht in einen Stamm *anal-* und ein Suffix *-isi* zerlegen läßt. *Odore* ist nicht eine Ableitung von *od-* (*ol-*) mittels *-ore* (p. 308/309); das Verb wäre *olere*, und dieses ist im modernen It. nicht mehr gebräuchlich. *Gorgozzule* (und *gorgozza*) kann nicht als Ableitung von *gorg-* betrachtet werden (p. 314), denn das Subst. ist nicht *gorga*, sondern *gola*. Auch mit Ableitungsstämmen kommt man hier höchstens im Fall von *analista* (cf. auch *analitico*, *analizzare*) weiter[40], in den übrigen Fällen ist ein solcher Ansatz wegen der fehlenden synchronischen Rechtfertigung vom Inhaltlichen her abzulehnen. – Bedeutend häufiger sind noch die Fälle, wo Hall eine Ableitungsbasis postuliert, die sich als autonomes Monem (+ Flexionselemente) im It. nicht nachweisen läßt. Hier einige Beispiele: *ermeneutico* < *ermen-* (p. 273), *prisco* < *pri-* 'anteriore' (p. 273), *zambracca* 'puttana' > *zambr-* 'camera' (*zambra* existiert nicht mehr), *tepido* < *tep-* (p. 282; Verb – welches?), *contemporaneo* < *contemp-* (p. 283; *contempo*?), *corporeo* < *corpor-* + Suffix *-e(o)* (p. 284; ev. Pl. *corpora* ? – aber archaisch oder dialektal), *satollo* < *sat* – (p. 287; Adj. – welches?), *ottimo* < *ott-* (p. 287; wo?), *massimo* < *ma-* + *-ss-* +

[38] Es gibt allerdings Fälle, wo die Basis nur in anderen Ableitungen nachzuweisen ist; diese Grenzfälle können wohl kaum aus der Derivation ausgeklammert werden, sind aber zumindest gesondert zu behandeln.

[39] Dazu gehört auch u.U. das Vorhandensein eines Ableitungsstammes.

[40] Bei *coriace – cuoio*, *serice – seta*, *cardiaco – cuore* usw. (p. 291/292) könnte man vielleicht ebenfalls an Ableitungsstämme denken, doch ergeben sich z.T. Schwierigkeiten wegen der fehlenden Systemverankerung des Bildungstypus.

-imo, *pessimo* < *pe-* + *-ss-* + *-imo* (p. 287; nicht *mass-*, *pess-* Varianten zu *maǧǧ-*, *peǧǧ-* ?), *maggiore* < *maǧǧ-* (p. 288; wohl Extrapolation nach *peggio*, *meglio*), *semplice* < *sem-* (p. 288; Extrapolation nach *duplice*, *triplice*), *anonimo* < *onim-* und *sinonimo* < *onim-* (p. 291, Parasynthetika auf subst. Basis; aber welches Subst. im It.?), *bizzarro* < *bizz-* (p. 292; ?), *funesto* < *funer-* (p. 292; subst. Basis, *r* > *s*; ?), *veloce* < *vel-* 'rapidità' (p. 293; ?), *oriundo* < *ord-/ori-* (p. 295, 'sorgere, avere origine'; ?), *fantasia* < *fant* + *as* + *i* + *a* (p. 299; subst. Basis; ?), *miasma* < *mi-* 'gas' (p. 321; ?), usw. Die Liste solcher synchronischer Fehlleistungen könnte über Seiten verlängert werden; ich glaube aber, daß die gegebenen Beispiele genügen, um zu zeigen, daß der hier eingeschlagene, nicht die geringste Umsicht und methodische Skepsis verratende Weg zu vollkommen unbrauchbaren Resultaten führt. – Nicht weniger bedenklich sind diejenigen Fälle, wo zwar eine Basis existiert (zumindest in historischer Sicht), sich aber Basis und Ableitung semantisch derart auseinander entwickelt haben, daß man in synchronischer Sicht nicht mehr von einer Ableitung sprechen darf: *terrazza* 'Terasse' – *terra* 'Erde' (p. 265), *orizzontale* 'waagrecht' – *orizzonte* 'Horizont' (p. 278), *quintale* 'Zentner' (arab. *qinṭâr!*) – *quinto* 'Fünfter' (p. 278), *gravido* 'schwanger' – *grave* 'schwer' (p. 282), *canaglia* 'Pack, Pöbel' – *cane* 'Hund' (p. 300), *tenaglia* 'Zange' – *tenere* 'halten' (p. 300), *segmento* 'Segment' – *segare* 'sägen' (p. 304), *volume* 'Band, Umfang' – *volgere (volvere?)* 'wenden' (p. 306), *sorprendere* 'überraschen' – *prendere* 'nehmen' (p. 355), *soddisfare* 'befriedigen' – *fare* 'machen' (p. 355) usw. Dazu kommt noch, daß für viele dieser Fälle im Lat. bereits eine ganz oder teilweise bedeutungskonforme Ableitung existiert, sie also nicht als it. Ableitungen gelten können (cf. z.B. *gravidus/-a*, *segmentum*, *volumen*, *satisfacere*). – Daß es bei Hall nicht an Zusammenstellungen von Dingen fehlt, die nicht zusammengehören, haben wir bereits aus den Beispielen von *madama/maragia* und *squilibrato/stasera* usw. gezeigt. Für diese Erscheinung noch einige weitere Beispiele aus dem Bereich der Derivation. So werden p. 343/344 Fälle wie *anticamera* ('Vorzimmer') und *antireligioso* ('antireligiös') bedenkenlos zusammengestellt, obwohl im ersten Fall *anti-* die Bedeutung 'vor', im zweiten die von 'gegen' hat; *anti-*[1] ist eine Nebenform von *ante-* (cf. p. 344: *antemurale*, *anteponere* usw.). P. 359 werden unter *in-* 'altrove(?)' zusammengestellt: 1. *ignudo* (zu *nudo*); 2. *ignoto* < *noto*, *illegale* < *legale* usw.; 3. *inalzare* < *alzare*, *immergere* < *mergere* (ant.) usw. Hier liegen drei Präfixe vor: 1. ein «bedeutungsloses», das nur eine diaphasische Funktion hat (Markierung des gehobenen Stilniveaus); 2. *in-*[2] 'nicht, un-'; 3. *in-*[3] 'hinein, hinauf usw.', d.h. Markierung der Zielorientierung der durch die Ableitungsbasis ausgedrückten Handlung. P. 361/362 *s-* ist nicht ein Präfix, es handelt sich um mindestens deren zwei: *s-*[1] negativ (*scorretto*, *sleale*, *sfortunato* usw.), *s-*[2] intensiv (*scacciare*, *scadere* usw.). Dieses durch den asementaischen Strukturalismus geprägte Vorgehen zeigt seine negativen Auswirkungen natürlich auch bei der Behandlung der Suffixe. *-ino* (p. 259ss.) wird als e i n Suffix mit einem breiten Bedeutungsspektrum betrachtet; in Wirklichkeit liegt eine Reihe von homonymen Monemen vor wie *-ino*[1] Diminutiv adj./subst. (*bellino*, *grandino*; *tavolino* usw.[41]), *-ino*[2] Motionssuffix (*eroina*, *regina*), *-ino*[3] adj. 'comparabile a, colla qualità di' (*aquilino*, *alcalino* usw.), *-ino*[4] kollektiv (*abietino*, *cinquantina* usw.), und noch einige weitere, die nur im Rahmen einer größeren Untersuchung exakt definiert werden könnten. *-one* (p. 307/308) zerfällt in mindestens drei Suffixe: *-one*[1] augmentativ (*animalone*, *volpone* usw.); *-one*[2] nomen agentis (*bagaglione*, *pedone*, *bestemmione*, *fannullone* usw.), wobei eine transformationelle Analyse zeigt, daß diese Bildungen recht verschiedene Bezeichnungsstrukturen reflektieren können; *-one*[3] (term. techn.) 'unità di' (*osteone* usw.). Auch hier

[41] Auch hier Wechsel der Wortklasse durch Ø-Morphem.

könnte die Liste beliebig verlängert werden[42]. – Verschiedentlich wird auch deutlich, daß Hall keine Scheidung zwischen Grundwert (*langue*) und Nutzwert (*parole*) macht. *s-*[1] (p. 361/362) weist er die Werte 'privativ', 'negativ', 'pejorativ' zu; diese Differenzierungen sind auf der Ebene der *parole* sinnvoll; vom System her gesehen liegt jedoch nur ein einheitlicher Wert vor, der Ausdruck einer Negativität hinsichtlich der Ableitungsbasis. Ähnliches gilt für ein Suffix wie *-olare*, das diminutiv, augmentativ oder frequentativ sein soll (p. 332). Diese drei Werte lassen sich – trotz des scheinbaren Widerspruchs – tatsächlich in der *parole* nachweisen. Vom System her haben wir aber nur einen Grundwert, den frequentativen; dieser kann in Richtung auf einen diminutiven oder augmentativen Nutzwert abgewandelt werden in Verbindung mit der Ableitungsbasis (und evtl. dem Kontext). – Daß sich gewisse Lücken und auch gewisse Fehldefinitionen finden, darf dem Autor beim Umfang des untersuchten Materials wohl nicht allzu sehr angelastet werden[43].

Ähnliche Probleme wie bei der Derivation stellen sich auch bei der Komposition. Auch hier finden sich oft unstatthafte Historisierungen (p. 372, 374, 382, 386 u. passim), Fälle, wo sich die Bedeutung des Kompositums derart von derjenigen seiner Komponenten wegentwickelt hat, daß sie nicht mehr als deren syntagmatisches Produkt angesehen werden kann (p. 379, 380 u. passim), usw.; ich verzichte hier auf die Diskussion einzelner Beispiele. Dagegen ist darauf hinzuweisen, daß Hall Verschiedenes unter den Komposita einreiht, was zu den Ableitungen gehört: Bildungen mit *super-* (*supermoderno*, *superpoeta*, *supercinema*, etc.; p. 369/370), *estra-* (*estradosso*, *estradotale*, *estralegale*, etc.; p. 370); wegen der formalen Abweichung von *contra* ist wohl auch *contro-* (*controriforma*, *controspionaggio* usw.; p. 370) hierherzustellen, und weil heute nicht mehr autonom gebräuchlich *retro-* (*retroterra*, *retroattivo*, *retrodattare* usw.; p. 370). Da diese Bildungselemente im modernen It. nicht als freie Moneme vorkommen[44], kann nicht von Komposita die Rede sein; es liegen vielmehr präfixähnliche Elemente mit mehr oder weniger deutlichem gelehrtem Einschlag vor, die allerdings in etymologischer Hinsicht autonomen Charakter haben (Präfixoide). Eine entsprechende Beurteilung dürfte auch bei *termo-* (*termosifone*, *termodinamica*, *termonucleare* usw.; p. 375), *agio* (*agiografo*, *agiologo* usw.; p. 375), *antropo-* (*antropocentrico*, *antropofagia*, *antropofobia* usw.; p. 381) und anderen mehr Gültigkeit haben. Analog hierzu dürfen auch die Bildungen mit Suffixoiden nicht unter die Komposita eingereiht werden, z.B. *-morfo* (*antropomorfo;* p. 381), *-enne* (*cinquantenne;* p. 381) usw.[45]. Bedenklich ist auch, daß Hall nirgends trans-

[42] Eine Vermischung von nicht Zusammengehörendem liegt auch dann vor, wenn Hall die parasynthetischen Bildungen nicht gesondert betrachtet, sondern sie einfach bei den entsprechenden Suffixableitungen behandelt, cf. z.B. p. 332, 337, 339 u. passim.

[43] Cf. z.B. Lücke: bei der Behandlung von *tele-* (p. 354) kommt nur die Bedeutung 'da lontano' zur Sprache (*telegramma*, *telefono* usw.); die Bedeutung 'televisione' (*telespettatore*, *telegiornale*, *telequiz* usw.) fehlt; Fehldefinitionen: p. 139 *una Seicento* 'un'automobile della cilindrata di 600 cc.' muß ersetzt werden durch 'un'automobile Fiat tipo 600', da bei späteren Ausführungen der Zylinderinhalt vergrößert wurde, die Bezeichnung *Seicento* im alltäglichen Gebrauch jedoch erhalten blieb; p. 348 *auto-*[2] nicht 'avente un rapporto con motori a scoppio' (was auch für Motorräder, Schiffe, ältere Flugzeuge usw. zutreffen würde), sondern 'automobile', cf. *autoalluvionato*, *autostrada*, *autodemolizione* usw.

[44] Bei *super* Subst. 'Superbenzin' liegt ein Sonderfall vor, der von *super-* wegen der Bedeutungsverlagerung zu trennen ist.

[45] Beinahe als Witz könnte man bezeichnen, daß Hall die Adverbbildungen auf *-mente* im modernen It. als Komposita betrachten will (p. 386). In synchronischer Sicht gibt es jedoch keine inhaltliche Beziehung mehr zwischen *-mente* Adverbialtranslativ und *-mente* Subst. ('Geist' usw.), d.h. *-mente* ist als reines Suffix zu betrachten.

formationelle Analysen der Komposita gibt (cf. z.B. Rohrer, Dubois für das Fr.[46]) – durch solche Analysen hätte vermieden werden können, daß ganz verschiedene Strukturtypen auf der Bezeichnungsebene unterschiedslos oder nur nach Äußerlichkeiten geschieden, zusammengestellt werden, cf. z.B. p. 376/377 *capomacchinista* ('*macchinista che è il capo*') und *capobanda* ('*il capo della banda*') usw. Auch hier zeigt sich wieder, daß die theoretische Durchdringung des ganzen Fragenkomplexes sehr zu wünschen übrig läßt – ja, Hall hält es nicht einmal für nötig, eine Definition des Kompositums zu geben (p. 369)[47]!

Unsere Auseinandersetzung mit der Arbeit von Hall ist zweifellos zu lang ausgefallen – aber eine ausführliche Diskussion schien uns unerläßlich. Es ist nochmals zu betonen, daß unsere Kritik keineswegs Vollständigkeit anstrebt, sie hat vielmehr exemplarischen Charakter. Würde man jeden unannehmbaren oder irgendwie fragwürdigen Punkt zur Diskussion stellen, dann müßte man ein Buch schreiben, das mindestens den Umfang von Halls Arbeit hätte! Halls Versuch einer strukturellen Gesamtdarstellung der italienischen Sprache ist als solcher zweifellos verdienstvoll, die Durchführung ist jedoch in zahlreichen Punkten mangelhaft und verschiedentlich ein eigentliches Ärgernis. Wir sind mit dieser Arbeit noch weit vom Ziel einer in ihrer Gesamtheit brauchbaren strukturellen Beschreibung des Italienischen entfernt.

Peter Wunderli

★

NORMA COSTABILE, *Le strutture della lingua italiana, grammatica generativo-trasformativa.* Bologna (Pàtron) 1967, 7 + 211 p.

Nach einer Einteilung Mario Saltarellis (*La grammatica generativa trasformazionale, con introduzione alla fonologia, sintassi e dialettologia italiana*, Firenze 1970) hat die generative Grammatik 1967 den Höhepunkt ihrer vielleicht signifikativsten Phase, die von Chomskys *Aspects of the Theory of Syntax* zu Peter Rosenbaums *Grammar of English Predicate Complement Construction* führt, erreicht. Für die Verbreitung der Theorie in Italien ist aber 1969 mit dem Erscheinen eines ersten Bandes der Werke Chomskys in italienischer Übersetzung (*Saggi linguistici 1–3*, Torino 1969–1970) bezeichnend: noch hat Giulio Lepschy hier das Bedürfnis, dem Publikum kurze orientierende Bemerkungen mitzugeben, die dem Eingeweihten 'banal und didaskalisch' erscheinen könnten (p. 9)[1]. Das Buch der Costabile steht also an einem für Italien sehr frühen Ort; wie sie selbst erklärt (p. V–VII), war der Einfluß zweier amerikanischer Linguisten, Direktoren des *Programma di Linguistica del Centro Studi Americani* in Rom, Paul Roberts und Frederick B. Agards für ihre Ausrichtung entscheidend. Es ist auch gleich festzuhalten, daß die Grammatik Chomskys erster Version der generativen Grammatik entspricht: die oben erwähnten *Aspects* sind in der Bibliographie

[46] Cf. J. DUBOIS, *Grammaire structurale du français: la phrase et les transformations*, Paris 1969; CHR. ROHRER, *Die Wortzusammensetzung im modernen Französisch*, Tübingen 1967.

[47] Cf. z.B. BALLY, *LGLF*, § 141; ROHRER, *Wortzusammensetzung*, p. 17ss.

[1] Lepschy greift dabei, zum Teil, auf einen Artikel *Trasformazioni e semantica* zurück, den er in *Lingua e stile 1* (1966), 23–35 hatte erscheinen lassen.

(p. 203–205) nicht mehr genannt. Wir haben vier Teile: Kapitel I–III mit der *Proposizione semplice di base* (Nominalphrase, Verbalphrase, Adverbial), Kapitel IV–IX mit den *Proposizioni trasformate su base singola*[2], Kapitel X–XVIII mit den *Proposizioni trasformate su doppia base* (als Beispiel diene die Erzeugung von *Quella casa bella costava molto* aus *Quella casa costava molto* und *Quella casa era bella*), Kapitel XIX–XXVI mit den *Proposizioni complesse* (Koordination und Subordination, aber auch Sätze, die auf solche Konstruktionen zurückgeführt werden, wie z. B. *Eleggiamo Giovanni presidente* aus *Eleggiamo Giovanni affinché egli sia presidente*). Ein *Riepilogo* (Kapitel XXVII) und Zusammenstellungen der Kürzel, Symbole (p. 189–191) und Regeln (p. 192–201) beschließen das Werk.

Der etwas anspruchsvolle Titel mag einer interessanten, in der Bibliographie zitierten Arbeit F. B. Agards und R. J. Di Pietros, *The Grammatical Structures of English and Italian*, Chicago 1965, angeglichen sein[3]. Außerdem scheint es ja auch in dieser Sparte zum guten Ton zu gehören, das Wort 'Struktur' in den Vordergrund zu stellen. Speziell Costabile will den glücklichen Leser in ein neues System linguistischer Analyse einführen, das über die beträchtlichen Mängel des traditionell in Gebrauch stehenden Systems hinausführt (p. 2). Mit andern Worten: an die Stelle einer den klassischen Sprachen verpflichteten Grammatik soll eine dem Italienischen gerechte Beschreibung gesetzt werden (p. VI). Unklar ist nur, worauf diese Beschreibung beruht, denn nirgends ist ein Corpus abgegrenzt: die zugrunde gelegten Sätze scheinen einer schlechteren Umgangssprache zu entsprechen, während im barocken *Riepilogo* die ermittelten Regeln auf einen Ausschnitt der *Promessi Sposi* (!) angewandt werden. Es fehlt auch an jedem ernsthaften Versuch, ein Inventar der Formen und Konstruktionen vorzulegen, wie R. A. Hall jr. etwa eines in *La struttura dell'italiano* (Roma 1971) gibt. Erst recht fehlt ein Erkennungsverfahren, wie Eddy Roulet es in seiner *Syntaxe de la proposition nucléaire en français parlé* (Bruxelles 1969) entwickelt hat. Man kann sich deshalb nicht des Eindrucks erwehren, die Struktur der italienischen Sprache sei für Norma Costabile nicht mehr die des Griechischen und Lateinischen, dafür aber die des Englischen. Es fällt uns auf, daß in den 'italienischen Sätzen' *(proposizioni*[4]*)* kein Beispiel ohne explizites, nominales oder pronominales Subjekt erscheint, so daß wir es ständig mit so schönen Dingen wie *essi ci vedono, essi le mandano un libro, noi gli scriviamo* zu tun haben. Entsprechend fehlt auch eine Regel, die die Nominalphrase mit der Endung des Verbs allein zum Ausdruck bringt[5]. Ein ganz typischer Zug des Italienischen tritt also gar nicht in Erscheinung. Ein Blick auf die Bibliographie zeigt übrigens, daß außer Agard–Di Pietro und einem Aufsatz Alineis[6] nur noch eine Grammatik des Italienischen (ausgerechnet die *Grammatica storica* [!] *della lingua italiana* Meyer-Lübkes) benützt wurde, während für das Englische sechs deskriptive Grammatiken und natürlich die ganze theoretische Literatur zur Verfügung standen.

[2] Unpersönliche Sätze des Typs *piove, fa freddo*, Inversionen, Interrogativ- und Negativsätze, Stellung der Pronomen, Passiv, unpersönliche und 'passivische' *si*-Sätze, Befehlssätze, Possessivsätze (in dieser Ordnung).

[3] Neben *The Sounds of English and Italian*, Chicago 1965.

[4] Verschiedentlich erscheinen Verbalphrasen wie oben zitiertes *eleggiamo Giovanni presidente*, aber das sind nicht ganze Sätze, sondern nur Satzteile *(Proposizione → Frase nominale + Frase verbale)*.

[5] Die *Trasformazione frase nominale impersonale*, die aus *La pioggia piove: Piove* macht, und die *Trasformazione imperativa* kommen hier natürlich nicht in Frage.

[6] *Appunti per un'analisi strutturale di alcuni tipi sintattici italiani, Lingua e stile 1* (1966), 281–303.

Es ist klar, daß Norma Costabile unter «Struktur» die Herführung der Sätze meint, von der wir schon in der Inhaltsangabe gesehen haben, daß sie von der Aussage her bestimmt ist (in einer solchen Struktur muß das «Sprachliche» nicht unbedingt an erster Stelle stehen). Man kann ihr das zugestehen. Weniger einleuchtend ist es, wenn solche Strukturen als Erklärung eines Phänomens gewertet werden oder Schlüsse zu einer Wesensbestimmung der Formen erlauben sollen. Solches geschieht z. B. auf p. 70ss. bei der Behandlung von *si leggono i libri* und gegenübergestelltem *si legge il libro*. Letzteres kann durch eine sogenannte *Trasformazione particelle pronominali* in *lo si legge* verwandelt werden. Es gibt aber kein *li si leggono* für ersteres, was im Licht der traditionellen Grammatik «mysteriös dunkel» erscheinen müsse. Die Struktur der beiden Sätze erkläre das Faktum, denn wir hätten

1)	FN	+	EF	+	VT	+	FN	⇒	θ	+	si	+	EF	+	vb [= VT + FN]			
	noi		pres		legge		il libro				si		pres		legge il libro			
2)	FN	+	EF	+	VT	+	FN	⇒	FN	+	EF	+	esse	+	-to	+	VT	
	noi		pres		legge		i libri		i libri		pres		esse		-to		legge	
	FN	+	EF	+	esse	+	-to	+	VT	⇒	FN	+	si	+	EF	+	VT	
	i libri		pres		esse		-to		legge		i libri		si		pres		legge	
	FN	+	si	+	EF	+	VT			⇒	si	+	EF	+	VT	+	FN	
	i libri		si		pres		legge				si		pres		legge		i libri	

Das zeige, daß *i libri* Subjekt einer Passiv-Transformation, nicht Objekt eines transitiven Verbs (wie in der hier zu Grunde gelegten Interpretation von *si legge il libro*) sei. Abgesehen davon, daß diese Erklärung nicht mehr besagt als die traditionelle Bezeichnung des *si passivante*, glauben wir nicht, daß die Realität der Sprache damit erreicht ist, die in der Gegenüberstellung von *leggono i libri*[7], *i libri sono* (oder *vengono*) *letti*, *si leggono i libri* einerseits, also einer italienischen Dreifalt statt der üblicheren Zweiheit von Aktiv und Passiv, dem Nebeneinander von *si legge il libro*, *lo si legge*, *(esso) si legge; si leggono i libri*, *li si legge*, *si leggono* anderseits beruht. Subjekts- und Objektsverhältnisse werden dabei genau so klar, ohne daß es nötig wäre, die pronominale Form dem Passiv zu assimilieren. An anderm Ort (p. 74) will Norma Costabile daraus, daß *studialo!* nicht in *lo studia!* verwandelt werden kann, schließen, daß Imperativformen ihrem Wesen nach zeitlos seien. Dieser Eindruck werde dadurch verstärkt, daß das Verb beim verwehrenden Imperativ das zeitlose Morphem *-re* annimmt: *non studiare!* Aber ausgerechnet hier wäre die *Trasformazione particelle pronominali* ja wieder anzuwenden, denn nach gutem Brauch heißt es nicht *non studiarlo!* sondern *non lo studiare!* Das ist Norma Costabile überhaupt nicht in den Sinn gekommen, und die eine Charakteristik hebt die andere auf!

Le strutture della lingua italiana können nicht ernst genommen werden. Selbst die Formalisierung ist dürftig. Sympathisch bleibt die Freude, die die Autorin offenbar an ihrer Arbeit hatte. Zu bedauern ist das Verkennen der Grenzen, die einer Technik gesetzt sind, und die allzugroße Hast, die der Publikation überall anzumerken ist.

Rudolf Engler

[7] Bzw. *noi leggiamo*, *qualcuno legge*, um uns der von Norma Costabile jeweils gesuchten Basis anzunähern.

HANS JOACHIM SIMON, *Beobachtungen an Mundarten Piemonts*, Heidelberg (Winter) 1967, 320 p.

Il volume non ha carattere unitario bensì raggruppa singoli contributi su differenti aspetti della dialettologia piemontese. Nel primo capitolo (p. 19–60) è sviluppato un «tentativo di una caratterizzazione del piemontese». Osservato come per questa parlata esistano sin qui quasi esclusivamente presentazioni descrittive (cf. da ultimo B. A. Terracini, *Pagine e appunti di linguistica storica*, Firenze 1957), l'Autore se ne prefigge una caratterizzazione in contrapposizione agli altri dialetti dell'Italia del Nord. Il tentativo avviene basandosi in ampia misura su aspetti lessicali: va rilevato l'interesse di questa impostazione, in opposizione al procedimento tradizionale che caratterizzava una parlata quasi solo su dati fonetici.

L'assunto pone però immediatamente una serie di problemi di principio, primo fra tutti quello della legittimità di una caratterizzazione operata su materiale di «scelta». A rigore, la caratterizzazione di una parlata solo allora sembra possa essere tentata quando questa sia stata completamente investigata in tutti i suoi diversi aspetti, sintattici (quelli per cui dalla ricerca del Simon si sarebbe desiderato più ampio esame, che certo non avrebbe deluso), morfologici, fonetici e lessicali. Ristretta a quell'ambito lessicale cui il presente volume vuol fare larga parte, la domanda è se una caratterizzazione possa essere avviata o anche solo tentata se non sulla base della analisi di una completa «inventarizzazione» lessicologica. Ma a parte questa considerazione «rigoristica», ci si chiede se le carte dell'*AIS* siano uno strumento sufficiente a questo tentativo e soprattutto se l'analisi di circa metà di queste possa essere ritenuta taglio adeguato e pertinente: si sarebbe desiderato l'esame di altri termini, per esempio più chiaramente connessi alla sfera spirituale e intellettuale (gli stati d'animo per citare un caso) o appartenenti alle sublingue tecniche che pur esistono e soprattutto esistettero a livello parlato (artigianato per es.: l'esigenza non è assolta studiando i termini per 'calzolaio'!): quale ne sarebbe stato il risultato? La maggior parte delle voci studiate è invece del tipo 'fragola, falce, campane, pipistrello, donnola', termini spesso che hanno ricorrenze bassissime nella parlata quotidiana e per di più già studiati. Anche le locuzioni, altra cenerentola degli studi linguistici, dovrebbero essere esaminate in un moderno tentativo di questo genere, in ordine a diffusioni, varianti, centri di irradiazione, rifacimenti, riconiature ecc.

L'introduzione del criterio lessicale accentua e porta al limite un altro problema, quello se non del senso, della liceità e obiettiva possibilità *per le parlate dialettali* di simili caratterizzazioni vagamente contrastive. Se il problema si affacciava già negli esami di tipo fonetico (cf. per questa zona il tratto *á* >*é* diffuso su varie zone dell'Italia settentrionale), esso si esaspera per le componenti lessicali, che si pongono spesso come continuità interessanti vaste aree «sovraregionali»: a meno che non debba valere assolutamente il criterio della maggior densità cui se è affidato l'Autore (p. 19), criterio però quanto meno in certi aspetti discutibile (si pensi ai problemi di sincronia-diacronia, a quelli del diverso valore sociale dello stesso termine in diverse zone, alla differenziazione semantica a seconda della «distanza» dal centro di irradiazione che, per riferirsi al caso in esame, potrebbe essere focalizzato una volta su Torino e un'altra su Bologna, come nel caso del tipo it. sett. *(s)bolognare* 'ingannare' che in area distale si presenta con sfrangiamenti semantici: 'dare un sacco di legnate' ecc.). La obiettiva difficoltà di questo procedimento è in ogni modo sottolineata da che l'Autore non sembra riuscire a fornire tratti pertinenti e qualificanti. L'assunto veniva a toccare questioni di fondo come quella degli «(pseudo)confini» dialettali, della definizione di «parlata» ecc.: colpisce che a tutta questa problematica, per lo meno da quanto appare dal volume, non sia stata dedicata attenzione. Nel caso specifico si potrebbe

definire una determinata parlata come quella e unica che comporti una specifica somma di caratteri che singolarmente sono anche di altre zone ma che solo in quella compaiono congiunti. La definizione «geografica» non sembra però bastare. Va introdotto il concetto di «area culturale»: viene immesso sì un criterio extralinguistico, ma pure corrispondente alla obiettiva realtà, che ricupera al concetto di area o zona dialettale una nozione irradiativa e dinamica e soprattutto che insiste sul complesso culturale di cui il dialetto è solo una componente, astratta per comodità di analisi.

Quanto poi alla parte «realizzativa», «tecnica» dell'analisi, la caratterizzazione su base lessicale assume pienezza di significato solo a condizione che si svolga su connessioni etimologiche chiaramente assodate. Altrimenti la sua conclusività è ben ridotta. Si veda il caso del primo termine indicato tra le particolarità lessicali piemontesi. Per il tipo *beiché*, *büché* 'guardare' (p. 35, 56, 159) l'Autore dà l'interpretazione etimologica da *BATICCARE/*BATUCCARE e lo ritiene voce che il Piemonte divide con il francese regionale dell'Est. Dell'impossibilità dell'etimo avvertiva però immediatamente il tipo ⌜*balcare*⌝ ben diffuso nell'Italia settentrionale nel significato di 'guardare', 'guardare attonito e a bocca aperta come un tonto': cf. apav. *bauchar* 'guardar attonito a bocca aperta', ferr. *balcar* 'squadrare', ecc. Se l'etimo fosse *BATUCCARE donde la *l*? Esso non rende inoltre conto della mancata palatalizzazione nelle forme regionali francesi, difficoltà cui l'Autore vorrebbe ovviare con un poco probabile incrocio forse di *beccus*[1].

Per ⌜*balcare*⌝ e per la normale variante piem. *büché* si tratta – anticipando una soluzione etimologica che mi riprometto di sviluppare più ampiamente in altra sede – di un tipo (con normale sincope) *baloccare* 'guardare in modo attonito' da *balocco* che anticamente non aveva tanto il senso odierno di 'trastullo' quanto quello di 'sciocco, balordo, credulone': si vedano le attestazioni in questo senso in Morelli, Pulci, Aretino e altri in Battaglia *2*, 20. Da voce marcata e caricata espressivamente, da 'guardare come uno stolto', *bal(o)ccare* doveva progressivamente ridurre a zero il suo semantismo espressivo fino a 'guardare'. Si veda a comprova ampezz. *baluká* 'continuar a muovere gli occhi'; da queste voci anche il gerg. ven. *balchi* 'occhi'. Le forme francesi regionali dal canto loro sono prestiti dal piemontese: con che si chiarisce la mancata palatalizzazione, sì che questa voce è proprio segno dell'influsso piemontese su quella Savoia cui l'Autore (p. 58), forse con eccessiva insistenza, attribuisce un ruolo di mediatrice di innovazioni fr. nell'Italia del Nord. Almeno in un caso è documentabile un influsso in senso opposto.

A conclusione del primo capitolo l'Autore mette in risalto, in rapporto con l'antica situazione politica, la conservatività delle parlate piemontesi: e ciò in notevole contrasto ad esempio con la funzione svolta da Milano che è e fu di tipo innovatore e di ridiffusore di modelli della lingua nazionale. Il secondo capitolo (p. 61–140) studia la concorrenza tra piemontese, francoprovenzale e italiano nella valle di Susa, il terzo (p. 141–198) la situazione del dialetto in rapporto ai parlanti a seconda delle classi d'età in tre comuni della stessa valle. Chiudono la ricerca tre appendici riguardanti l'Alta Italia, la prima sull'*ü* protonico secondario, la seconda sulla 3ª singolare e plurale, l'ultima, più ampia, sull'origine della desinenza della 1ª plurale e in particolare del piem. *-úma:* è in questa che compaiono forse gli aspetti più incerti e discutibili. Sulla questione del sistema desinenziale della 1ª plurale nell'Italia sett. e sul piem. *-úma* in modo speciale cf. la discussione in questa rivista (*VRom.* 32 [1973], 29–33). Comprensibile che il volume non potesse sempre recare la parola definitiva.

[1] L'Autore sembra a momenti aver poca fortuna con gli incroci come quando (p. 50) per chiarire la variante *kraviúŋ* rispetto a *kriúŋ/kreiúŋ* 'lapis' (< fr.) postula un avvicinamento di etimologia popolare a *krava* 'capra'.

Soprattutto la risoluzione della problematica suscitata dal primo capitolo richiede ulteriori ricerche. Va invece messo in risalto l'interesse dei capitoli dedicati ai conflitti tra lingue e dialetti diversi[2].

Ottavio Lurati

★

VITO PALLABAZZER, *Sui nomi delle piante indigene nel dialetto di Colle S. Lucia (Livinallongo)*, Firenze 1966, estratto dall'*AAAdige 59, 60, 61*, 216 p.

Pflanzenbezeichnungen sind für wenige Gebiete der Romania so umfassend erforscht wie für den Südteil des Livinallongo in den Dolomiten. Im Jahre 1930 legten G. Pedrotti und V. Bertoldi den Grundstein für das Gesamtgebiet des Trentino und der Ladinia dolomitica in ihrer mustergültigen Untersuchung über *I nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia dolomitica*. 1964 folgte die Ergänzung und Überprüfung für das Teilgebiet der Val Cordevole durch G. B. Pellegrini und G. B. Rossi in der *Flora popolare agordina*. Bereits zwei Jahre später erschien die hier zu besprechende Sprachaufnahme für die Gemeinde Colle S. Lucia. Pallabazzer, der aus dieser Gemeinde selbst stammt, verfügte über die besten Voraussetzungen für eine zuverlässige Transkription. Die Auswertung wurde erleichtert durch die sichere Vergleichsbasis, die Pedrotti-Bertoldi und Pellegrini-Rossi geschaffen hatten.

Colle S. Lucia ist eine auf 15 km² zerstreute Gemeinde mit verschiedenen abgelegenen Häusergruppen und Einzelhöfen und dem Gemeindezentrum Villagrande (1453 m). Diese Dolomitengemeinde weist in diesem Jahrhundert einen beachtlichen Bevölkerungsschwund auf, bedingt durch eine Abwanderung vor allem in die Ebenen des Veneto: 1964 zählte die Gemeinde nur noch 642 Einwohner gegenüber 830 im Jahre 1902. Die Gegend um Colle S. Lucia ist für den Dialektologen von besonderem Interesse, weil es sich um ein sprachliches Grenzgebiet handelt. Ascoli bezeichnete die Sprache von Colle zusammen mit derjenigen von Livinallongo als ladinisch (*AGI 1* [1873], 375). Pellegrini-Rossi (p. 97), die im Gegensatz zu Ascoli auch lexikalische Kriterien berücksichtigten, schlossen Colle S. Lucia vom eigentlichen *ladino badiotto* aus und zählten diese Gemeinde zu einer eigenen Übergangszone zwischen dem *ladino* (Livinallongo) und dem *veneto agordino*. Dieses als «sezione dialettale II» bezeichnete Gebiet umfaßt auch Selva, Pescul, S. Maria delle Grazie, Alleghe und S. Tomaso. Colle S. Lucia gehört zum südlichen Randgebiet des ursprünglich zentralladinischen Sprachraums, das seit Jahrhunderten in starkem Maße der sprachlichen Infiltration durch das südlich anschließende Agordino und von Norden (Passo di Giau) und Osten (Val Fiorentina) den Einflüssen aus dem Cadorino (Piavetal) ausgesetzt ist. Diese sprachliche Sonderstellung des von Pallabazzer untersuchten Gebietes ist sehr aufschlußreich: eine ursprünglich zentralladinische Basis wird zersetzt einerseits durch agordinische Einflüsse aus dem Val Cordevole, andererseits durch cadorinische Elemente aus dem Piave-Tal.

In der Einleitung gibt Pallabazzer eine abgewogene Beurteilung der Siedlungsverhältnisse in der Val Cordevole. Die ältesten Ortsnamenbelege des Livinallongo treten nicht vor dem 12. Jahrhundert auf, so daß wir im Frühmittelalter ausgedehnte unbewohnte Waldgebiete

[2] Sul lavoro del Simon cf. anche le recensioni di F. SCHÜRR (*ASNS 206* [1969], 234–236], di *V. Pisani* (*AGI 56* [1971], 75–81) e di T. BOLELLI (*ID 31* [1968], 226s.).

im obersten Teil des Cordevole annehmen müssen, cf. auch die Bezeichnung der Nachbargemeinde: *Selva* (di Cadore). Die erste urkundliche Erwähnung der Gemeinde Colla S. Lucia betrifft den Hof *Fursíl* und die 1145 erwähnten Eisenerzvorkommen: *fodinas ferri* quae aput *Fursilum* repertae sunt. Es handelt sich um eine Schenkung, welche der Bischof Hartmann von Brixen (Bressanone) dem Kloster Neustift machte. Die Herrschaftsverhältnisse weisen auf die Nordwestseite des Sella-Massivs, ins Eisacktal, von wo auch im Hochmittelalter die Kolonisierung des zentralladinischen Raumes erfolgte. Wirtschaftliche Interessen an den Eisenerzvorkommen am Monte Fursíl machten im Spätmittelalter Colle S. Lucia zu einem Streitobjekt zwischen Venedig und den Bischöfen von Brixen. Die Zwischenstellung des heutigen Dialektes läßt sich für diese Gegend anhand der historischen Quellen seit dem 12. Jahrhundert nachweisen und erklären.

Die Untersuchung von Pallabazzer stellt wertvolles Sprachmaterial übersichtlich gegliedert zur Verfügung. Im lexikalischen Teil folgen nach den Dialektformen für Colle jeweils die Vergleichsbelege für Livinallongo, Rocco Pietore, Selva di Cadore und Alleghe, wobei vor allem die Angaben von Selva di Cadore und Alleghe auf persönlichen Ergänzungsaufnahmen von Pallabazzer beruhen. Dank den AIS-Aufzeichnungen von Scheuermeier für Arabba (P. 315, Oberlauf des Cordevole, zentralladinisch) und für Cencenighe (P. 325, Mittelabschnitt des Cordevole, sprachlich zum Veneto-agordino gehörend) besitzen wir Angaben für die nördlichen und südlichen Anschlussgebiete des von Pallabazzer untersuchten Raumes. Besonders gut als Vergleichsbasis für das Zentralladinische eignet sich das reichhaltige Lexikon Tagliavinis über die Mundart von Livinallongo[1].

Pallabazzer hat sich mit Recht auf die einheimischen Pflanzen beschränkt und Bezeichnungen für importierte Früchte wie z.B. *arancio*, *limone* weggelassen. Zunächst stellte sich der Verfasser die Frage, ob eine Pflanzenbezeichnung dem ladinischen Wortschatz angehört oder nicht. Ein sicheres Beurteilungskriterium bildet die Toponomastik. Wenn z.B. *Favé* in Pieve di Livinallongo als Flurname bezeugt ist und *Pala Favèra* in Alleghe vorkommt, besteht kein Zweifel, daß *fava* der zentralladinischen Grundschicht zuzuordnen ist. Bei jeder Bezeichnung bemüht sich Pallabazzer zu klären, ob die Pflanze in Colle S. Lucia selbst wächst, oder ob es sich um ein mit der Sache eingeführtes Wort handelt, vgl. importiertes *formént* 'frumento (triticum sativum)' gegenüber einheimischem *spía* 'orzo (hordeum vulgare)'.

Die etymologischen Hinweise sind spärlicher als in der als Leitbild für Pallabazzer dienenden Arbeit von Pellegrini-Rossi. Vor allem im Bereich der vorromanischen Reliktwörter zeichnet sich die Arbeit durch Umsicht und abwägende Beurteilung aus. Die Schlußfolgerungen von Pallabazzer bestätigen auf lexikalischem Gebiet was Ascoli in seinen *Saggi ladini* bereits für die Phonetik festgestellt hatte: Colle S. Lucia weist im Bereiche der Pflanzenbezeichnungen beachtliche Übereinstimmungen auf mit dem Zentralladinischen von Livinallongo, vgl. z.B. *savína* 'sabina (juniperus sabina)', das als *zabina* im Fassatal, als *savinia* im Grödnertal bezeugt ist und in Rocca und Alleghe auch als Flurname *Savinèr* vorkommt (cf. p. 211; Pellegrini-Rossi, *op. cit.*, p. 107). Neuerungen im einheimischen Pflanzenwortschatz von Colle S. Lucia betreffen nur ca. 10% der untersuchten Bezeichnungen und sind größtenteils durch sprachliche Einflüsse aus dem Agordino bedingt.

Die sprachgeographische Interpretation der belegten Formen verlangt einen Überblick, der vom Alpinlombardischen über das Rätoromanische zum Zentralladinischen und Friaulischen reicht. Pallabazzer scheint nicht immer die größeren sprachgeographischen Zusam-

[1] C. Tagliavini, *Il dialetto del Livinallongo. Saggio lessicale*, *AAAdige 28* (1933), 331–380, *29* (1934), 53–221, 643–794.

menhänge gesehen zu haben. Als Beispiele diene die Interpretation von Colle *véça* f. 'abete bianco (abies pectinata)': Pallabazzer, p. 90: «*Abies pectinata D.C.* 'abete bianco'. – Pianta: *véça* femm.; Livinallongo *avač* (*-àç*), Rocca Pietore *avéç*, Selva di Cadore *véča* femm., Alleghe *véça* femm. Tutte queste forme traggono origine da *ABETEU (*ABIETEU, *REW* 25), ma si tratta di indubbia penetrazione nell'area di *ABIETINUS che ha lasciato un'importante traccia toponomastica in *Davedin*, frazione del Livinallongo. *ABIETINUS d'altra parte si mostra ancor vitale nella zona circostante. Se nella Val di Fassa si è insediato *avéç* comune a tutto il Trentino, *AIS* 577 e *NPI* 2, e la Val Gardena conosce la pianta per la perifrasi *lèn de vàtes*, *VGI* 440, la Val Badia conserva *aidin* (cfr. il cadorino *avedin*, *DCO* 22, il friul. *lavedin*, *avedin*, *VF* 25), tutti continuatori di *ABIETINUS. Le voci dell'Alto Cordevole sono certamente penetrate dall'*ACM* [= Agordino centro-meridionale] dove *avéç*, *avé* è diffuso ovunque. Il Battisti in *VDA* 157 ascrisse al commercio del legname la riduzione dell'aria di *ABIETINUS, e notò anche i radi riflessi toponomastici di questa voce in confronto agli altri fitonimi ...».

Als Grundschicht ist sicher das in der Toponomastik für das Livinallongo bezeugte *Avedín* < *ABIETINUS zu betrachten, cf. auch *Davedín* (Livinallongo 1326, Pellegrini-Rossi, *op. cit.*, p. 14). Der auf *ABIETINUS zurückgehende Typus ist charakteristisch für das Zentralladinische, das Friulanische und den nördlichen und östlichen Teil des Veneto: Marebbe, Badia *aydíη* (*AIS* P. 305; Tagliavini, *op. cit.*), Colfusco *aydíη* (*AIS* P. 314), Cortina d'Ampezzo *avedín* (Pedrotti-Bertoldi), Comelico *bδí*, *vδí*, *uδi*, *vδiη*, *aveδiη*, *veδí* (alleTagliavini), cadorino *avedín* (Pallabazzer, p. 90, Pedrotti-Bertoldi), Belluno *avedín*, *lavedín*, *vedín* (Pedrotti-Bertoldi), friul. *avedin*, *lavedin* (Pirona), *lavadín* (Pedrotti-Bertoldi), *avadíη* (*AIS* P. 318), *avedíη* (*AIS* P. 327, 328, 337), ven. *aveδíη* (*AIS* P. 317, 326, 336), trevisano *avedín* (Pedrotti-Bertoldi).

Wenn Pallabazzer schreibt, daß die Form *véça* in Colle, *avéç* in Rocca Pietore aus dem Agordino-centro meridionale eingedrungen sei, kann ich ihm nicht folgen. Die Verbreitung von *avets* (< *ABIETEUS, gebildet wie QUERCEUS zu QUERCUS) mit geschlossenem *e*, im Gegensatz zur Grundlage *ę* bei den alpinlombardischen und engadinischen Formen (cf. *VSI 1*, 16; *DRG 1*, 597) weist nach Ausweis von *AIS* 577 und Pedrotti-Bertoldi eindeutig auf das Lombardische und das Trentino, so daß Colle und die übrigen Orte aus dem Cordevole-Tal diese sprachliche Neuerung über den zentralladinischen Sprachraum vermittelt erhielten, cf. Trento *avéz* (Pedrotti-Bertoldi), Val di Fiemme *aves(o)* (Tagliavini), Val di Fassa *avetz* (ib.), Livinallongo *avač*. Versucht man lexikalische Eigenheiten im Gebiet von Colle S. Lucia vom Zentralladinischen (Livinallongo) abzugrenzen, müßte auch auf die Genusopposition *veça* f. (Colle, Selva) und *avač* m. (Livinallongo) hingewiesen werden.

Abschließend einige Einzelbemerkungen:

p. 38: uneinheitlich ist die Angabe zu *tòst* 'origano (origanum vulgare)', cf. p. 38: «il tedeschismo è conosciuto anche nell'Agordino centro settentrionale» und p. 32: «il tedeschismo è incerto.»

p. 163: zu *ġardón* 'stoppione (cirsium arvense)' schreibt Pallabazzer: «il nome di questa pianta infestante va dalla Gardena al Friuli.» Das Verbreitungsgebiet muß erweitert werden und umfaßt die gesamte Galloromania (fr. *chardon*, apr. piem. *cardon*) und das Rätoromanische (*chardun*, *DRG 3*, 369).

p. 171: «Galium aparine L. 'speronella attacca mani' *rèola;* Livinallongo *ràola*, Rocca Pietore *réola*, se *rèola*, Alleghe *réola*. L'*ACM* non registra più le nostre forme che trovano invece corrispondenti in altre valli: gardenese *riòla*, fiamazzo *rìgola*, *NPI* 172ss., ampezzano

règora, *CA* 97, comelicese *rolä*, *NCCom* 200, *AIV* 103; connesso con *rèola* nei dialetti alto-agordini c'è anche un verbo *reoli* 'riprender vigore, star meglio'. Per quanto riguarda l'etimo, credo che almeno per ora non si possa che accettare quello proposto dal Pellegrini in *AEL* 43: REPULLULARE, *REW* 7231, con probabile contaminazione di OLERE, *REW* 6053.»

Zweifelhaft erscheint mir die etymologische Herleitung aus REPULLULARE mit Beeinflussung durch OLERE. Es stellt sich die Frage, ob man nicht von der lateinischen Bezeichnung APARINE 'speronella (galium aparine)', die bei Plinius belegt ist, ausgehen kann, cf. Bergell *rapayróla*, *raparyóla* 'galium aparine' (*VRom. 4*, 55). Nach Schaad sind im Botanikerlatein des 16. Jahrhunderts *lapparia*, *laparion* gebräuchlich. Da die reifen Früchte des Klebkrautes (galium aparine) sich an den Kleidern festhaken (cf. die Bezeichnungen it. *attacca vesti*, *attacca mani*) ist eine Beeinflussung in der Namengebung durch die Klette (lappa major), deren Früchte die selbe Klammereigenschaft aufweisen, verständlich. Unklar ist freilich die Verkürzung von *raparyóla* > *riòla* mit anschließender Akzentverlegung (*rigola*) in einem weiten Gebiet. Eindeutig auf APARINE zurück geht Bresimo *rapàr* 'speronella' (Pedrotti-Bertoldi).

Max Pfister

★

EBERHARD TIEFENTHALER, *Die rätoromanischen Flurnamen der Gemeinden Frastanz und Nenzing*, Innsbruck 1968 *(Romanica Aenipontana 4)*, 238 p.

I. *Allgemeines*

Die toponomastische Forschung hat im Vorarlberg und Tirol eine große Tradition. Namen wie diejenigen von Steub, Schneller, Kübler, Zösmair, Hopfner, Drexel, Finsterwalder, Zehrer sind jedem Forscher geläufig. Zahlreich sind die Arbeiten, die sich seit den zwanziger Jahren mit Detailfragen beschäftigt haben: mit der Laut- und Siedlungsgeschichte, der Urkundensprache, den romanischen Relikten in den tirolisch-vorarlbergischen Mundarten. Küblers Abhandlungen (aus den Jahren 1894, 1926), die nur am Rande vorarlbergische Namen betreffen, bildeten eine geraume Zeit einen festen Bezugspunkt. Leider kam es im Vorarlberg bislang noch nicht zu einem Standardwerk in der Dimension eines Rätischen Namenbuches *(RN)* oder des *Dizionario Toponomastico Atesino (DTA)*, welches die weithin zerstreuten Erkenntnisse zusammengefaßt hätte. Eine solche Gesamtschau müßte selbstredend auch die auf schweizerischer (ostschweizerischer) und liechtensteinischer Seite geleistete Arbeit mitberücksichtigen.

Notwendige Bausteine zu einem solchen bereits im Entstehen begriffenen Vorarlbergischen Namenbuch[1] liefern die seit einem guten Jahrzehnt von der Universität Innsbruck herausgegebenen, von Alwin Kuhn (†) angeregten und betreuten Flurnamensammlungen. Es liegen bisher deren drei gedruckt vor, nämlich die Arbeiten von G. Plangg (Brandnertal)[2], R. Jaufer (Paznaun) und neuerdings die hier besprochene. Diese letztere umfaßt die roma-

[1] Vorarlberger Flurnamenbuch, 1. Teil: Flurnamensammlungen. – Bisher erschienen Bände 1 (Bludenz und Klostertal), 4 (Groß Walsertal und Damüls).

[2] Cf. dazu die Besprechung von G. HILTY in *ZRPh. 83* (1967), 217s. mit grundsätzlichen Überlegungen.

nischen Namen der Gemeinden Frastanz und Nenzing im Walgau[3], ein Gebiet, das vom Schwemmland der Ill über das Samina- und Gamperdonatal bis zur liechtensteinischen bzw. bündnerischen Grenze (Prättigau) reicht. Die Arbeit wurde 1958 als Dissertation eingereicht. Man geht kaum fehl in der Annahme, die Zeit und Distanz bis zum Druck habe sich auf den Reifeprozeß günstig ausgewirkt (Orientierung durch Plangg über die Namen des unmittelbar angrenzenden Brandnertals. Erscheinen des *Rätischen Namenbuches 2*). Die Zahl der für die beiden Gemeinden ermittelten, teilweise heute noch bekannten romanischen Namen ist eindrücklich. Das ist nicht verwunderlich, wenn man weiß, daß das südliche Vorarlberg während über einem Jahrtausend romanisch gewesen ist. Das Gitter der romanischen Namen ist auf dem Gebiet des bodenständigeren Nenzing engmaschiger als im früh industrialisierten und expansiveren Frastanz.

Tiefenthaler geht in bewährter Weise vor: Angabe des Stichwortes (heutige Form und Schreibung bzw. vom Verfasser gewählte Form), Aussprache soweit bekannt. Beschreibung und Lokalisierung der Örtlichkeiten. Karte und Detailkarten fixieren die Lage der Namen, sagen aber beide über die Beschaffenheit des Geländes wenig oder nichts aus. Auch fehlen Koordinaten, die das Auffinden der Namen vielfach erst ermöglichen. Große Sorgfalt ist auf die Wiedergabe der urkundlichen Formen gelegt. Die Quellenlage scheint für Tiefenthaler gegenüber Plangg eher besser zu sein (cf. die urkundlichen Formen der Namen *Amatschon*, *Blandedon*). Es folgen jeweils ausführliche lautgeschichtlich-etymologische Exkurse sowie Ausführungen zum Sachbefund. Ausblicke wie: Die Rätoromanen im Vorarlberg, Die Urkunden, Namenbildung und Suffixe, Benennung in Raum und Zeit, lassen den Fleiß, die Belesenheit und den Scharfsinn des Bearbeiters erkennen.

Uns interessieren in diesem Zusammenhang die Namenlisten (Urkundlich belegte rätoromanische Namen, Urkundlich nicht belegte Namen, Namen aus Personennamen und Familiennamen), die den weitaus größten Teil der Arbeit ausmachen.

Liest man die Exkurse nacheinander aufmerksam durch, so vermag man die gewählte Methode nur teilweise zu billigen. Wiederholungen von bereits Gesagtem, von zuweilen auch selbstverständlichen Dingen, häufen sich allzusehr. Diese Klippe wäre durch die Zusammenstellung einiger wesentlicher Grundsätze gleich zu Beginn zu umgehen gewesen. Es leuchtet ein, daß Etymologien von urkundlich nur einmal belegten und nicht mehr lokalisierbaren Namen problematisch bleiben müssen. Dies ein dutzendmal zu wiederholen, besteht jedoch kein Anlaß. Wichtig wäre ein gedrängter Abriß graphischer, lautlicher und morphologischer Fakten, auf den man sich jeweils beziehen könnte. Wir denken dabei nicht an eine umfassende Laut- und Formenlehre, die beim derzeitigen Stand der Kenntnisse ein schwieriges Unterfangen darstellen müßte. Einige mögliche Aspekte seien hier genannt: Agglutination der Präposition *am (an, in)* an den Namen[4], Entwicklung der Anlautsilbe, hyperkorrekte Schreibung des Auslauts *(-a > -en)*, Übertragung der alemannischen Verkleinerungspartikel *-le* auf romanische Namen *(Paragrässle, Parfritle, Partenzle)*, häufiger Fall des auslautenden *-a* in Komposita mit femininem bestimmendem Wort *(Salfaplan, Taba-*

[3] Der romanische Name des Walgaus, *Valdruschauna*, erscheint, wie so manches, erstmals bei Duri Chiampel, *Top.* 354. Er schreibt genau folgendes: ...ex antiqua inde consuetudine vocant «Vutruschauna», corruptius pro «Valdruschauna» id est Vallem Drusianam. Ähnlich p. 152 in einer von ihm zitierten alten Wetterregel: «*Scha lg nüvel trag' incunter Alpilgias / s'metten' ilgs chiapels sun las claviglias / Sün chiau, scha incuntra Valtruschauna. / Ch'l'aura malada è brick ais sauna*».

[4] J. Zehrer, *Die Ortsnamen von Vorarlberg* 2, § 24 (Sonderdruck aus dem *Jahrbuch 1960 des Vorarlberger Landesmuseums-Vereins*, p. 111) spricht eher von einem Vokalvorschlag vor *m, n, l, r*.

groß), Entwicklung des Plurals *-as* > *-is*, lautliche Entwicklung bestimmter Suffixe, wie -ATU, -ETU, -ACEU, -ACEA usw. Die im Sachregister (p. 241) unter dem Stichwort «Lautentwicklung» gegebene Darstellung ist nicht überflüssig, hilft aber hier nicht weiter.

Da das Vorarlberg zum alträtischen Gebiet gehört, ist eine ständige Konsultierung des inzwischen erschienenen *RN 2* gerechtfertigt. Diese leicht zu handhabende Sammlung und Interpretation rätoromanischer Namen darf jedoch nicht andere Quellen und Arbeiten vergessen machen. Es fällt z. B. auf, daß das *DTA* selten zitiert wird. Die Gefahr, daß man im *RN* das vorfindet, was man sich wünscht, ist nicht gering (cf. die Ausführungen zu *Brasseng* p. 63). Unter einer solchen einseitigen Ausrichtung könnte nicht zuletzt die vorarlbergische Namenforschung selbst leiden, von welcher das *RN* in vielfältiger Weise Nutzen gezogen hat. Zusätzliche Hinweise auf bisher erschienene Artikel des *DRG* wären oft zu empfehlen, da es semantisch und lautlich ungleich differenzierter ist als das andersgeartete Rätische Namenbuch[5]. Das würde dem Nichtromanen größere Sicherheit in der Bewertung des romanischen Sprachmaterials vermitteln.

Wenn das *RN* unter LIBER ein altsurselvisches *gliver* (p. 21) anführt, ist das mit Vorbehalt zu nehmen. Eine solche Form ist nur aus Namen erschlossen. Das gleiche gilt für rätoromanisch *camp biescha* 'Schaflager' (p. 129), das sowohl Plangg wie auch Tiefenthaler als Appellativ betrachten. *Mixt* 'gemischt' bei Bezzola/Tönjachen ist ein Buchwort, das in *ON* (p. 67) sicher nicht zu finden ist. Anderseits gilt es auch gegenüber äußerlich authentisch scheinendem Wortgut auf der Hut zu sein. Engadinisch *fraischen* 'Esche' (Bezzola/Tönjachen, p. 369; Tiefenthaler, p. 105) ist wohl sekundär nach *culaischem, -en* 'Vogelbeerbaum' (*DRG 4*, 342) gelenkt. Im Engadin heißt die (übrigens seltene) 'Esche' sonst *frassen, frasnèr*. Über die dialektale Gliederung des ehemals romanischen Vorarlbergs sind wir leider nur mangelhaft unterrichtet[6]. Die Tatsache, daß die Namenforscher je nachdem auf surselvisches oder auf engadinisches Wortgut zurückgreifen, stimmt vorerst bedenklich. Wenn aber offensichtlich im gleichen Raume *clavau* 'Heustadel' (surselv.) neben *tablà, dado* 'außerhalb' (surselv.) neben *dafor(a)* (mittelbündn.-engad.) usw. stehen, so läßt sich dagegen wenig einwenden. Im großen und ganzen lassen aber doch einige Erscheinungen den Schluß zu, das Vorarlberger Romanisch sei dem Surselvischen, besonders den churerisch-mittelbündnerischen Mundarten, nahegestanden[7].

Die etymologische Erklärung der Namen ist in der dargebotenen Form zuweilen mißverständlich. Wenn es bei Tiefenthaler heißt «Wir setzen an» oder «Mit *RN 2* setzen wir an», so muß man wissen, daß in zahlreichen Fällen schon längst als richtig oder möglich erkannte Lösungen vorgeschlagen wurden. Hier müßten im Rahmen einer überschaubaren Flurnamensammlung einige Grundregeln beachtet werden, nämlich:

1. Angabe von anerkannten, ernstzunehmenden oder möglichen Lösungen und deren Autoren in chronologischer Folge. Weglassen von offensichtlich abwegigen Deutungsversuchen[8]. – 2. Untermauern des bevorzugten Vorschlages in sprachlicher und sachlicher Hinsicht. – 3. Einbezug des Namens in die Toponymie des Großraumes durch Hinweise auf Standardwerke.

[5] Cf. dazu im *DRG* die Artikel *bös-ch* 'Baum', *bual* 'Gemeinatzung, Herbstgras', *caglia* 'Staude', *champ* 'Feld, Acker', *chanv* 'Hanf', *chötschen* 'rot', *chüern* 'Horn', *corv* 'Rabe', *crap* 'Stein', *cuolm* 'Berg', *cuort* 'Hof' usw.

[6] Gute Ansätze bei J. ZEHRER *Vorrömische Ortsnamen in Vorarlberg*, Diss. Innsbruck (Maschinenschrift) 1949, und in zahlreichen Arbeiten von K. FINSTERWALDER.

[7] So auch ZEHRER, *op. cit.*, § 94.

[8] Der Hinweis auf die Vorschläge von SCHNELLER (FASTIGIUM) und von KÜBLER (VESTIGIUM) für rtr. *fistatg* 'Holzriese', sollte Anlaß sein, diese erneut kritisch zu prüfen.

Um nicht falsch verstanden zu werden: Der Ausgangspunkt, der bei Tiefenthaler teilweise unter Hinweis auf das *RN* empfohlen wird, findet sich nicht selten schon bei L. Steub[9]. Dies in den Fällen *Parmarsch* (Steub, p. 87 *Parmorsch*), *Barmund* (p. 92), *Barmuschgel* (p. 92), *Bazora* (p. 92, *Patzora* für *Pratzora*), *Valschgura* (p. 96), *Finges*, *Fina* (p. 88, 92), *Gafall* (p. 95), *Gafelina* (p. 95), *Gamperdona* (p. 93), *Gampiescha* (p. 97), *Garsella* (p. 79), *Graf* (p. 188), *Grappa* (p. 96), *Luggazu* (p. 90), *Rafalta* (p. 90), *Rofers* (p. 86), *Stafelfeder* (p. 90), *Frastafant* (p. 92).

Was von Steub gesagt wurde, gilt sinngemäß auch für andere, z. B. für Götzinger[10], der in Verbindung mit *Amerlanka* (Götzinger, p. 65 *Malángga*), *Panül* (p. 32 *Banüöl*), *Gaferzelles* (p. 22 *Gaffazélla*) genannt werden sollte. Die Befragung des *RN* ergibt zuweilen überraschende Übereinstimmungen. So u. a. *Badigul* (p. 25) für Nenzing und *Badachül* für Zernez, beide Namen eines steilen Wegstückes, zu BATA-CULU 'gib acht auf den Hintern'. Desgleichen *Vergopatobel* (p. 86), *Valgoppa* (Luzein/Prättigau) < VALLIS CUPPA, ferner *Spafent* (p. 200) neben *Spavent* (Grono) zu EXPAVENTARE 'erschrecken'.

Die große Bedeutung von urkundlichen Formen erhellt bei Tiefenthaler sehr schön aufgrund verschiedener Namen. Der Name *in der Fina* (urk. 1811) erscheint um 1442 als *Rafinenwald*, womit der Ansatz RUINA gesichert scheint. *Fridnär*, *Friedneer* (urk. 1857) tritt uns 1390 als *flydnär* entgegen, zu rätorom. *flötner* 'Mehlbeerbaum'[11]. *Wattätsch* (urk. ca. 1500) erscheint 1440 als *Fastätsch*, womit die Verbindung mit surselvisch *fistatg* 'Holzriese' gegeben ist. *Badeila* (urk. 1857 *Badeilen*), 1423 *Playdayglen* erlaubt *PALUDICULA 'kleiner Sumpf' anzusetzen. *Tabagroß* (65) wird aufgrund der urkundlichen Form *Bach Abagroß* sicher zu AQUA GROSSA gestellt.

Der Realprobe mißt Tiefenthaler zu Recht großen Wert bei. Sie sollte aber nicht zu weit getrieben werden. Ein Name wie *Bazul* (45) muß nicht unbedingt auf eine 'Hanfröste' hinweisen. Der Begriff 'Mulde' würde genügen.

II. *Bemerkungen zu einzelnen Namen*

p. 19: *Amatschon*. In seiner Besprechung der Arbeit von G. Plangg *(Brandnertal)* setzt G. Hilty ein Fragezeichen unter die Herleitung von *MONTACEONE, weil ihm der Schwund des zwischentonigen *-a-* zu wenig geklärt scheint. Cf. immerhin *Matschū* (Parthennen; Zehrer, *op. cit.* § 90), ferner den Namen *Matschun* in Schluderns (*DTA 1*, 616, Nr. 3244), den Battisti mit LAMA 'Sumpf', eventuell (?) mit MANSIO 'Unterkunft' verbindet.

p. 21: *Amerlifera*. Liegt hier *liber* 'frei, ausgekauft' (von Grunddienstbarkeiten usw.) vor, oder eher ein PN? Die Belege von *liber* als Subst. im *RN 2*, 188 gehen die meisten auf PN zurück. Vgl. übrigens unten *Balifer*.

[9] L. STEUB hat ohne Zweifel auch in seinem zweiten Buch *(Zur rhätischen Ethnologie)* Stuttgart 1854) eine Menge Unsinn über die Ortsnamen geschrieben. Daneben finden sich bei ihm aber auch erstmals Ansätze, die die Namenforschung bis heute in irgendeiner Form übernommen hat. So hat er sich über die Entwicklung der Anlautsilbe *Val-/Ver-* ausgelassen (p. 34), über die Verbreitung des Suffixes -ASCO, -ASCA namentlich im uns interessierenden Gebiet (p. 167), und an anderer Stelle hat er die *Patnal*-Namen zusammengestellt und zu erklären versucht.

[10] W. GÖTZINGER, *Die romanischen Ortsnamen des Kantons St. Gallen*, St. Gallen 1891.

[11] Das *RN* mußte sich für ganz Romanischbünden auf ein einziges Stichwort, nämlich auf *fignecla* 'Mehlbeere' festlegen. Ausgangspunkt für *flydnär* ist aber nicht surselv. *fignecla*, sondern uengad. *flötna* bzw. *flötner* 'Mehlbeerbaum'.

p. 26: *Bagel*. Die Realprobe scheint das vorgeschlagene *BURGULU tatsächlich zu erhärten. BURGUS ist aber als Toponym eher selten, von Ableitung ganz zu schweigen. Cf. eventuell Steub, *op. cit.*, p. 147 *Bargel* zu BARECA aus der Gegend von Sargans, Ragaz, Vättis.

p. 27: *Balifer*. Cf. dazu Götzinger, *op. cit.*, p. 27 *Montliver* für Vilters, zu einem PN.

p. 42: *Baschwer*. Dazu *DTA 1*, 19.

p. 46: *Pedmont*. Vgl. *DTA 1*, 267, Nr. 923 für Mals.

p. 62: *Praragatz*. STEUB, *op. cit.*, p. 33, stellt den Namen des Kurortes *Ragaz* zu RUNCA. So auch *DTA 2*, 1/380 *Ragotz* für das Pustertal. Offenbar liegt ein Suffix -AT(T)IU statt -ACEU vor. Tiefenthaler lehnt ein solches Etymon aus sachlichen Gründen ab. Sein Vorschlag PRATU RIGATTIU verkennt aber, daß das Suffix *-az* sich kaum mit Verben verbindet. Zudem wäre *-g-* von RIGARE 'bewässern' wohl geschwunden. Vielleicht handelt es sich um einen FN. Cf. *Vorarlberger Flurnamenbuch 4*, 79 *Ragaz*, *-alpe* usw. für Damüls.

p. 63: *Bratschedon*. Es wäre zu untersuchen, ob nicht für *Bratschedon*, wie im Falle von Prez *Pro Tschadöŋ*, mit einem FN zu rechnen ist. Cf. *Praragatz*.

p. 70: *Triegel*. Warum nicht dial. *Trüg(e)l*, Dimin. zu 'Trog' (Jutz, *Vorarlbergisches Wörterbuch 1*, 629)?

p. 79: *Vadielfant*. Der Hinweis auf das *RN 2*, 369 ist problematisch, da dort für Jenaz und Igis Plurale *Vadels*, *Vedels* vorliegen, die auf Kälberweiden hindeuten können und die somit vertretbar sind. Hier handelt es sich wohl um Herleitung von TABULATU mittels -ELLU. Cf. Zehrer, *op. cit.*, § 39, urkundlich 1492 *Klafadiel* für Vandans, *tafladiel*. Aus dem *Vorarlberger Flurnamenbuch 4*, 102 urkundlich ca. 15. Jh. *clifadiel* (St. Gerold?).

p. 102: *Frastafeders*. Schon J. Zösmair, *Die Ortsnamen des Gerichtsbezirkes Bludenz in Vorarlberg*, o.O., 1889, p. 4, sieht den Zusammenhang zwischen Frastanz und VETERE.

p. 105: Sehr schön die Zusammenstellung der etymologisch undurchsichtigen *Frescha*-Namen, die bekanntlich 'hochgelegene, steile grasbewachsene Bergweiden' bezeichnen. Die schon von Steub, *op. cit.*, p. 89, vorgebrachte Etymologie *Fräsch* = *frasca* (*VIRASCA), an die auch J. Zösmair, *Die Bergnamen Vorarlbergs*, Innsbruck 1904, denkt, ist anscheinend aufgegeben worden. Cf. aber auch *DTA 1*, 447, Nr. 2163 *Fräschin* für Laudes. Sie hätte lautlich und sachlich einiges für sich. Wenn es angeht, *fistatg* 'Holzriese' aus *FUSTAGINE 'Knüppel' zu erklären, so wäre eine Gleichung *VIRASCA *frasca*, *frescha* 'grüner Zweig' → 'grasbewachsene, steile Bergweide' ebenfalls nicht abwegig. Es wird aber so sein, daß daneben auch das weitverbreitete FASCIA > *fascha*, *fescha* 'Binde' mitgespielt hat. Zu der allerdings umstrittenen Etymologie von rätorom. *fistatg* 'Holzriese' cf. demnächst *DRG 6* s. *fasten*.

p. 111: *Gafar*. Eine Ableitung von CAVUS mittels -ARE ist unwahrscheinlich und sonst u.W. auch nirgends belegt. Zum Suffix cf. auch unten s. *Latar*.

p. 128: *Gampiescha*. Steub, *op. cit.*, p. 97, hat erstmals für *Gabischa* (Thüringerberg) u.a. ein *campo de biescha*, *bestia* (Schaf) vorgeschlagen. J. Huonder, *Der Vokalismus der Mundart von Disentis*, Erlangen 1900, p. 31, greift diese Deutung für den Namen *Campieschas* bei Rabius auf und untersucht das lautliche Problem. Schorta (*DRG 2*, 322 und *RN 2*, 645 und 644) stellt sodann die Namen des Typus *Campieschas* und *Camischolas* zusammen. Die Etymologie ist bestechend. Trotzdem fällt es schwer zu glauben, daß eine solche Bildung eine derartige Verbreitung (Vorarlberg, Prättigau, Vorderrheintal, eventuell Oberengadin) gefunden und zudem noch zu Dimi-

nutiva geführt habe. Die Frage, ob nicht doch eine suffixale Ableitung zu CAMPUS bzw. zu CAMPARE 'lagern' vorliegt, bleibt offen. Cf. Zehrer, *op. cit.*, § 38 und N 7, der ein deverbatives *CAMPESCIU ansetzt.

p. 129: *Gamphus*. Das Suffix -OSU stellt sich schwerlich zu CANNAPU 'Hanf'. Man kann sich eine Gegend voller Steine *(Padrus)*, voller Lehm *(Arschaglius)* und dergleichen vorstellen, kaum eine solche voller Hanf. In Frage kommt surselv. *canvaus* 'Mahd, Schwaden', mittelbündn. *tganvos*, *canvos* zu *CANABA, -ATU bzw. *CAMBO-. Cf. *DRG 3*, 307 und *RN 2*, 65.

p. 131: *Gantedaur*. Eine Zusammensetzung *CANTA TAURU (wie *Chantarauna*, *Chantaluf* usw.) überzeugt wenig. Vielleicht CANTHU DE (F)ORAS, wozu auch *gandidoura* (Gaschurn) zu zählen ist. Für DE FORAS finden sich in den vorarlbergischen Namen anscheinend zwei Ergebnisse: surselv. *dado (Blandadon, Stafeldon)* und mittelbündn. *dafora*. Ist neben *dado* auch eine Variante *dadora* möglich und überdies eine diphthongierte Form *dadoura*?

p. 133: *Garfa*. Cf. *DTA 1*, 113 und s. *Gurf*.

p. 151: *Gurf*. Bildungen mit CORVUS 'Rabe' sind in Flurnamen nicht selten. Die große Verbreitung von *Gorf/Gurf* läßt eine solche Verknüpfung jedoch als fraglich erscheinen. Cf. *Gurf* in Triesen, *Gurf* in Röns; die Belege bei Steub, *op. cit.*, p. 188 s. *Gorf*, im weitern *DTA 1*, 117 urkundlich 1416 *in Curfis*, *ze Kurf* für Nauders (*DTA 1*, 111 weitere Ausführungen s. *Kierf*), *DTA 1*, 204, Nr. 522 für Graun. Warum nicht eigentlich ein m. CORVUS (CORBIS) statt CORVA? Dazu auch DU CANGE 2, 561 s. CORBUS 'mensura frumentaria', DU CANGE 2, 590 s. CORVA 'praedium, vel modus agri'. – Die CORVUS-Namen (zu 'Rabe') sind möglicherweise eher unter den bei Zehrer, *op. cit.*, § 71, zusammengestellten *patschiaf*, *katschiaf* und *tschiarf* (surselv. *tgierv*. pl. *corvs*) zu suchen.

p. 164: *Lassainas*. Vgl. *RN 2*, 175 s. INSIGN(I)A 'Zeichen, Merkmal'. Mögliche Anknüpfungspunkte auch SAGINA 'Fettwiese', *SANIA 'Sumpf, Röhricht'.

p. 165: *Latar*. Eine Bildung german. *latta* 'Latte' + *-ar* < -ARE ist nicht leicht zu erklären. Es fällt auf, daß der Verfasser die Funktion der Suffixe mitunter etwas großzügig auslegt. Cf. *Gamphus* und *Gafar*.

p. 193: *Salaruel*. Die interessanten Bemerkungen von Zösmair, *op. cit.*, p. 29, fehlen hier. Dieser ist der Ansicht, der Name des *Naafkopfes* könne nicht besonders alt sein. «Erst in den Grenzbeschreibungen von 1610 bis 1612 begegnet uns der unterdessen verschollene Name Soldereck. Solder oder Söller stammt von lateinisch *solarium*. Die Verkleinerung wäre *solariellum* 'Sölderle'. Merkwürdigerweise gibt es nun als östlichen Nachbar des Naafkopfes 1783 einen Vorder-Salruel Kopf, daneben einen Salruel Berg und auf der Spezialkarte ein Salarueljoch, so daß der ursprüngliche romanische Name, wenn auch etwas verlegt, vorhanden, dagegen die deutsche Übersetzung verloren gegangen ist.»

p. 200: *Spafent*. Cf. dazu R. S. SALIS, *I principali toponimi in Valtellina e Val Chiavenna*, Milano 1955, p. 116 *Scurentada*.

p. 206: *Stellfanot*. Im zweiten Teil sieht Tiefenthaler eine Zusammensetzung FENUM 'Heu' + -OTTU (-UTTU), was doch ungewöhnlich ist.

p. 213: *Lira (i der lira)*. Der Verfasser stellt den Namen nach Zehrer zu dial. *Lira*, dt. *Lyra* 'Musikinstrument, oft Abzeichen der Harmonievereine'. Hier muß wohl eine andere Vergleichsgrundlage bestehen. Wir denken an *lir*, *lira* 'Ankenfaß' usw. (cf. *SchwId. 3*, 1370 und JUTZ, *Vorarlbergisches Wörterbuch 2*, 262).

p. 214: *Naafkopf. nav* < NAVIS 'Schiff' ist in den Bergen naturgemäß selten als Toponym zu finden. Die Hinweise auf das *RN* besagen nicht viel. So knüpft der Name von Sils i.E. (Silsersee) und jener von Silvaplana direkt an *nav* 'Schiff' an. Auch *Navs* Sils i.D. verbindet sich, nach A. KÜBLER, *Die romanischen und deutschen Örtlichkeitsnamen des Kantons Graubünden*, Heidelberg 1926, p. 150, an ein im Gelände sporadisch sich bildender See. Cf. eventuell *DTA 1*, 382, Nr. 1604 und *RN 2*, 220s. vorröm. *NAVA 'Gefäß, Mulde', das urverwandt mit NAVIS ist. Nicht vergessen sollten übrigens die interessanten Ausführungen von Zösmair, *op. cit.*, p. 29, werden, der einen PN *Naw* usw. urkundlich seit 1540 für Altenstadt, Rüfis und Nüziders ermittelt.

Alexi Decurtins

★

PIEDER CAVIGELLI, *Die Germanisierung von Bonaduz in geschichtlicher und sprachlicher Schau*, Frauenfeld 1969, 592 p. *(Beiträge zur schweizerdeutschen Mundartforschung 16)*.

I. *Geschichte der Germanisierung*

Die allmähliche Germanisierung romanischer Gegenden, namentlich Mittelbündens, ist schon vor Jahrhunderten vorausgesagt worden. Um 1790 schrieb H. L. Lehmann[1]: «Die deutsche Sprache wird noch jetzt mehr und mehr eingeführt ... Auch im Domleschg hat diese Sprache nach und nach Wurzel gefaßt. Man prediget schon einen Sonntag um den andern deutsch». Und er fährt sinngemäß fort: Die Kinder werden an deutsche Orte geschickt, damit sie die Sprache erlernen. Geschworene und Richter müssen deutsch verstehen und sprechen, weil die amtlichen Protokolle, Erlasse und Urteile deutsch geschrieben sind. Ohne den Eigensinn «der lieben Weiber, die so gern am altväterischen kleben ... würde man in 100 Jahren diese Sprache fast nur noch in Büchern finden, sie würde eine todte Sprache werden ...». Der deutsche Nationalökonom A. Sartorius beschrieb 1900 in einer alles in allem bemerkenswerten, wenn auch von deutschnationalen Akzenten nicht ganz freien Arbeit die sprachpolitische Lage Graubündens[2]. Er kam zum Schluß, daß die Rätoromanen kaum Aussicht hätten, dem Druck des Alemannischen widerstehen zu können. Das Ergebnis der friedlichen Auseinandersetzung werde der Übergang zum Deutschen aus praktischer Klugheit sein. Nach seiner Prognose wären vermutlich um 1920 das Münstertal, das Oberengadin, das obere Schams (Andeer und Ferrera), das Domleschg, Imboden usw. bis nach Ilanz germanisiert gewesen, andere Gebiete hätten sich mitten im Germanisierungsprozeß befunden. Diese Datierung erwies sich als voreilig, vor allem als zu undifferenziert; inbezug auf das Domleschg und auf Bonaduz jedoch zielte sie nicht allzu sehr daneben. A. Sartorius konnte die Zäsur des Ersten Weltkrieges nicht einkalkulieren. Bekanntlich hat dieses Ereignis die Sprachgrenzen stabilisiert. Ebenso verschaffte auch der Weltkonflikt von 1939 bis 1945, der ganz allgemein die nationalen Komponenten der

[1] H. L. LEHMANN, *Patriotisches Magazin von und für Bündten ...*, Bern 1790, p. 117s.

[2] A. SARTORIUS, FREIHERR VON WALTERSHAUSEN, *Die Germanisierung der Rätoromanen in der Schweiz. Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde 12* (1900), 369 ss. Separatabdruck, Stuttgart 1900. – Aus neuerer Sicht: P. WUNDERLI, *Zur Regression des Bündnerromanischen, VRom. 25* (1966), 56 ss.

Schweiz stärkte, dem bedrohten Romanentum eine trügerische Atempause. Als Sartorius seine Untersuchung durchführte, war überdies von einer systematischen Anstrengung zur Förderung der romanischen Sprache noch wenig zu spüren. Johann Luzi, der 1904 seine «Lautlehre der Subselvischen Dialekte» veröffentlichte, wußte aus eigener Anschauung, daß «mit der Sprachänderung auch eine Änderung des romanischen Volkscharakters Hand in Hand gehe, weswegen der Sprachenkampf ein sehr ernster sei und uns Romanen tief wehmütig stimmen» müsse. «Sehr zu bedauern ist die Periode des Sprachüberganges, die oft sehr lange dauert, bei welcher die Schulen ganz deutsch sind und die Muttersprache romanisch ..., was zur Folge hat, daß das Volk weder genügend Deutsch noch genügend Schriftromanisch lernt, um sich durch Lesen weiterzubilden»[3].

Ist diese Sorge sachlich gerechtfertigt, oder wurzelt sie nur im allerdings nicht zu unterschätzenden Emotionalen und Irrationalen? Anders ausgedrückt: Sind die oft vorausgesagten negativen Wirkungen des Sprachwechsels auf den Sprachträger wirklich erfaßbar, oder hat man sie sich bloß eingebildet? Wie Bonaduz, und noch vor dieser Gemeinde, haben schon verschiedene Orte den Schritt vom Romanischen zum Deutschen getan, so das Samnaun (2. Hälfte des 19. Jh.), Filisur, Sils i. D., Flerden und Sarn (am Heinzenberg), Cazis u. a.

Cavigellis Arbeit, darin liegt ihr Hauptverdienst, illustriert und untermauert die Aussagen Luzis in einer Weise, wie man sich das kaum eindrücklicher vorstellen kann. Darüber hinaus gibt sie am Beispiel von Bonaduz über die Ursachen, über den Verlauf und über die vielfältigen Wirkungskräfte der Germanisierung Auskunft, was man in dieser umfassenden Form bisher vermißte[4]. Fülle des Materials, übersichtliche und methodisch kluge Gestaltung und eine transparente Sprache zeichnen diese unter der Leitung von R. Hotzenköcherle entstandene Arbeit aus. Sie wird nicht nur die Sprachwissenschaft, sondern darüber hinaus die Soziologie, die Volkskunde, die Kulturpolitik, die Geschichte und Lokalgeschichte interessieren.

Bonaduz, im Kreis Imboden (Il Plaun) gelegen, grenzt an die romanischsprechenden Gemeinden Rhäzüns und Domat/Ems. Obschon letztere seit Jahrzehnten keinen kontinuierlichen und systematischen Romanischunterricht in der Schule kennen, und zumindest in Domat/Ems auch von kirchlicher Seite keine Unterstützung erfolgte, hat sich hier bis heute ein romanischer Kern erhalten. Als Umgangssprache hat das Romanische immer noch einen gewissen Kurs. Bonaduz dagegen wurde zwischen 1880 und 1930 restlos germanisiert. Lagen hier besondere Verhältnisse vor? Schon Sartorius äußerte sich an mehreren Stellen zur sprachlichen Lage von Bonaduz, das er um 1900 für «fast» germanisiert ansah[5].

Auffällig für Bonaduz ist in der Tat der rasante Ablauf des Sprachwechsels, der teilweise bewußt in die Wege geleitet und von verschiedener Seite gefördert wurde. Einer evolutionistischen, sich über Jahrhunderte hinziehenden Germanisierung steht eine Welle «revolutionären, brüsken Charakters» gegenüber. Vom Transitverkehr abgesehen, der fremde Handwerker nach Bonaduz lockte, waren Beziehungen zum Deutschen in verschiedener Hinsicht gegeben. Bis 1853 gehörte das walserische Sculms (988 m) zu Bonaduz. Die

[3] J. Luzi, *Lautlehre der Subselvischen Dialekte*, Erlangen 1904, p. 4.

[4] Als O. Gröger in: *Festschrift Albert Bachmann*, Berlin 1924, p. 104, daran ging, den «Lautstand der deutschen Mundart des Samnauns» darzustellen, kam er offenbar schon zu spät, um die Anfänge der Germanisierung erfassen zu können.

[5] *Op. cit.* p. 419, 457: «In St. Moritz und Bonaduz z. B. reden gegenwärtig fast alle Kinder untereinander deutsch»; p. 462 N 1 mit Bezug auf die Wiederwahl eines nicht romanisch sprechenden Badensers als Pfarrer.

Gemeinde Bonaduz ist im Besitz der Alp Ramuz auf Vättiser Gebiet am Eingang zum Calfeisental[6].

In den ersten Jahrzehnten seit Bestehen der Gemeindeschule kamen auffallend viele Lehrer aus dem vorarlbergisch-süddeutschen Raum nach Bonaduz. Eingewanderte Familien wie die Degiacomi (Handelsleute aus Chiavenna) und die Sutter (Vättis) gaben in Sachen Sprach- und Schulpolitik den Ton an. Andere am sozialen Aufstieg interessierte Familien folgten ihrem Beispiel. Das deutsche Element wurde irgendwie auch durch die in der Rheinau (Campagna, Fraktion von Bonaduz) ansässige Vagantenkolonie gestützt (*Tudeschg reschdan ils signurs e parlers* 'Deutsch sprechen die Herren und die Landstreicher'). Gegenkräfte, die sporadisch in Erscheinung traten (es handelte sich vor allem um Pfarrherren aus dem Oberland oder aus dem Oberhalbstein und um einheimische Lehrer), waren zu schwach, um den Lauf der Dinge ändern zu können. Den letzten Schlag versetzte der Brand von 1908. Ein Gewährsmann von Cavigelli charakterisierte dessen Folgen treffend: *Nos rumeuntsch a ars cugl fiec* 'Unser Romanisch ging mit dem Brand in Flammen auf'.

In seiner «Untersuchung über den Sprachwechsel und dessen Auswirkungen» geht Cavigelli in minuziöser Kleinarbeit den Gegebenheiten und Geschehnissen nach. (Größere Raffung wäre da und dort von Vorteil gewesen.) Die wirtschaftliche Struktur der Gemeinde, ihre günstige Verkehrslage zwischen Oberland und Mittelbünden, die Bedeutung der Familien im Sprachgeschehen, die soziale Schichtung, das Zusammenwirken von Schule und Kirche und nicht zuletzt die nachhaltigen Folgen des Großbrandes von 1908 werden in einzelnen Kapiteln nach allen Seiten ausgeleuchtet. Befragung der vorhandenen spärlichen Archivalien, Sammlung der mündlichen Überlieferung, eigene Aufnahmen sowie beharrliche Beobachtung durch den während Jahren in Bonaduz als Lehrer tätigen Verfasser vermitteln ein abgerundetes Bild der Germanisierung. Dieser erste Teil stellt ein Stück Kulturgeschichte dar, die der Bündner Romane nicht ohne innere Anteilnahme und Bewegung zur Kenntnis nimmt. Er würde schon für sich allein genügen, um deutlich zu machen, daß der Sprachwechsel eine überaus ernste Angelegenheit ist, die tief ins geistige Sein der betroffenen Menschen eingreift.

Die Auswirkungen der überstürzten Germanisierung waren katastrophal. Sie waren psychischer Art im religiösen Bereich, wo man mit einer jahrhundertealten Tradition des gemeinsamen Gebetes und Gesanges brach. Sie betrafen aber insbesondere die Schule, deren Leistungsfähigkeit «in dem Maße nachließ, als die Germanisierung fortschritt». Die sprachliche Desorientierung drückt sich nicht nur in Briefen und Aufsätzen von Schülern, in Gemeindeerlassen und Berichten von Schulinspektoren aus, Cavigelli glaubt, sie auch in der verhältnismäßig geringen Anzahl von Bonaduzern wahrzunehmen, die sich an ein Weiterstudium machten oder die ein solches gar durchstanden.

Die Darstellung von Cavigelli wirft verschiedene Fragen grundsätzlicher Natur auf. Es dürfte zwar nicht leicht sein, die Ansichten des Verfassers in bezug auf die Folgen des Sprachwechsels ganz zu entkräften. Vielleicht muß man aber doch auf die latente Neigung des Autors hinweisen, die nachteiligen Wirkungen der Germanisierung zu dramatisieren. Die Leute, die in Bonaduz die Germanisierung bejahten, kommen kaum je zu Worte. Cavigelli ist selber Romane und in der Sprachbewegung aktiv tätig. Den Verlust der Muttersprache sieht und empfindet er im Sinne der Rätoromanischen Renaissance und ihres Herolds, des Dichters G. C. Muoth (*Romontsch ei tia sort, tiu truament!* 'Romanisch ist dein unabänderliches Schicksal, dein Urteilsspruch!').

[6] Bemerkenswert der in Bonaduz erhaltene romanische Name *Val Calfegns* (cf. CAVIGELLI, p. 156.) Zum gleichen Gebiet gehört aus der Namenliste des *RN 1*, 222 auch der Weidename *Caschleira*.

Cavigelli ist aber auch Lehrer, genauer spezialisierter Lehrer für den Deutschunterricht für Romanen an der Kantonsschule. Uns will scheinen, diese auf gründliche Beherrschung der Fremdsprache und auf eine saubere Scheidung der beiden Sprachstrukturen zielende Haltung und Bemühung habe auf die Interpretation des Materials von Bonaduz abgefärbt[7].

Mit der schriftlichen Beherrschung des Romanischen in Bonaduz konnte es naturgemäß nicht weit her sein, nachdem die offizielle Schule sich nie darum gekümmert hatte. Es muß aber auffallen, daß Cavigelli unter den Begriff «Muttersprache» (oder «neue Muttersprache») auch die hochdeutsche, in der Schule erlernte Sprache subsumiert (cf. p. 153), was fragwürdig ist. Selbst für den Deutschschweizer ist die Schriftsprache eine Fremdsprache, deren Kenntnis er sich mit großer Mühe aneignen muß. Auch er hat seinen Dialekt, seine eigentliche Muttersprache, in der Regel nie geschrieben. Dessen Struktur wird ihm das Erlernen der Schriftsprache nicht unbedingt erleichtern. Briefe, Aufsätze, Protokolle, Erlasse usw. aus deutschbündnerischen Gemeinden würden unseres Erachtens ein Bild ergeben, das sich von demjenigen von Bonaduz vielleicht im einzelnen, jedoch nicht im wesentlichen unterscheiden würde. Kann man bei Schüleraufsätzen, die nach 1946 entstanden und die die «Denk- und Ausdrucksschwierigkeiten» belegen sollen, noch guten Gewissens vom Nachwirken des romanischen Substrates sprechen?

Und was die beschränkte Zahl von Studenten und Studierten aus Bonaduz anbelangt, so fragt man sich, ob hier neben der lange dauernden sprachlichen Labilität nicht andere Kräfte eine wichtigere Rolle spielten, so z.B. der eher bescheidene politische Stellenwert dieser Gegenden Mittelbündens im Gegensatz zu anderen Regionen und Talschaften (z.B. Oberland und Engadin).

Die Geschehnisse in Bonaduz stellen einen Modellfall für den beleuchteten Sprachwechsel Romanisch–Deutsch dar. Es wäre aber verfehlt, das Muster ohne weiteres auf andere Orte übertragen zu wollen, denen ein ähnliches Schicksal bevorstehen mag. Der Zustand der Bilinguität ist heute in Romanisch Bünden dank Schule, Massenmedien und Tourismus weit fortgeschritten. Kinder, denen neben dem Romanischen auch das Schweizerdeutsche schon im Vorschulalter mehr oder weniger geläufig und vertraut ist, sind nicht mehr so selten. Die Gefahr der Mischsprache, für die Cavigelli zahlreiche Beispiele bringt (cf. p. 377ss.), ist daher nicht mehr so akut. Wo das Pendel zum Schweizerdeutschen ausschlägt, wird eine dialektale Grundlage vorliegen, die schon eine gewisse Verfestigung erreicht hat und die nicht mehr so brüchig ist, wie noch vor Jahrzehnten in Bonaduz. Der Arbeit Cavigellis kommt unseres Erachtens nicht nur sprachwissenschaftliche, sondern ebensosehr sprachpolitische und sozialpolitische Bedeutung zu. Wird sich in Romanisch Bünden in den nächsten Jahrzehnten an verschiedenen Orten das gleiche abspielen wie in Bonaduz? Die Zeichen stehen auf Sturm. Man vergegenwärtige sich bloß, was sich auf dem Felde der Förderung des Tourismus in den Bergtälern tut. Für alle Instanzen, die sich mit der Bewahrung einer sprachlichen Minderheit beschäftigen, könnte die Arbeit von Cavigelli Anlaß sein, ihre Zielsetzung und ihre Arbeitsmethoden zu überprüfen.

II. *Das Ergebnis der Germanisierung*

Worum man im Prinzip schon lange wußte, nämlich um das zähe Beharren und Einwirken des romanischen Substrates auf die neu eindringende Sprache, darüber wird im zweiten Abschnitt des Buches «Das sprachliche Ergebnis der Germanisierung» eingehend berichtet.

[7] Wenn Cavigelli z.B. vom Durchschnittsbonaduzer verlangt (p. 212 und N 3), daß er ein korrektes Gefühl für die Verwendung des Konjunktivs habe, geht er entschieden zu weit.

Da die Untersuchung in diesem Teil streng synchron durchgeführt ist, wirkt sie einheitlicher und wohl auch gültiger in bezug auf ihre Aussage. Die praktisch noch unversehrte Struktur des Romanischen hemmt das Wachsen und Gedeihen der deutschen Mundart. Lautstand und Formenwelt, Wortschatz und Syntax, und damit die ganze Ausdrucksfähigkeit und geistige Identität des Sprachträgers geraten ins Wanken. Das Gefühl, überhaupt keine Sprache zu haben, ist in dieser Phase der Zersetzung und des Neubeginns weit verbreitet und eine der betrüblichsten Erscheinungen. Der deutschen Mundart von Bonaduz fehlt jede überlieferte Grundlage. Fast jeder zweite Bonaduzer hat eine besondere Erfahrung mit dem Schweizerdeutschen. Der merkwürdige Verlauf, den die Entwicklung in Bonaduz nahm, ist somit nicht verwunderlich. Die Lautverhältnisse der Primärsprache wirkten zumindest in der ersten Generation der germanisierten Bonaduzer stark nach. Vielleicht ist aber zu sagen, daß die Differenzierungen, die Cavigelli zuweilen macht, etwas zu subtil, wenn nicht übertrieben erscheinen. So notiert er das Wort 'Most' in nicht weniger als sechs Lautvarianten, nämlich als: *mu̯ʉšt*, *mo̯št*, *mo̯št*, *mo̯št*, *mo̯št*, *mošt*. Zwei bis drei Varianten hätten in diesem Fall genügt, wobei *mu̯ʉšt* die romanische[8], *mo̯št* die deutsche Lautung darstellt. Anders verhällt es sich im Falle der Perzeption von 'Knie': *kni*, *knü*, *kne̯u*, *kno̯y*. Als typisch bonaduzerisch könnte *kne̯u* gelten, während die übrigen Formen auch anderswo bei Romanen erhältlich wären, die sich in schweizerdeutscher Mundart versuchen.

Die Grundtendenz des Germanisierungsprozesses von Bonaduz ist auch für das übrige Gebiet gültig, wo Romanisch und Deutsch in Berührung stehen: «allgemeine Labilität, die sich vor allem im Vokalismus offenbart» und generelle Neigung, sich der Churer Sprechweise zu nähern.

Ein zentrales Kapitel im zweiten Teil stellen die gründlichen Ausführungen über «Die Pluralbildung des Substantivs» dar. Hier gelingt es Cavigelli dank seinem imponierenden Aufnahmematerial, plastisch zu zeigen, wie auch morphologische Strukturen in einer ersten Phase der Germanisierung sich in die Sekundärsprache hinüberverpflanzen und sich hier zäh und in origineller Form behaupten. Wir müssen uns versagen, die gegenseitigen Einwirkungen anzudeuten und weiterzuverfolgen, die sich auch auf andere Gebiete, wie auf die Rektion der Präposition, auf die Flexion des Adjektivs usw. beziehen. Aus der Gegenüberstellung der beiden Sprachsysteme, wie sie Cavigelli vornimmt, sollte man namentlich für die Methodik des Sprachunterrichts Nutzen ziehen können. Wo liegen die Schwierigkeiten des Romanen beim Erlernen der deutschen Sprache, und wie müssen sie in einem Lehrgang dargestellt werden, damit daraus eine reelle Hilfe entsteht? Nach Cavigelli findet keine Ablösung der Primärsprache durch die Sekundärsprache statt, sondern es erfolgt eine Verschmelzung.

Wüßte man nicht schon anhand überlieferter Mundarttexte, wie farbig die romanische Sprache von Bonaduz war[9], so würde die Liste romanischer Reliktwörter, die der Verfasser zusammenstellt, darauf schließen lassen. Sie betreffen zwei verschiedene Gebiete, nämlich ein traditionell konservatives, «Stall, Viehstall und Viehwirtschaft» und ein allgemeineres, fortschrittliches «Der Mensch in Umgang, Brauch und Unterhaltung». Die jeweiligen Hinweise auf das *DRG* oder auf das *Vocabulari romontsch sursilvan-tudestg* lassen erkennen, daß verhältnismäßig wenig neues Material zum Vorschein kommt. Typisch sutselvisch *palira* ('Mauserung', engad. *plüra*), *pertscha (pertga)* 'Rute'. Neu etwa *palada* 'große Schafzecke' neben *panizeun*. Interessant das wohl über das Bündnerdeutsche übernommene

[8] Romanisch *mu̯ʉšt* kann durchaus lat. MUSTUM fortsetzen. Cf. *muost* BIFRUN, Marc. 2, 22.

[9] Cf. *Schweizer Dialekte in Text und Ton, Rätoromanische und rätolombardische Mundarten* (Bearbeitung von A. SCHORTA), Frauenfeld 1946, Heft 2 (Platte LA 788).

fanella 'Fanille, Heuraum', ferner *maloss* 'Dolmetsch, Vermittler beim Viehhändler', *mutsch* 'Kuh mit schlechten Hörnern', *mutla* 'hornlose Ziege'[10].

Es bleibt zu hoffen, Cavigelli werde uns eines Tages nähere Kunde über das Bonaduzer Romanische geben.

Schwerwiegend bei dieser weitausholenden Arbeit ist das Fehlen von Indices. Der Verfasser ist aber gewillt, diesem Mangel durch eine Veröffentlichung an anderer Stelle teilweise abzuhelfen, was jeder Benützer des Werkes begrüßen wird[11].

III. *Berichtigungen und Ergänzungen*

Im folgenden sollen aufgrund unserer Lektüre und bezogen auf die Seitenzahlen des Buches einige Berichtigungen und Ergänzungen vorgenommen werden:

p. 89: Die Übersetzung der Briefstelle *jeu rogel che miras tier il frar sche el saves prender giue per in tems il Totie* sollte lauten: 'ich bitte Dich, beim Bruder nachzuschauen (nicht: daß Du den Bruder pflegst), ob er den T. eine Zeitlang zu sich herunter nehmen könnte'.

p. 166: Pfarrer A. Camen (*Il Penitent bein mussaus de confessar*, Moron 1713) pastorierte in Rhäzüns (1709–1729). Er stammt aus dem Surmeir und schreibt surselvisch; sein Text enthält trotzdem eine Reihe interessanter Sutsilvanismen, z.B. 32 *tronter* 'zwischen', 34 6. Präs. Ind. *corven* 'sie bedecken', 35 *fan paur* 'sie machen häßlich', 51 *treschchla d'ante combras* 'Zeile, Reihe Vorzimmer', 55 *quels ch'en encusi* 'die gewohnt sind', 76 *bittar giu da dies* 'abwerfen, abschütteln', 85 *perchia* 'Rute' *da Moise*, 114 *covient* 'Unterhaltung, Zusammenkunft'.

p. 167: *2 u 3 Saumnas garnezi* '2–3 Saumladungen, Pferdeladungen Getreide' (*saumna* ist nicht einfach ein Maß).

p. 176: *es lütet vu lunganuia* 'die Sterbeglocke läutet'; *lunganuia* < AGONIA bedeutet hier sicher nicht 'Todesangst', sondern eher 'Tod, Sterben'.

p. 213: *striezi*, m., im vorliegenden Kontext nicht eigentlich 'Staudenschleife', sondern 'Mistegge'. Auf p. 366 wird das Gerät als 'Staudenbusch' (?) bezeichnet.

p. 226: *tara* 'grobe Sackleinwand', cf. dazu *SchwId. 13*, 1007.

p. 238: Merkwürdig *d brimla züücha* 'den Fimmel raufen'. Cf. etwa *SchwId. 5*, 608 s. *Brom* 'Fruchtknospe' usw.

p. 243: Zu *bischa* 'Gebüsch', auch 'dürres Holz', cf. *SchwId. 4*, 1766 s. *Büschen*, besonders in der Bedeutung 'junger Nadelholzbaum'.

p. 248: Bemerkenswert *funki* für 'Feuerherd', das ohne Zweifel aus dem Jenischen (Vagantensprache) stammt. Cf. H. BERTOGG, *Aus der Welt der Bündner Vaganten*, *ASV 43*, 40 *funken* = brennen, *g'fünklet* = gebraten.

p. 266: Zum Thema «Germanisierung der Flurnamen» ließen sich im Vergleich zum Material des *Rätischen Namenbuches* interessante Feststellungen machen. Zunächst ist darauf aufmerksam zu machen, daß das *RN* Namen, die bereits in der Liste von Nachbargemeinden figurieren, grundsätzlich nicht ein zweites Mal anführt. Ferner ist die Schreibung der Namen teilweise normiert worden (z.B. *Prau Gron* statt *Prau Greun*, *Denter Curtgigns* statt *Treunter Curtgigns*). – Cavigelli ist in der Lage, über

[10] *fanella*, f., erscheint in Feldis. Im Bündnerdeutschen finden sich auch *maloß* (it. *malosso*, *SchwId. 4*, 174 für Vals), *mutsch* (*SchwId. 4*, 598), *mutla* (*SchwId. 4*, 572 s. *Muttli* usw.).

[11] Für den romanischen Wortschatz der Arbeit von CAVIGELLI vgl. neuerdings *Annalas da la Società retorumantscha 85* (1972), 123 ss.

ein Dutzend unbekannte Namen beizubringen, so etwa: *Alp igls Bigls* (früher Mittelsäß), *Carpign* (Alpweide, steile Halde) zu *crap* 'Stein' mittels -INU (nicht -INN), *Casaus* (Maiensäß), *Cresta Andrea*, *Cresta Secca (RN Cresta Schetga)*, *Fastatg da Schendlas* (Holzriese), *Galaruia* (Gallerie), *Gassa Baselgia*, *Gassa Gurgs*, *Isla digl Jäger*, *Magiurs*, *Pleun digl Melcher*, *Salenz* (RN *Sursalenz*), *Sella Amiez*, *Sumvitg*, *(i) Tagleuo* («Usschnitt», Lichtung), *Trel Pun Veder*, *Trutg digl Talianer* (Viehpfad) usw. – *Rosas* (Alpweide) hat natürlich mit dem im sogenannten Mannlibuch genannten *Hanfrose* nichts zu tun, sondern gehört zu vorröm. *ROSA 'Gletscher, Wildbach, Rinne, Erdrutsch' (*RN 2*, 286). – *Cutsch* (Waldhalde) ist im *RN* unter dem Namen *Val Gutsch* (Tierfriedhof, Tobel) zu finden. Bei den Namen *Bot da Zislis* (Zeisig), *Fastatg da Schendlas* (Schindeln) kann man nicht ernsthaft von deutschen Einschüben sprechen.

p. 264: *fa igl schmutzan* 'Rundholz entkanten' soll wohl heißen *fa igl schnutzan* (schnäuzen).

p. 317: Zu *braga* 'Hahn am Vorderwagen', das in dieser Bedeutung im *DRG 2*, 458 fehlt, cf. G. PEDROTTI, *Vocabolario dialettale degli arnesi rurali*, Trento 1936, p. 27: *braga* 'la parte posteriore della freccia del carro'.

p. 466: Die Umschreibung des Konjunktivs des Präteritums mit 'tun', z.B. *ị tẹt ịm das nịt sẹ̄gɑ* 'ich würde ihm das nicht sagen' ist auch in Chur und Umgebung beheimatet.

p. 506: Der Ausdruck *pụtɑ* 'essen' im Satz: *wẹn ị han kha hụŋgər, bịn ị gɑ pụtɑ* 'als ich Hunger hatte, ging ich essen' ist nicht zu *put* 'Brei, Mehltrank' zu stellen, sondern stammt aus der Vaganten- oder Gaunersprache. Cf. *SchwId. 4*, 1914 *butte*^{n} 'behaglich essen' für Untervaz, ferner *ASV 43*, 40 jenisch *z lail puta* 'zu Nacht essen'.

p. 519: Zu *murogna* 'Geschirr gegen Gebärmuttervorfall' cf. *Vocabulari romontsch sursilvan-tudestg*, s. *mureina*.

p. 520: *palada*, f., 'große Schafzecke' zu PILU 'Haar'. Cf. in Bonaduz auch *panizeun* < *palizun* 'kleine Schafzecke'.

p. 525: *targnocla*, f., 'Zäpfchen am Hals der Ziege' erinnert an surmeir. *targnol*, m., in gleicher Bedeutung (cf. *Vocabulari da Surmeir*, p. 230 und *DRG 2*, 192 s. *bargnoccal*).

p. 526: *troccár*, m., 'Stechapparat zur Entfernung der Luft bei geblähten Rindern' zu dt. *Trokar*, fr. *trocar*. Cf. *Meyers Konversationslexikon 16*, 1048 mit Abbildung.

p. 527: Zu *zaspa(r)* 'scharren' (von Hühnern) cf. F. J. STALDER, *Versuch eines schweizerischen Idiotikon mit etymologischen Bemerkungen untermischt*, II., Aarau 1812, p. 465.

p. 529: *bɑtɑrels* in der Wendung *bɑtɑrels gẹ̄* bedeutet nicht 'Kinderklapper', sondern 'Schlegel, Stecken', demnach handelt es sich wohl um ein 'Steckenspiel'.

p. 530: Im Satz *dẹ̄ pụnšɑ mər dẹrmōl* (beim Kartenspiel) knüpft *pụnšɑ(n)* an rom. *punscher* < PUNGERE 'stechen' an und nicht an asurselv. *buntschana(r)* 'zum besten haben'.

p. 540: Es ist fraglich, ob *schendernaglia* 'Lumpenpack' zu dt. *Schinder* zu stellen ist, da dieses ja in der Form *schinter*, *schenter* nach Romanischbünden kam. Es handelt sich wohl um eine Kreuzung von *schenta* 'Pack, Gesindel' mit *mendernaglia* 'Schar Minderjähriger, Nachtbuben'.

p. 542: Im Spruch *sọñ mịhẹ́l ɑnvídɑ, sọñ mịhẹ́l mɑtɑ sịn pẹ́ñɑ* besagt *anvídɑ* nicht 'lädt ein', sondern 'St. Michael (29. Sept.) zündet das Licht an, d.h. die Arbeit bei Licht fängt wieder an'.

Alexi Decurtins

★

MOSHE LAZAR, *Le Jugement Dernier (Lo Jutgamen General)*. Drame provençal du XVe siècle, p.p. M. L., Paris (Klincksieck) 1971, 263 p., 10 Tafeln und 12 Abbildungen im Text.

Der vorliegende Text war bisher weder unbekannt noch unveröffentlicht: seit 1893 ist er in den von A. Jeanroy und H. Teulié gesammelten und herausgegebenen *Mystères provençaux du XVe siècle* zugänglich[1]. Gleichwohl ist Lazars Ausgabe zu begrüßen, wird doch durch sie ein Werk von großer Bedeutung für die Geschichte des Dramas wieder allgemein, d.h. auch außerhalb der Bibliotheken verfügbar. Darüber hinaus bringt der Hg. noch einige Korrekturen gegenüber der Erstausgabe an, die allerdings kaum je sehr tiefgreifend sind. Wenn Lazar im *Avant-propos* versichert, er wolle eine «version plus correcte» geben (p. 9), dann erwartet man doch bedeutend umfassendere Änderungen, als sie die Neuausgabe tatsächlich bringt. Aufgrund der im Apparat verzeichneten Abweichungen zu Jeanroy – Teulié habe ich z.B. für die Verse 1–1000 (bei total 2733 Versen) ganze 9 Verbesserungen gezählt; von diesen sind deren 4 (also fast die Hälfte) rein graphischer Natur, in drei Fällen handelt es sich um zweifelhafte Lesungen, wo man mit guten Gründen sowohl für die eine wie die andere eintreten kann, einmal wählt Lazar eine andere Zeilen- bzw. Versaufteilung, und nur in einem Fall korrigiert er eine schwerwiegendere Fehlleistung. Sein Text kann somit nicht als wirklich neu bezeichnet werden. Wenn wir die Neuausgabe trotzdem für begrüßenswert und sinnvoll halten, dann v.a. deshalb, weil das *Jutgamen General* die einzige vollständige Dramatisierung des Jüngsten Gerichts aus dem galloromanischen Sprachraum darstellt und weil der Text im Vergleich zu den übrigen Zeugnissen dieser Art von überdurchschnittlicher Dramatik ist. Überdies enthält er eine sehr große Zahl von z.T. recht ausführlichen szenischen Angaben, die bei der Seltenheit solcher Hinweise in den übrigen Texten von größter Bedeutung sind; das *Jutgamen General* ist in dieser Hinsicht noch reicher als das Adamsspiel.

Lazar schickt seiner Ausgabe eine interessante und substantielle Einleitung (p. 11–51) voraus. In einem ersten Abschnitt (p. 11–13) gibt er einen Überblick über die dramatische Literatur des Mittelalters, der v. a. auch dazu dienen soll, die Seltenheit der Dramatisierungen des Jüngsten Gerichts zu erklären; der Verweis auf die Möglichkeit, daß zahlreiche Handschriften verlorengegangen seien, ist in diesem Zusammenhang zweifellos ungenügend. Bis Ende des 12. Jh.s beschränkt sich das religiöse Theater praktisch auf Dramatisierungen der Messe[2]; das 13. Jh. wird fast ausschließlich durch die *Miracles de Notre Dame* dominiert; im 14. Jh. erst wendet man sich der Passion und visionären Stoffen im Rahmen von größeren Zyklen zu. Erst dadurch war das Terrain für eine dramatische Behandlung des Jüngsten Gerichts vorbereitet, die überdies noch neue dramatische Techniken und Fortschritte in der szenischen Gestaltung erforderte; v.a. war dabei nicht ohne eine große und komplizierte Bühne (nicht nur horizontale, sondern auch vertikale Gliederung) und eine recht aufwendige Maschinerie auszukommen. All dies erklärt nach Lazar, warum man sich erst im 15. Jh. wirklich an die szenische Gestaltung des Jüngsten Gerichts heranwagte. Da aber die öffentliche Aufführung der Mysterien bald verboten werden sollte, konnte sich gar keine große Tradition zu diesem Thema mehr entwickeln. Einmal zu diesem Schluß gekommen, muß Lazar konsequenterweise auch die These von E. Mâle, G. Cohen, M. Aubert usw. ablehnen, nach der die Mysterien über das Jüngste Gericht die Gestaltung dieses Themas in der Bildhauerei maßgeblich beeinflußt hätte (p. 50/51) – die Beeinflussung geht vielmehr gerade

[1] Cf. A. JEANROY – H. TEULIÉ, *Mystères provençaux du XVe siècle*, Toulouse 1893.
[2] Der *Sponsus* stellt hier eine begrenzte, die Regel bestätigende Ausnahme dar.

in umgekehrter Richtung: Darstellungen des Jüngsten Gerichts finden sich in der Plastik mehrere Jh. vor den ersten dramatischen Texten zu diesem Thema, die Gestaltung ist in der Plastik normalerweise bedeutend dramatischer als im Theater, ja Lazar dürfte wohl sogar recht haben in der Annahme, die ungewöhnliche Dramatik des *Jutgamen* stelle einen (isolierten) Versuch dar, die dramatische Spannung und Raffung in der Malerei und der Monumentalskulptur auf der Bühne zu imitieren. Diese These wird gestützt durch einen ausführlichen Strukturvergleich des *Jutgamen* mit dem *Jugement de Dieu* von Modane (Savoyen) und den übrigen mittelalterlichen Dramatisierungen des Jüngsten Gerichts (p. 32ss.). Es ergibt sich dabei, daß einzig das *Jutgamen* eine der Plastik vergleichbare Dramatik kennt, während bei allen übrigen szenischen Gestaltungen des Themas die didaktische Komponente mehr oder weniger deutlich im Vordergrund steht. Ob man so weit gehen darf, eine direkte Beeinflussung des Autors bzw. Spielleiters durch das Tympanum von Sainte Foy de Conques (Rouergue) anzunehmen (p. 50/51), scheint mir allerdings fraglich, v.a. wenn man sich die Universalität des Themas und den weitgehend traditionellen Charakter seiner Gestaltung in der Plastik vor Augen hält; Lazars Hypothese ist zwar plausibel, aber weder beweisbar noch widerlegbar.

Damit wären wir zur Frage nach der Herkunft von Text und Handschrift gelangt (p. 13ss.). Die Handschrift *(BN fr. nouv. acq. 6252)* scheint Ende des 15. Jh.s im Rouergue entstanden zu sein; sie enthält einen Dramenzyklus, der von der Schöpfung bis zum Jüngsten Gericht reicht, und in dem nur die Passion fehlt. Die Schrift auf den 107 Folien von länglichem Format scheint von der gleichen Hand zu sein, wenigstens was den Text als solchen betrifft. Das eigenartige Format (290 × 100 mm) legt die Vermutung nahe, daß wir es mit einer Art Rollenbuch zu tun haben, wie es vom Spielleiter bei den Aufführungen verwendet wurde, und in die gleiche Richtung weisen die zahlreichen Ergänzungen im dramatischen Text und in den Rubriken, die vom Spielleiter (bzw. den Spielleitern) stammen dürften und die ständige Arbeit am Text bei der Inszenierung spiegeln. Die Frage nach den Quellen des *Jutgamen* hängt eng mit derjenigen nach der Datierung des Textes zusammen. Nach Lazar muß als Hauptquelle der *Processus Belial* (1382) bzw. dessen französische Übersetzung von Pierre Ferget (1481) angesehen werden, – also die gleiche Quelle wie beim *Jugement de Dieu* von Modane. Lazar versucht diese These dadurch zu erhärten, daß er einen längeren Textausschnitt aus dem *Jutgamen* der entsprechenden Stelle aus dem *Procès Bélial* gegenüberstellt (p. 18/19), *Jutgamen* und *Jugement* miteinander vergleicht (p. 21ss.)[3] und im Anhang nochmals ein größeres Stück aus dem *Procès* abdruckt (p. 235–252)[4]. Aus den zahlreichen Parallelen schließt der Hg., das *Jutgamen* könne erst nach 1481 entstanden sein. Lazars Schluß scheint mir deshalb nicht zwingend zu sein, weil nichts beweist, daß die festgestellten Parallelen nur aufgrund der französischen Fassung zu erklären sind; sie könnten auch ebensogut auf die hundert Jahre ältere lateinische Fassung zurückgehen. Dann würde ich mich auch nicht getrauen, die Quellenfrage derart eindeutig zu beantworten. Wohl gibt es zahlreiche Parallelen zwischen dem *Jutgamen* und dem *Procès*, doch finden sich dazwischen auch immer Szenen und Szenenbruchstücke, die nicht aus dem letzteren stammen können, die aber in anderen möglichen Quellen enthalten sind. Ebenso ergeben sich zahlreiche Unstimmigkeiten hinsichtlich der Personen (Namen), die die einzelnen Laster und

[3] In der Darstellung läßt dieser Vergleich einiges zu wünschen übrig, da die beiden Texte nicht nebeneinander (z.B. Halbierung der Seite in der Vertikalen oder Darstellung auf den jeweils gegenüberliegenden Seiten), sondern untereinander (Seite in der Horizontalen unterteilt) analysiert werden, was es für den Leser recht umständlich macht, Zusammengehörendes zu vergleichen.

[4] Der Text entstammt nicht der Ausgabe von 1481, sondern derjenigen von 1484.

Sünden verkörpern. Das *Jutgamen* dürfte nicht derart einseitig auf dem *Procès* fußen, wie dies nach Lazars Darstellung der Fall zu sein scheint; vielmehr ist die ganze Tradition zum Thema in ihrer vollen Breite in Rechnung zu stellen: je nach Bedarf verwendet der Autor Elemente aus den verschiedensten Quellen und ergänzt diese auch noch durch eigene Einfälle (cf. z.B. die Konfrontation zwischen Teufeln und Lastern im 3. Teil). Diese Tradition wird übrigens nicht nur durch die dramatische Literatur gebildet, auch die religiös-didaktische Literatur ist in Rechnung zu stellen, ja man darf sich nicht einmal auf die christliche Literatur beschränken, sondern muß auch antike und arabische Darstellungen der Hölle und des Jüngsten Gerichts im Auge behalten. So enthält z.B. die *Eschiele Mahomet* (frz. Übersetzung letztes Drittel 13. Jh.) gewisse Elemente, die eine Art «Echo» im *Jutgamen* zu finden scheinen: die Verbindungen von Jüngstem Gericht und Darstellung der Hölle, die Bestrafung der Todsünden durch aus ihnen abgeleitete Torturen, der Feuerbrunnen, in den die Sünder gestürzt werden usw.[5]. Es liegt mir fern, einen direkten Einfluß der *Eschiele* auf das *Jutgamen* vertreten zu wollen. Die Beispiele sollen nur zeigen, wie groß der Kreis der möglichen Quellen ist; die verschiedenen Komponenten bei der Darstellung von Hölle und Jüngstem Gericht stammen aus einer Art allgemeinem Motivinventar, in dem antike, christliche und muselmanische Elemente zusammenfließen. Oft läßt sich nicht mehr mit Sicherheit feststellen, aus welchem Kulturkreis sie in das mittelalterliche Inventar eingedrungen sind; sicher aber ist, daß sie mehr oder weniger jederzeit verfügbar waren und in den verschiedensten kulturellen, sozialen und literarischen Kontexten neu aktualisiert, z.T. auch mit neuen Inhalten oder Inhaltsnuancen erfüllt werden konnten.

Was die Textausgabe als solche betrifft, so macht sie – soweit dies ohne Einsicht in das Manuskript beurteilt werden kann – einen verläßlichen Eindruck, wenn auch gewisse Mängel nicht übersehen werden können. Bedauerlich ist v.a., daß Lazar seine Editionsprinzipien nirgends darlegt, und daß er die aufgelösten Abkürzungen bei einem auf einem einzigen Manuskript beruhenden Text nicht kennzeichnet. Wieso sind die Regieanweisungen kursiv gedruckt? Ist das kursive *e* in «Borgeses» (v. 777) ein Druckfehler? Beruht die Verwendung des Akuts in *prés* 1680, 1742, 2116, *murtriés* 2115, *agués* 2654, *ausigués* 1893 usw. auf einem Versehen, oder kommt ihm eine Funktion zu (die gleichen oder verwandte Moneme und Lexien erscheinen anderweitig allerdings ohne Akzent). Lägen Editionsprinzipien vor, dann ließen sich diese Fragen eindeutig beantworten. Vermutlich handelt es sich einfach um Inkonsequenzen, und inkonsequent ist Lazar auch in der Behandlung der aus dem Text eliminierten Elemente; bald werden sie in runde Klammern gesetzt und bleiben im Text stehen (z.B. v. 216, 438, 953), bald werden sie aus dem Text eliminiert und nur noch in den Anmerkungen aufgeführt (z.B. v. 2708).

Als besondere Schwäche der Ausgabe ist die Tatsache zu betrachten, daß Lazar oft vorschnell und überdies verschiedentlich ohne Konsequenz zu Korrekturen bereit ist. Hierfür einige Beispiele:

– In unserem Text fällt *-r* im absoluten Auslaut und in der Endung *-rs* oft auch graphisch. Lazar restituiert das *r* in beiden Stellungen verschiedentlich, cf. *emperado*[*r*]*s* (p. 58), *cordelie*[*r*]*s* (p. 58), *devorado*[*r*]*s* (v. 740); *qua*[*r*] (v. 2012) usw. Umgekehrt läßt er aber Formen wie *murtries* (1189, 2115), *carses* (pl. von *carser;* 1264); *conoise* (358), *reseme* (604), *fa* (734; alles Inf.) usw. stehen. Alle diese Korrekturen sind überflüssig, denn sowohl *-r* wie

[5] Cf. P. WUNDERLI, *Etudes sur le livre de l'Eschiele Mahomet*, Winterthur 1965, p. 76/77 und *Le livre de l'Eschiele Mahomet*, Bern 1968 *(RH 77)*, Kap. LXI–LXXXIX.

-r- in *-rs* waren im 15. Jh. in Rouergue schon längst verstummt[6]; dort, wo *r* in diesen Stellungen im Text vorkommt, hat es rein graphischen Charakter.

– Fällt *n* im absoluten Auslaut oder vor *-s*, wird es von Lazar in der Regel restituiert: *auguisti[n]s* (p. 58), *augusti[n]s* (748 R), *bernardi[n]s; avia[n]* (239), *poyra[n]* (1597) usw. Auch diese Korrekturen sind überflüssig, denn im Herkunftsgebiet des Textes war *-n* sowohl im absoluten Auslaut wie vor flexivischem *-s* Ende des 15. Jh.s längst verstummt; dies gilt auch für die Verbalendung *-an*, die den Nasal sonst oft bewahrt[7]. Ebenso drängt sich eine Korrektur vom Lautlichen her nicht auf, wenn eine 1. Pers. pl. mit *-n* geschrieben wird (z.B. *suplican* 679, 938; Lazar > *-m*) oder eine 3. Pers. pl. mit *-m* (z.B. *entem* 1533; Lazar > *-n*). Das *-m* der 1. Pers. pl. dürfte in unserem Text bereits zu *-n* geworden sein[8], während die Schreibung des Nasalkonsonanten in der 3. Pers. pl. rein graphischen Charakter hatte: die Graphien *-m* und *-n* konnten in der 1. Pers. pl. und demzufolge auch in der 3. Pers. pl. vertauscht werden.

– In *centencia* (p. 58), *cilete* (1150 R, 1824 R) usw. ersetzt Lazar *c-* durch *s-*; auch diese Korrektur ist überflüssig, denn aufgrund der lautlichen Entwicklung ($C^{e/i} > ts > s$) sind die Graphien *c* und *s* (vor *e/i*) vertauschbar geworden[9]. Auch hier ist übrigens der Hg. wieder inskonsequent, denn an anderen Stellen läßt er *s* für *c* (63, 69 *sertas*, 72 *sertanamen*, 1865 *desendutz*) und *c* für *s* (1479, 1599 *foces* [*foses*], 1893 *ausigués*) stehen.

Neben diesen sich wiederholenden Fehlkorrekturen gibt es eine Reihe von Fällen, die mehr oder weniger isoliert dastehen: 258 *meta[t]z* ist überflüssig, da die Graphie *z* auch für *tz* steht[10], wobei nicht ausgeschlossen werden kann, daß zur Entstehungszeit unseres Textes schon beide Graphien für *-s* stehen[11]. – 860 *no[b]le* ist keine zwingende Korrektur; die Graphie *nole* könnte auch ein Zeuge für vokalisiertes *b* vor *l* sein[12]. – 926 korrigiert Lazar interrogatives *que* (Nom.) zu *qui*, 2019 begnügt er sich dagegen mit einer Anmerkung «que: qui». *Que* scheint hier auch Subjektsfunktion zu haben[13] (cf. die gleiche Erscheinung in gewissen frz. Dialekten) und ist auch v. 926 nicht zu korrigieren. – 1176–1179 Ms. «He aiso dis l'escriptura, / Que dis veraiamen enaisi: / *Ante faciem ejus ibit mors*, / Abacuc, en lo ters capitol». Lazar stellt die beiden letzten Verse um, was zwar möglich ist, sich jedoch keineswegs aufdrängt: der letzte Vers ist als nachgestellte Stellenangabe durchaus annehmbar. – 1786 *ex[c]ellen* (ebenso 800, 916, 1097): die Korrektur ist überflüssig, da *x* für [*ks*] stehen kann[14]. – Die Korrektur 2058 *demandes* > *demandas* drängt sich keineswegs auf, da eine Abschwächung von *a* > *e* vor *-s* heute im Prov. verbreitet ist und es z.T. schon im Mittelalter war[15]. Ob 2628 *quatra* in *quatre* zu korrigieren ist, ist ebenfalls fraglich, denn *-a* kann eine Notierung des Stützvokals sein. – Wenn Lazar schon p. 58 *auguisti[n]s* stehen

[6] Cf. J. Ronjat, *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier 1930–1941, vol. II, § 390; Å. Grafström, *Etude sur la graphie des plus anciennes chartes languedociennes avec un essai d'interprétation phonétique*, Uppsala 1958, p. 165.

[7] Cf. Grafström, *Graphie*, p. 152ss.; Ronjat, *Grammaire* II, § 385, *Grammaire* III, § 568, 588.

[8] Cf. Ronjat, *Grammaire* II, § 384.

[9] Cf. Grafström, *Graphie*, p. 116ss.; Ronjat, *Grammaire* II, § 272.

[10] Cf. Grafström, *Graphie*, p. 235; Wunderli, *La plus ancienne traduction provençale (XIIe s.) des chapitres XIII à XVII de l'Evangile de Saint Jean*, Paris 1969, p. XXII.

[11] Cf. Ronjat, *Grammaire* III, § 559, *Grammaire* II, § 272.

[12] Cf. Ronjat, *Grammaire* II, § 353.

[13] Cf. Å. Grafström, *Etude sur la morphologie des plus anciennes chartes languedociennes*, Stockholm 1968, § 36.

[14] Cf. Grafström, *Graphie*, § 61, 78/1.

[15] Cf. Ronjat, *Grammaire* I, § 119; Grafström, *Graphie*, § 8/6.

läßt, dann dürfte er auch 2075 *aseguiri* nicht zu *aseguri* korrigieren; *ui* ist eine Graphie für [*ü*][16]. – 2223 *lo*[*c*] ist eine zweifelhafte Korrektur, denn *lo* könnte ein früher Zeuge für den Verlust der auslautenden Okklusiven sein[17]. – 2476 [*H*]*e* (<ET) ist überflüssig, auch wenn sonst regelmäßig ein *h*- geschrieben wird: es hat rein graphischen Charakter. – Schließlich werden in N 17, 101 und 229 Korrekturvorschläge zu v. 22 R, 522 und 1308 gemacht, die trotz ihrer hypothetischen Formulierung mit der betreffenden Stelle im Text übereinstimmen; die Lesung des Ms. wird nur im ersten Fall angegeben.

An eigentlichen Versehen ist uns nur weniges aufgefallen. Zwischen v. 241/242 haben wir zweifellos eine Lücke; auch v. 242 müßte mit drei Punkten beginnen, denn der Satz ist in dieser Form unvollständig. – 1175 *pieus ela*, lies *pieusela*. – 1232 R *as* ist eine Nebenform von *a*/*ad* und braucht in vorvokalischer Stellung nicht korrigiert zu werden. – 1555 *qu es* ist entweder *qu'es* oder *que es* zu lesen, wobei die zweite Lesung dem Habitus unseres Ms. entspricht. – 1644 *format agretz* paßt nicht in den Kontext (p. c.); es ist zu *avetz* zu korrigieren.

Im Vergleich zu den überflüssigen Korrekturen fällt diese Liste recht kurz aus; wir haben also eine durchaus brauchbare Ausgabe vor uns, die allerdings den Text zu stark in Richtung auf das klassische Altprovenzalische frisiert; durch die Angabe der Lesung der Handschrift im Apparat sind solche Übergriffe aber jederzeit korrigierbar. Weniger zufriedenstellend scheint mir das Glossar zu sein. Obwohl es nur 6 Seiten umfaßt, enthält es viel Unnötiges – der Text bietet eben kaum lexikalische Schwierigkeiten. Ich meine, unter den Buchstaben A–C könnte man ohne weiteres die folgenden Stichwörter eliminieren: *acordar*, *acusar*, *albre*, *anar*, *angial*, *ardre; bategar*, *beure; castiar*, *claure*, *coffessar*, *conoisensa*, *conoiser*, *contrictio (contrittio)*, *cridar*. Überhaupt ist nicht klar, nach welchen Kriterien die ins Glossar aufzunehmenden Wörter ausgewählt wurden. Bei den geringen Schwierigkeiten, die der Text bietet und in Anbetracht seiner Entstehungszeit (Ende 15. Jh.), hätte man sich vielleicht auf diejenigen beschränken können, die im kleinen Levy fehlen. – Die zu den aufgeführten Stichwörtern gegebenen Belegstellen sind leider nicht vollständig: *almoina* findet sich nicht nur 815, 822, 1769, sondern auch 1810, 2147; *caler* 'falloir'[18] kommt nicht nur 21, 41, 49 vor, sondern auch 54, 56, 2205, 2419, 2469 u. passim; usw.

Noch eine letzte Bemerkung zur französischen Übersetzung, die dem Text beigegeben ist. Ärgerlich ist dabei v.a., daß der Umbruch des auf den geraden Seiten abgedruckten provenzalischen Textes nicht bzw. höchst mangelhaft mit demjenigen des auf den ungeraden Seiten stehenden französischen Textes harmonisiert wurde: der Übersetzungstext wird für die einzelnen Tiraden *en bloc* wiedergegeben, was einen immer wieder zu lästigem Blättern zwingt. Die Übersetzung selbst will nicht wörtlich, sondern sinngemäß sein (p. 10). Dieses an sich gute Prinzip sollte aber doch nicht dazu verleiten, mit dem Text so frei umzugehen, wie Lazar dies oft tut. Die Regieanweisung *digua* wird bald mit Ind. Präs., aber auch durch ein Futurum, einen Konjunktiv oder überhaupt nicht wiedergegeben. Ein Realis des prov. Textes wird in der Übersetzung zum Irrealis (v. 107, 1706/1707), wie denn überhaupt die für einen alten Text so typische Tempusstruktur oft in der Übersetzung zugunsten einer farblosen modernfranzösischen Nivellierung aufgegeben wird. Darüber hinaus werden gewisse Stellen in der Übersetzung oft ohne zwingenden Grund gekürzt, ergänzt oder umgeformt.

[16] Cf. WUNDERLI, *Saint-Jean*, p. XVII; GRAFSTRÖM, *Graphie*, p. 85/86; PFISTER, *VRom. 17* (1958), 326.

[17] Cf. RONJAT, *Grammaire* II, § 371.

[18] Wieso im Glossar übrigens unter *cal-*, wenn die Form im Text immer *qual* ('il faut') ist (kein Querverweis unter *qu*)?

Wenn Lazar tatsächlich auch in der Übersetzung den Charakter eines Textes aus dem 15. Jh. sichtbar machen wollte (p. 10), dann hätte er bedeutend näher bei seiner Vorlage bleiben müssen.

Peter Wunderli

★

HANS GOEBL, *Die normandische Urkundensprache. Ein Beitrag zur Kenntnis der nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Wien-Köln-Graz (Böhlau) 1970, 343 p. (*SB Wien, Phil.-hist. Kl.* 269).

Das Jahr 1970 hat unsere Kenntnis des normandischen[1] Dialekts durch zwei einschlägige Publikationen bereichert: Während sich die Dissertation von Gerda Rössler[2] einem ausgewählten, und wie sich zeigen wird, betont konservativen Dialekt zuwendet, und zwar der Phonemermittlung und dem Variantenstudium an Hand eines synchronischen (p. 69–172) und eines diachronischen Textes (p. 173–255), versteht sich Hans Goebls Arbeit als Beitrag zur Erforschung der mittelalterlichen Skripta der gesamten Normandie (einschließlich des Gebietes um Le Mans).

Goebls Werk ist ohne Zweifel die bedeutendste der von Carl Theodor Gossens Wiener Schule ausgegangenen Untersuchungen zu den nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters[3], sieht man von Gossens eigenem richtungweisenden Buch *Französische Skriptastudien*[4] und seinen ergänzenden Aufsätzen[5] ab, die sich vor allem um eine weitere Klärung der Beziehung von Graphem und Phonem bemühen.

Was Gossen uns an wichtigen Erkenntnissen über die Skripta und die Graphematik der mittelalterlichen Urkunden des gesamten nordfranzösischen Raumes gebracht hat, vertieft und erweitert nun Goebl für einen speziellen Bereich und auf der Basis eines noch weit umfangreicheren Materials, als dies schon sein Lehrer getan hatte[6]. Die Liste der 1492 zugrundegelegten Urkunden aus der Zeit von 1246 bis 1551 umfaßt allein mehr als 40 Seiten (p. 50–92). Als besondere Leistung ist zu würdigen, daß Goebl dieses außerordentlich umfassende Material unter Zuhilfenahme der elektronischen Datenverarbeitung ausgewertet hat,

[1] So zur Unterscheidung von *normannisch* 'auf den germanischen Stamm der Normannen bezüglich', cf. GOEBL p. 95 N 2 (nach SUCHIER, WACKER und GOSSEN).

[2] Cf. GERDA RÖSSLER, *Zur Problematik der Struktur des nordwestnormannischen Vokalismus (Die Dialekte des Département de la Manche)*, Diss. FU Berlin 1968, Wiesbaden 1970 *(Mainzer Romanistische Arbeiten 7)*.

[3] Cf. EVA SCHACHT-SKOCROWSKY, *Die vulgärsprachlichen Elemente in den mittellateinischen Urkunden des Poitou*, Diss. Wien 1965; HANNELORE STARK, *Untersuchungen zur lothringischen Urkundensprache*, Diss. Wien 1966; WINIFRED PRANTER, *Untersuchungen zur Urkundensprache des Comminges im 16. Jahrhundert*, Diss. Wien 1967.

[4] Cf. CARL THEODOR GOSSEN, *Französische Skriptastudien. Untersuchungen zu den nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Wien-Köln-Graz 1967 *(SB Wien, Phil.-hist. Kl. 253)*; dazu die Besprechungen bes. von PETER WUNDERLI, *VRom. 28* (1969), 167–176, und GUSTAV ADOLF BECKMANN, *RF 82* (1970), 605–612.

[5] Cf. CHARLES-THÉODORE GOSSEN, *Graphème et phonème: le problème central de l'étude des langues écrites du moyen âge*, *RLiR 32* (1968), 1–16; *L'interprétation des graphèmes et la phonétique historique de la langue française*, *TLL 6/1* (1968), 149–168.

[6] GOSSEN hatte für den Raum der Normandie mehr als 155 Urkunden und übersichtsmäßig noch 49 Dokumente von 1303 bis 1333 herangezogen, cf. *Frz. Skriptastudien*, p. 63–67.

so daß dem Leser jede nur mögliche Information quantitativer Art, sei es über die räumliche Verbreitung der Urkunden nach Diözesen und Orten, über die zeitliche Verteilung innerhalb der Spannen von 1246–1300, 1301–1350 und 1351–1551 (wobei wiederum durch Subtraktion die Werte für die übrigen Zeiträume gewonnen werden können), über die Anzahl und Frequenz der auftretenden Wörter (insgesamt sind es 692087) und der als typisch erachteten normandischen Formen (im Gesamtzeitraum wurden 52488 solcher Formen, d.h. 7,58% aller Wörter, notiert; 1,43% aller Formen weisen überdies eines der 14 als besonders kennzeichnend anzusehenden sprachlichen Kriterien, die sogenannten «primären Merkmale», auf, cf. p. 102) oder die statistischen Mittelwerte der in einem Text zu erwartenden typischen Formen, zur Verfügung gestellt werden kann. Dieses Verfahren erlaubt es ferner, die aus der Untersuchung der Urkunden gewonnenen Ergebnisse zu den primären Merkmalen an Hand von 14 Tabellen und jeweils 2 Karten, die über die räumliche und zeitliche Belegdichte dieser Formen Auskunft geben, in überaus eindringlicher Weise darzustellen, ganz zu schweigen davon, daß jede einzelne Form, die eines der 218 von Goebl einprogrammierten graphischen Phänomene aufweist, in allen Belegen exakt abgerufen werden kann. Es ist unter solchen Voraussetzungen offenkundig, daß wir damit über eine Materialbasis verfügen, wie sie die dialektologische Forschung in dieser Präzision wohl noch nicht besessen hat. Andererseits versteht es sich aber, daß der Verfasser im Hinblick auf die qualitative Auswertung und Interpretation seines Materials weiterhin auf traditionelle Methoden angewiesen ist.

Goebl hat seine graphematischen Untersuchungen in zwei Teile gegliedert; der erste und ausführlichere widmet sich den als primäre Merkmale bezeichneten Erscheinungen (p. 139–242), die «auf Grund ihrer quantitativen Häufigkeit und ihrer etymologischen Herkunft eine sprachgeographische Strukturierung des Gesamtgebietes der Normandie» (p. 139) ermöglichen. Der andere Abschnitt (§ 101–168, p. 243–313) behandelt eine größere Anzahl urkundensprachlicher Merkmale, die «zwar ihrer Beleghäufigkeit und ihrer sprachgeographischen Bedeutung nach 'sekundär'» (p. 243) sind, jedoch das im vorangehenden Teil gewonnene Bild vervollständigen sollen; hierunter werden auch Erscheinungen aus der Morphologie berücksichtigt. Da Goebl seine Fragestellung eng an Gossens *Französische Skriptastudien*, besonders an das erste Kapitel über die westfranzösischen Skriptae[7], anlehnt, ist ein rascher Vergleich der zutagetretenden Resultate möglich; im übrigen erlaubt Gossens Index (bei Goebl fehlt leider ein Schlagwortregister) weitere Vergleiche mit den bei Goebl beschriebenen sekundären Merkmalen der normandischen Skripta.

Gossen hatte in seinem I. Kapitel gleichfalls 14 Merkmale herausgestellt, die allen westfranzösischen Urkundensprachen eignen, und zwar:

1. Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ē[(p. 72–87) – Goebl p. 154–177,
2. Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ō[(p. 88–115) – Goebl p. 177–200.
3. Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ĕ und ŏ + Palatal (p. 155–122) – Goebl p. 200–203 *(Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ĕ + Palatal)* und p. 207–210 *(Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ŏ + Palatal)*,
4. Das Suffix -ĀRIU, -A und das Bartsch'sche Gesetz (p. 122–124) – Goebl p. 149–151 *(Das Suffix* -ĀRIU, -A*)* und p. 127–153 *(Das Bartsch'sche Gesetz)*,
5. Das Fehlen des auslautenden *-s* in der 4. Person (p. 125s.) – Goebl p. 307s. (§ 163),
6. Das Imperfekt der 1. Konjugation (p. 127–129) – Goebl p. 310s. (§ 165),
7. Das Präsens des Konjunktivs auf *-ge* (p. 129–132) – Goebl p. 308–310 (§ 164),

[7] Cf. GOSSEN, *op. cit.*, p. 53–186.

8. Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ĕ[und ŏ[(p. 132–139) – Goebl p. 253–255 (§ 106: *Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat.* ĕ[; ŏ[ist nicht eigens behandelt),
9. Die Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ā[(p. 139–157) – Goebl p. 142–149,
10. Die Ergebnisse von bet. lat. Ā + L (p. 157–169) – Goebl p. 248–250 (cf. auch p. 304–306 zu den Ergebnissen von QUĀLES, TĀLES),
11. Die Ergebnisse des Nexus -ĔLLU (p. 169–175) – Goebl p. 204–207,
12. ĬLLU und seine Verbindungen (p. 175–180) – Goebl p. 296–299 (§ 154: *Die artikulierten Präpositionen* IN *und* DE) und p. 303s. (§ 159: *Das Demonstrativpronomen* ECCE + ĬLLOS),
13. Das betonte neutrale Demonstrativpronomen (p. 180–184) – Goebl p. 302s. (§ 158: *Das betonte neutrale Demonstrativpronomen* cen),
14. Die Graphien der Ergebnisse von lat. K^a, G^a, $K^{i,e}$ und T^{yod} in der normandischen Skripta (p. 184–186) – Goebl p. 211–223 *(Die Graphien der Ergebnisse von lat.* C + A*)*, p. 225–231 *(Die Graphien der Ergebnisse von lat.* G + A*)* und p. 231–242 *(Die Graphien der Ergebnisse von lat.* C + E, I *und* T + YOD).

Das einzige der primären Merkmale, das nicht im genannten Kapitel Gossens zur Sprache kommt, sind die Graphien der Ergebnisse von lat. C + O, U (Goebl p. 223–225), und zwar nicht die Reflexe einer sekundären Palatalisierung vom Typ CURĀTU [*kürę* > *tšürę*], sondern Graphien wie *Nichole*, *chohue*, *aulchunes*, *quenz*, *queu* usw.

Unter den in 68 Paragraphen gegliederten sekundären Merkmalen werden eine ganze Anzahl von sehr interessanten Eigentümlichkeiten der normandischen Skripta behandelt, die aufzuführen hier einfach nicht möglich ist. Es ist wichtig, festzuhalten, daß Goebl die schon zum Teil von Gossen erbrachten Resultate für den Bereich bestätigt und verfeinert hat und nunmehr eine Charakteristik der normandischen Schreiblandschaft entwickeln kann (cf. p. 315–317).

Es schließt sich in einem IV. Teil (p. 319–343) noch der Versuch der Erstellung eines Grapheminventars zum *Livre Noir de Bayeux* (éd. Bourrienne) an, der dieses wertvolle Buch abrundet; freilich beschränkt sich die Aufstellung des Inventars selbst auf 2 Seiten (p. 323s.), während den überwiegenden Teil eine Frequenzliste der im *Livre Noir* enthaltenen Wörter einnimmt.

Wenn kritische Bemerkungen zu Goebls Studie erforderlich sind, so betreffen sie nicht die vorzügliche Darbietung des urkundensprachlichen Materials, sondern dessen theoretische Durchdringung. In noch stärkerem Maße gilt für die vorliegende Untersuchung, was Wunderli bereits zu den terminologischen Fundamenten von Gossens *Skriptastudien* angemerkt hat[8]. Vom Standpunkt der Graphematik aus gesehen, kann Goebls Arbeit nicht mehr als einen ersten Versuch darstellen, der noch mit einigen methodologischen Unzulänglichkeiten behaftet ist. Andererseits bietet sie ein so breites Spektrum von Graphien, daß hiervon sehr wohl eine graphematische Analyse der normandischen Skripta und, darauf fußend, die Formung einer Graphemtheorie für die gesamten altfranzösischen (auch literarischen) Texte ihren Anfang nehmen kann.

Das Kernproblem ist die konsequente Scheidung der Begriffe *Graphem* und *Graphie* und ihre zuverlässige Definition, sodann die Frage nach den möglichen Beziehungen zu *Phonem* und *Phonie*. Hier hat es den Anschein, als habe Goebl nicht immer sauber zwischen den verschiedenen Termini geschieden; zwar versteht er unter Graphematik «die nach strukturellen Prinzipien erfolgende, inhaltlich bedeutungsdifferenzierende Analyse der Schrift» (p. 127) und definiert die Grapheme «als kleinste, weiter nicht teilbare, bedeutungs-

[8] Cf. WUNDERLI, *VRom. 28* (1969), 175s.

unterscheidende Einheiten des geschriebenen Zeichenfeldes» (p. 137), beachtet diese Prämissen aber in der praktischen Durchführung nicht mit der gebotenen Strenge, wie das häufige Schwanken in den Bezeichnungen *Graphem*, *Graphie*, *graphische Sonderform*, *Digraph*, *Orthographie*, *Schreibung*, *schriftliche Gestaltung* usw. für ein und dasselbe Phänomen zeigt (cf. z.B. p. 149/150, 201 N 56, 208/209, 221–223, 239–246, 253–255, 292 usw.). Die eigentlich nur Graphemen zukommende Notierung in Spitzklammern (cf. p. 138) wird zuweilen auch für ausdrücklich bezeichnete Varianten verwendet (so p. 247, 323 N 7), wie umgekehrt p. 221 ein Phonem in eckigen Klammern, also in phonetischer Notierung, erscheint. Eine weitere Gefahr liegt, wie schon Gossen mehrfach betont hat, in der vorschnellen oder unzureichend begründeten Gleichsetzung von Graphie und Phonie: So ist nicht einzusehen, warum «graphisch erhaltenes *l* als [*u̯*] zu lesen sein dürfte» (p. 248, warum nicht [*l*]?) oder warum normandische Formen mit *en*, «vor allem die späteren Formen, allesamt mit [*ã*(*n*)] interpretiert werden» sollten (p. 262).

Die Hauptursache für diese wiederholt auftretenden Widersprüchlichkeiten dürfte in der fehlenden oder nur ungenügend durchgeführten Scheidung zwischen Schrift als *System* und Schrift als *Aktualisierung* liegen, eine Scheidung, die der Dichotomie *langue/discours* durchaus entspricht. Zudem müßte, um eine dem Begriff 'Sprache' als Wiedergabe von fr. *langage/langue* entsprechende Ungenauigkeit zu vermeiden, noch Schrift als *allgemeine Fähigkeit* des Schreibens aus der speziellen graphematischen Analyse einer gegebenen «historischen Einzelschrift» ausgegliedert werden. Schrift als System, als optisches Kommunikationsmittel, ist demnach ein kollektiv verfügbares Gesamtinventar von Zeichen, denen ein Signifikat *(contenu)* und ein Signifikant *(expression)* eignet. Die kleinsten bedeutungstragenden Einheiten dieses Systems, etwa die «geschriebenen Wörter», könnte man in Anlehnung an den Terminus *Monem* als «*Grammoneme*» bezeichnen. Sie setzen sich ihrerseits in einer zweiten Gliederungsebene aus kleinsten distinktiven Einheiten zusammen, den *Graphemen*, die in der konkreten Realisierung der Schrift, also im *discours*, als *Graphien* erscheinen und empirisch faßbar werden. Lehnt sich dieses Schema bereits an die Terminologie der Genfer und Prager Schule an, so können auch die Mittel zur graphematischen Strukturanalyse aus der Phonologie übernommen werden, so die Kommutationsprobe zur Bestimmung der Grapheme, wie dies Goebl (p. 321–324) mit Recht unternimmt.

Für die Untersuchung mittelalterlicher Skriptae dürfte es dabei von zweitrangiger Bedeutung sein, daß die Schrift nur ein sekundäres Zeichensystem nach der Sprache (als deren «Verschriftung») darstellt. Dies schon deshalb, weil oft genug die Vermittlung der in den Urkunden enthaltenen Information ausschließlich auf optischem, d.h. graphischem Wege stattfand, ohne daß vor Abfassung des Textes ein Diktat, nach seiner Übermittlung ein Vorlesen[9], also eine primäre phonetisch-akustische Kodierung und Dekodierung, erfolgt wäre. Zum anderen verfügt der heutige Leser der Urkunden über so unzureichende Kenntnisse der authentischen Phonetik der hinter den Texten stehenden Sprache, daß auch für ihn die Schrift zum primären Kommunikationsmittel wird, ja daß er die zugehörigen akustischen Signale erst auf der Grundlage der optischen erschließen kann. Diese Überlegung zeigt, welche Bedeutung der Graphematik, und zwar der zunächst immanent und ohne Zuhilfenahme der aus der historischen «Lautlehre» des Französischen oder der Phonetik der modernfranzösischen Dialekte gewonnenen Postulate betriebenen, zukommt. Daß eine vorderhand angenommene Gleichsetzung von Graphem und Phonem, wie sie etwa Fleischer

[9] Dieser Ausdruck, den Goebl p. 114 N. 53 auch benutzt, ist dem sonst in der Einleitung gebrauchten *Verlesen* (p. 113/114) vorzuziehen, da letzterer allzu leicht an die Freudsche Fehlleistung erinnert (cf. p. 302, wo *Verlesung* im Sinne von 'Irrtum' steht).

1966 im Begriff des *Graphonems* ausdrückt (cf. Goebl p. 135 mit gebührender Skepsis), eher hinderlich wirken kann, mag eine weitere Beobachtung anhand eines beliebigen deutschen Beispiels erweisen.

Das Phonem /*y:*/ wird am häufigsten durch die Graphien *ü*, *üh* und *y* (z.B. in *Tür*, *Mühle* und *Typ*) wiedergegeben, in selteneren Fällen (Fremdwörter, Eigennamen) auch durch *ue* (*Revue*), *u* (*Nuance*, *Menu* als Varianten neben *Nüance*, *Menü*), *ui* (*Duisburg*), *yh* (*Wyhlen*) usw. Hat somit dieses eine Phonem in der Norm zwar nur eine phonetische, aber mehrere graphische Realisierungen, so kann umgekehrt jede dieser Graphien für mehrere Phoneme stehen: so z.B. *ü* auch für das Phonem /*y*/, so daß die auf der Ebene der *langue* vorhandene Opposition zwischen beiden Phonemen im graphischen *discours* neutralisiert wird, es sei denn, daß zusätzliche Signale, wie folgendes *h* oder *ϑ* *(fühlen, Dürer)* bzw. Doppelkonsonanz *(fül-len, ein Dürrer)* oder sonstige Mittel wie die graphische Opposition *ß/ss (müßig, müssen)*, den Unterschied kundgeben. In ähnlicher Weise ist *y* auch graphische Realisierung von /*y*/, /*i*/ und /*j*/ (cf. *Myrte*, *Hobby*, *Yacht*), *u* von /*u*/, /*u:*/, /*w*/ usw. Andererseits ist die in gesprochener Rede vollzogene phonetische Trennung der Varianten [*ç*] und [*x*] des Phonems /*x*/ in geschriebener Rede (*ch*) aufgehoben.

Aus diesen kurzen Beispielen wird schon zur Genüge deutlich, in welche Schwierigkeiten man erst gerät, wenn man nicht wie hier über eine intime Kenntnis der Phonologie und Phonetik der verschrifteten Sprache verfügt, gleichwohl aber nach akustischen Entsprechungen zu den Graphien suchen will. Noch problematischer wird es, wenn man zur Bestimmung des Graphems und seiner Beziehungen zum Phonem übergeht; werden Grapheme als kleinste distinktive optische Einheiten verstanden, so ist ausschließlich ihre abstrakte Relevanz, nicht ihre graphische Substanz zu beachten. Es gilt also zu fragen, ob sie in der Lage sind, Minimalpaare von «Grammonemen» bedeutungsmäßig zu differenzieren und sich selbst von den übrigen Graphemen abzuheben. Demnach wären *l* und *ll* in afr. *geline/gelline* (cf. Goebl p. 333) Frequenzliste des *Livre Noir de Bayeux*) Varianten *eines* Graphems, während sie in afr. *file* 'spinnt'/*fille* 'Tochter' oder *alors* 'dann' / *allors* 'anderswo' (cf. Goebl p. 329) kraft ihrer Bedeutungsdifferenzierung autonome Grapheme (<*l*> bzw. <*ll*>) darstellen; insofern ist bereits Goebls Grapheminventar (p. 324) zu ergänzen, wo man ein «digraphes» Graphem <*ll*> vermißt.

Wie steht es mit den Homographen? Nehmen wir das Graph *x*, so ist es einesteils, wie aus *deuls/deus/deux* (Goebl p. 332) oder *desquieux/desquiex (loc. cit.)* hervorgeht, zusammen mit den Graphien *ux*, *us*, *uls* als Variante eines Graphems anzusehen, das man vielleicht mit <*us*> oder, wie Goebl vorzieht, mit <*x*> notieren kann[10]. Würde man aber die gleichen Graphien anstelle des *x* in *anixie*, *annexie* (Goebl p. 331) oder *exception* usw. (Goebl p. 333) einsetzen, würde die Identifizierbarkeit des Signifikanten dieser Wörter auf der Stelle zerstört werden; afr. Minimalpaare wie *sexante/setante*, *vexer/vener* usw. lehren überdies, daß *x* hier den Wert eines Graphems hat. Auch diese Beobachtung vermißt man in Goebls Graphemliste.

Würden auf diesem Wege sämtliche Grapheme eines gegebenen Textes zuverlässig ermittelt, könnte die Frage nach der phonematischen Entsprechung der Grapheme gestellt werden. Nach den hier aufgezeigten Fällen hat es den Anschein, als könne man jedem Graphem auch einen eigenen Lautwert zuordnen, der nur bedingt mit dem Phonem identifizierbar wäre, also zu <*l*> die *Phonie* [*l*], zu <*ll*> [*λ*], zu <*us*> [*us*] und zu <*x*> [*ks*] bzw. [*gz*] usw. Aber, es sei nochmals betont, diese Zuordnung kann erst nach abgeschlossener

[10] Cf. Goebl p. 324. Er gibt als einzige Variante nur *s* an.

Analyse der Grapheme und in Einklang mit den Resultaten einer phonologischen Analyse vorgenommen werden.

Es wäre wünschenswert, wenn diese Erörterungen zur methodologischen Klärung der mit der Graphemanalyse vergangener Sprachzustände verbundenen Probleme beitragen könnten. Unterstützung ist auch von den jetzt intensiver, auch von seiten der semiotisch und der mathematisch orientierten Linguistik betriebenen Graphemstudien zu erwarten[11].

Zum Schluß sei noch auf einige Einzelpunkte hingewiesen:

p. 112: Die Zeilen 1–3 und 4–6 sind vertauscht.

p. 137: Die Einteilung in Vokal- und Konsonantgrapheme setzt ebenso die Kenntnis des gesprochenen *discours* voraus wie die Beibehaltung der Begriffe «Vor-, Haupt- und Nachton». Bei *y*, *i*, *u* läßt sich z. B. aus graphematischer Sicht nicht entscheiden, was ein Vokal-, was ein Konsonantgraphem ist, sofern man überhaupt im optischen Sinne noch Vokale und Konsonanten zu unterscheiden vermag, eine Differenzierung, die schon im phonetischen Bereich Probleme aufwirft[12]. Noch weniger kann man dies von der Tonstelle sagen, die nun keineswegs graphisch markiert wird, trotz der von Goebl p. 137 N 143 hinzugesetzten Erklärung.

p. 151: Einige der zum Verständnis und zur Ätiologie der graphischen Formen beigefügten Etymologien bleiben unklar, so p. 151 *minire* (zu *MEINA); p. 225 *gasquiere* (*GANSCARIA), cf. *FEW 4*, 53b gall. *GANSKO 'Ast'; p. 247 *baloy* (BALASCU), cf. neben *FEW 1*, 209b BALAḪŠ jetzt *FEW 19*, 20b BALAḪŠ 'Art Rubin', wo die mlat. Formen mit *balagius*, *balascius* (*FEW 19*, 21a) angegeben sind; p. 262 *gans* (GENTĒS, nicht GĒNTĒS); p. 279 *wes* (= *uues* < ŏvus) (was heißt ŏvus?); p. 280 *vipellon* (zu VULPE), wo kein «etym. germ. W» zugrundeliegt usw.

p. 170: Die unter den Graphien der Ergebnisse von bet. lat. ē[genannte Form *demorroent* dürfte nicht das postulierte Digraph *oe*, sondern zwei separate Graphen *o* und *e* aufweisen und folg*l*ich zu den Imperfekta der Konjugation auf -ĀRE (cf. p. 310) zu rechnen sein.

p. 225–229: Die angeblichen Grapheme <*g*> (z. B. in *gardin*, *gaune*) bzw. <*gu*> (in *gueline*, *guerbe*) können nur Varianten eines Graphems sein, weil sie eindeutig in komplementärer Verteilung auftreten: Entsprechendes gilt für <*c*> und <*qu*> (p. 212ss.).

p. 229: Mit Vorsicht sind Begriffe wie «unetymologisches <j>» anzuwenden, weil auch hier eine Vermischung von synchronischer und diachronischer, von graphematischer und phone(ma)tischer Sichtweise vorliegt. Ähnliche Vorbehalte sind auch zu Wendungen wie p. 271: «Phonetisch dürften diese Schreibungen durch Entrundung unter dem Vorton zu erklären sein» (werden die Buchstaben entrundet?) anzumelden.

p. 269–274: Goebl behandelt in den § 123–130 Erscheinungen wie «*saront* (= *seront*), *merche* (= *marque*), *ovuec* (neben: *avuec*), *onclos* (= *enclos*)[13] als Beispiele eines Graphemwechsels. Tatsächlich liegt in einem Minimalpaar wie *ovuec*/*avuec* (p. 271), das in ein und demselben Text auftritt, keine Zeichenopposition vor, so daß man eher von Varianten (also Wechsel der *Graphien*) zu sprechen geneigt ist; sicherer wird man aber gehen, wenn man an dieser Stelle «Grammonem»-Varianten annimmt, die aus verschiedenen graphema-

[11] Cf. J. BERTIN, *Sémiologie graphique*, Paris 1967 (sowie dessen spätere Aufsätze), und andere semiotische Werke, bes. JACQUES DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris 1967.

[12] Cf. z. B. GEORGES STRAKA, *La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée?*, *TLL 1* (1963), 17–100; ROMAN JAKOBSON, GUNNAR M. FANT, MORRIS HALLE, *Preliminaries to speech analysis*, Cambridge (Mass.) ³1963, p. 57–61.

[13] Der Gebrauch des Gleichheitszeichens ist hier eigentlich unzulässig.

tischen Diasystemen (also aus anderen Schreiblandschaften) in den Text gedrungen sind. Der Begriff des Diasystems würde jedenfalls verbindlichere Schlüsse zulassen als das Operieren mit graphischen Reflexen eines Lautwandels, wie Goebl es tut. Eine Form wie *Alixandre* (p. 130) kann deshalb nicht als Beleg für einen Graphemwechsel angesehen werden, weil sie durchaus «*reichssprachlich*» (wie Goebl das supraregionale Verschriftungssystem der *langue d'oïl* bezeichnet) ist.

p. 278–281: Die Behandlung der Grapheme <*w*>, <*gu*>, <*h*> und <*th*> hätte ergiebiger sein können. Es fragt sich zunächst, ob hier überhaupt «dialektale Reste des germ. *W*» usw. vorliegen; die in § 134/1 gegebenen Beispiele, wie *wiede*, *widie*, *wider* (zu *VOCITĀRE) oder *wiel*, *weille* (zu *VOLĒRE), lassen sich einfacher durch die Annahme eines einfachen Graphs *w* anstelle eines Digraphs *(uu, vu)* erklären, der graphische Realisierung der anzunehmenden Phonie [*vw*] wäre. Ohne Begründung bleibt eine Graphie wie *les wans* (zu VANNU) (p. 279), ebenso das zahlreichere Auftreten des Graphems <*h*> in *habundance*, *houstils*, *hom*, *heau*, *hosier*, *hetiquetes*, usw. Wenn Goebl p. 280 schreibt, «im Bereich der Galloromania sind die Wallonie, Lothringen und die Normandie die letzten Rückzugsgebiete des germ. aspirierten H. Es ist anzunehmen, nicht zuletzt auch aus dem Auftreten von Graphien mit falscher (sic!) *h*-Schreibung, daß dieses behauchte [*h*] dialektal ab dem 13. Jh. allmählich verschwunden ist», so steht diese Behauptung nicht in Einklang mit den Resultaten, die Artur Greive[14] zu gleicher Zeit vorlegt. Danach ist ein Aspirationsgebiet noch heute vorhanden und wesentlich ausgedehnter, und Belege mit unetymologischem, phonetisch realisiertem [*h*] sind weiterhin anzutreffen. In den zitierten Fällen handelt es sich jedoch vorab um graphische Phänomene, die zu begründen sind: Will man also nicht auf phonetische Erklärungen (Anlautaspirierung, Hiatustilgung) zurückgreifen, so wäre etwa zunächst an die Grenzsignalfunktion des Graphems <*h*> im schriftlichen Kontext zu denken. Der Wert des Graphems <*th*> bleibt unerwähnt.

p. 285: Formen wie *eult*, *oult*, *ult* (zu HABUIT) können nicht als Ergebnisse der Vokalisierung von gedecktem L behandelt werden; eher wird man an eine graphische Variante *ul*, die syntagmatisch vor einem «konsonantischen» Graphem auftritt, zu denken haben.

p. 295–313: Die Behandlung morphologischer Besonderheiten gehört zu den anregendsten Teilen des Werkes, stellt freilich auch einige Fragen auf, zu denen beispielsweise die Erklärung der «nasalierten» Formen *jen* (neben fr. *je*), *men*, *sen* (neben fr. *ma*, *sa* bzw. *mon*, *son* vor vokalisch anlautendem femininem Substantiv) und *cen* gehört. Das 1281 belegte Syntagma *cen fu fait* (p. 302) könnte in der heute erstarrten Formel *c'en fut fait de* ... (cf. Grevisse, *Le bon usage*, § 504, 3) fortleben und zu deren noch immer ungenügender Erklärung herangezogen werden. Vielleicht kann man auch einen Ansatz in den Formen des possessiven femininen Artikels finden (cf. p. 306: *se suer* neben *men exeqution*), wo die nasalierte Form als hiattilgende Variante einträte, wie dies auch im Nebeneinander der Negationen *ne* und *nen* zu beobachten ist.

p. 311: Eine Fehldeutung ist Goebl bei der Erklärung des vermeintlichen Imperfekts der 1. Konjugation im Beleg *congnout et confessa* unterlaufen: Der Verfasser hat *congnout* zu echten Formen der Ā-Konjugation, wie *demandout*, *delessout* usw. gestellt und ist nun überrascht, wieso *congnout* neben einem Perfekt stehen kann: «Entweder wußte der Schreiber nicht mehr, daß die Form *congnout* funktionell ein Imperfektum darstellt ... Aus diesem nahen Beieinander von ähnlich orthographierten, aber etymologisch verschiedenen Formen hätte das -ĀBAM-Imperfektum einen perfektischen 'Beigeschmack' annehmen können, wor-

[14] Cf. ARTUR GREIVE, *Etymologische Untersuchungen zum französischen 'h aspiré'*, Heidelberg 1970 (nicht 1969, wie GOEBL p. 280 N 98 angibt), bes. p. 10–13 und Karte I.

aus dann die obige Stelle zu erklären wäre». Nun, der Schreiber hatte recht: Die Form *congnout*, regelrecht aus CŌGNŌVIT entwickelt, *ist* ein Perfektum und steht neben einem solchen, während das Imperfekt (CŌGNŌSCĒBAT) etwa ⌜*cognoisseit*⌝ gelautet hätte.

Helmut Genaust

★

A[NTHONIJ] DEES, *Etude sur l'évolution des démonstratifs en ancien et en moyen français*, Groningen (Wolters – Noordhoff) 1971, VIII + 164 p.

Die Frage nach der Geschichte des französischen Demonstrativums ist schon alt in der Romanistik, und zahlreiche Autoren haben sich mit ihr befaßt – sei es nun in Spezialstudien oder im Rahmen von umfassenderen Darstellungen. Neben den um die Jahrhundertwende entstandenen Arbeiten von Ganzlin, Giesecke, Lemme, Matthews und Rydberg[1] sind aus der jüngeren Vergangenheit vor allem die Studien von Yvon, Krayer-Schmitt, Blum, Pohoryles, Guiraud und Price zu nennen[2]. Trotz dieser intensiven Bemühungen um eine Erhellung der Geschichte des französischen Demonstrativums bleibt in den genannten Arbeiten noch manche Frage unbeantwortet, oder dann widersprechen sie sich in wichtigen Punkten. Besonders schwerwiegend sind solche Unstimmigkeiten, wenn es um die Herleitung von modernfranzösischen Formen wie *ce* und *ces* geht, oder wenn die Datierung gewisser Veränderungen zwischen dem 11. und dem 16. Jh. schwankt. Diese unbefriedigenden Aspekte haben A. Dees veranlaßt, den ganzen Fragenkomplex nochmals durchzuarbeiten. Das Resultat dieser Bemühungen liegt nun vor in Form einer von L. Geschiere betreuten, an der Freien Universität Amsterdam entstandenen Dissertation. Neu am Vorgehen von Dees – neu bei der Untersuchung der Demonstrativa – ist eine sehr differenzierte Konzeption der Statistik, die es erlaubt, alle möglichen Störfaktoren auszuschalten und so für die einzelnen Untersuchungsabschnitte zu verläßlichen Zahlen zu kommen – Zahlen, die auch miteinander verglichen werden können und nicht wegen einer konstitutiven Unvergleichbarkeit zu falschen Schlüssen verleiten. Neu ist dann auch die Einbeziehung der Urkundensprachen in die Argumentation über das Demonstrativum und die kartographische Umsetzung der

[1] K. GANZLIN, *Die Pronomina demonstrativa im Altfranzösischen*, Greifswald 1888; A. GIESECKE, *Die Demonstrativa im Altfranzösischen*, Rostock 1880; E. LEMME, *Die Syntax des Demonstrativpronomens im Französischen*, Göttingen 1906; CH. E. MATHEWS, *«Cist» and «cil». A Syntactical Study*, Baltimore 1907; G. RYDBERG, *Zur Geschichte des französischen ə*, 3 vol., Uppsala 1896–1907.

[2] H. YVON, *«Cil» et «Cist», articles démonstratifs, R 72* (1951), 145–181, und *«Cil» et «Cist» pronoms démonstratifs, R 73* (1952), 433–461; S. KRAYER-SCHMITT, *Die Demonstrativ-Pronomina in den französischen Mundarten*, Basel 1953; L. BLUM, *Specializarea demonstrativelor în Franceza medie*, in: *Omagiu lui Iordan*, Bucureşti 1958, p. 85–92; B. M. POHORYLES, *Demonstrative Pronoms and Adjectives in «Garin le Loheren» and «Gerbert de Mez»*, New York 1966; P. GUIRAUD, *L'assiette du nom dans la «Chanson de Roland», R 88* (1967), 59–83; G. PRICE, *Quel est le rôle de l'opposition «cist/cil» en ancien français, R 89* (1968), 240–253. – Die folgenden Arbeiten konnte Dees nicht mehr berücksichtigen: G. PRICE, *La transformation du système français des démonstratifs, ZRPh. 85* (1969), 489–505 und *The French Language: Present and Past*, London 1971, bes. p. 121–127; S. M. ROSENBERG, *Modern French «ce». The French Pronoun in Adjectival Predication*, The Hague – Paris 1970. Das Fehlen von H. LAUSBERG, *Zur synchronischen Umstrukturierung diachronisch überlieferter Sprachzustände* (II. Zum französischen Demonstrativpronomen), in: *Festschrift Walther von Wartburg zum 80. Geburtstag* I, Tübingen 1968, p. 107–128, stellt dagegen eine echte Informationslücke dar.

Urkundenstatistiken. Was so entsteht, ist eine ohne jeden Zweifel solide Arbeit. Große Fortschritte werden besonders hinsichtlich der Datierung der einzelnen Erscheinungen erzielt; ich halte die in diesem Bereich erzielten Resultate für weitgehend definitiv. Fortschritte sind zweifellos auch bei der Erklärung der einzelnen Erscheinungen zu verzeichnen, doch dürfte hier in zahlreichen Punkten auch nach der Arbeit von Dees das letzte Wort noch nicht gesprochen sein.

Die Arbeit umfaßt folgende Kapitel: *Introduction*[3] (p. 1–9)[4]; I. *Le problème de la spécialisation syntaxique* (p. 10–49)[5]; II. *Le problème des confusions* (p. 50–93); III. *L'adjectif démonstratif «ces»* (p. 94–114); IV. *Les répercussions de la naissance de l'adjectif «ces» avant le milieu du XIVe siècle* (p. 115–128); V. *L'évolution des démonstratifs à partir de la deuxième moitié du XIVe siècle* (p. 129–152); *Conclusion* (p. 152–155). Diese Gliederung ist viel zu grob und zu unübersichtlich; vor allem bietet die Arbeit auch viel mehr, als man auf Grund dieses Inhaltsverzeichnisses erwarten kann: es wird nirgends ersichtlich, daß auch die Entwicklung von *ce* behandelt wird (p. 119–128), daß dem Verlust des Zweikasussystems eine ausführliche Diskussion gewidmet ist (p. 129–138) usw.; und wer würde schon in dieser Arbeit nicht zu vernachlässigende Stellungnahmen zur Entwicklungsgeschichte von *as/aus* (*à* + *les;* p. 100–108), *els/es/ ous* (*en* + *les;* p. 103, 104, 108/109) und *des* (*de* + *les;* p. 105, 110) erwarten? Abhilfe könnte hier ein gutes Register schaffen, das auch für ein Auffinden von Dees' Stellungnahmen zu den Forschungsergebnissen und Theorien anderer Autoren dringend notwendig wäre. Leider fehlt dieses wichtige Arbeitsinstrument.

In der *Introduction* gibt Dees einen kurzen Forschungsbericht zu den verschiedenen Positionen hinsichtlich der Entwicklung des Demonstrativums; er ist allerdings keineswegs vollständig und muß durch zahlreiche Abschnitte in den einzelnen Hauptkapiteln ergänzt werden – ein sehr unökonomisches Vorgehen, das für den Leser vor allem infolge des fehlenden Registers nur schwer nachzuvollziehen ist. Am ausführlichsten ist in diesem Einleitungskapitel die Auseinandersetzung mit Walther von Wartburg (p. 5ss.), der den wichtigsten Entwicklungsfaktor in der großen Häufigkeit der determinativen Verwendungen des Demonstrativums sieht (⌜*cil*⌝ + Relativpronomen, ⌜*cil*⌝ + Präposition)[6]. Dees wirft Wartburg vor allem vor, Substantivierung von ⌜*cil*⌝ (⌜*cist*⌝ bleibt als erweiterter Artikel[7] und Pronomen möglich) und Adjektivierung von ⌜*cist*⌝ (⌜*cist*⌝ verliert die pronominale Funktion) miteinander zu vermischen. Wenn auch vom modernfranzösischen Zustand her gesehen die beiden Schritte unauflöslich miteinander verquickt zu sein scheinen, so kann Dees' Vorwurf doch eine gewisse Berechtigung nicht abgesprochen werden: es liegen in logischer Hinsicht tatsächlich zwei Prozesse vor, und die Resultate der vorliegenden Untersuchung zeigen auch eine gewisse Staffelung in diachronischer Hinsicht. Weniger stichhaltig scheint der Einwand zu sein, die Frequenz vermöge nicht zu erklären, warum eine gewisse Entwicklung gerade zu einem bestimmten Zeitpunkt ausgelöst werde und nicht früher oder später. Dies stimmt

[3] Der im Inhaltsverzeichnis p. VII aufgeführte *Avant-propos* fehlt.

[4] Aufteilung der Funktionsbereiche im Laufe der Entwicklung an die Nachfolger von ECCE ISTE usw. (erweiterter Artikel) und ECCE ILLE usw. (Pronomen).

[5] «Falsche» Verwendung von *cist* usw. ('beim Sprecher') und *cil* usw. ('nicht beim Sprecher') vor dem eigentlichen Untergang dieser Opposition.

[6] Cf. W. v. WARTBURG, *Evolution et structure de la langue française*, Berne [6]1962, p. 133. – Dees zitiert nach der älteren Ausgabe von 1950 (p. 138).

[7] Dees spricht immer von adjektivischer Verwendung des Demonstrativums; dies scheint mir ungenau zu sein, denn primär übt das Demonstrativum in Verbindung mit einem Nomen die gleiche Funktion wie der Artikel aus (Aktualisator), liefert aber darüber hinaus noch zusätzlich semantische Information.

zweifellos – aber gleichzeitig macht sich in diesem Einwand eine auch anderweitig feststellbare (z. B. p. 57, 59), etwas naive Haltung bemerkbar, die für jede sprachliche Entwicklung eine einzige, eindeutige und als solche identifizierbare Ursache glaubt ermitteln zu können. Sprachgeschichtliche Phänomene sind aber in der Regel ungeheuer komplex, sie sind bedingt durch ganze Bündel von Voraussetzungen und Faktoren, wobei normalerweise nicht auszumachen ist, welcher dieser Faktoren die Entwicklung schließlich ausgelöst hat, ja ob es einen solchen eigentlichen Auslöser überhaupt gibt. Daß die Frequenz der determinativen Verwendungen bei der Entwicklung des Demonstrativums eine ganz entscheidende Rolle gespielt hat, scheint mir unbestreitbar zu sein. Selbst Dees braucht dieses Argument schließlich, um zu erklären, wieso *cestui-ci* / *cestui-là* Ende des 16. und anfangs des 17. Jh.s untergehen; aber auch schon auf den vorhergehenden Entwicklungsstufen ist dieser Faktor in Rechnung zu stellen (z. B. Verlust von ⌜*cil*⌝ als erweiterter Artikel; Erfolg von *ce/ces* in dieser Funktion; usw.). Dees' Haltung ist hier zweifellos zu einseitig.

Von bemerkenswerter Umsicht und Aufgeschlossenheit ist dagegen die Art und Weise, wie der Verfasser die statistischen Probleme angeht (bes. Kap. I). Das gilt nicht nur für die Aufstellung der eigenen Statistiken, sondern in ganz besonderem Maße auch für die äußerst umsichtige und intelligente Art, mit der die Statistiken seiner Vorläufer interpretiert werden (Mathews, Humphreys, Polhoryles[8]). Dies gelingt ihm dadurch, daß er im wesentlichen die gleichen Kriterien anlegt wie bei seinen eigenen Statistiken und dort, wo dies nicht möglich ist, entweder überhaupt auf eine Interpretation verzichtet oder dann seine Schlüsse nur mit größten Vorbehalten zieht. Diese Kriterien zielen darauf ab, alle nur erdenklichen Störfaktoren zu eliminieren, die das Untersuchungsergebnis irgendwie beeinflussen könnten; um die einzelnen Entwicklungsphasen der Opposition zwischen ⌜*cil*⌝ und ⌜*cist*⌝ wirklich exakt datieren zu können, ist es unerläßlich, sich nur auf die Fälle zu stützen, wo ein freies und unverfälschtes Spiel der Opposition möglich ist. Dies trifft z. B. nicht zu für die determinativen Verwendungen, in denen nur die Pronomina vom Typus ⌜*cil*⌝ üblich sind; um nicht ein verfälschtes Bild der pronominalen Häufigkeit von ⌜*cil*⌝ zu bekommen, dürfen deshalb diese Fälle in einer statistischen Untersuchung der Opposition ⌜*cist*⌝ /v/ ⌜*cil*⌝ (Pron.) nicht mitberücksichtigt werden (p. 15–18)[9]. Eine ähnliche Einseitigkeit ergibt sich auch in den narrativen Texten, in denen vornehmlich die Formen der ⌜*cil*⌝-Reihe gebraucht werden. Dies erklärt sich leicht daraus, daß die erzählte Situation in der Regel zeitlich vom *hic et nunc* des Sprechers abgerückt ist und deshalb nur die Formen des Inhalts 'nicht beim Sprecher' angemessen sind. Ein freies Spiel der Opposition ⌜*cist*⌝ /v/ ⌜*cil*⌝ findet sich nur in der direkten Rede, und entsprechend auch in den dramatischen Texten[10] (p. 19); nur hier kann ein

[8] Für eine ausgezeichnete Besprechung der Arbeit von Pohoryles und deren Mängel hinsichtlich der Aufstellung und Auswertung der Statistiken cf. Z. Marzys, *VRom. 28* (1969), 164–167.

[9] Es gibt allerdings Fälle, wo ⌜*cil qui*⌝ usw. keine eigentliche Determinationsrelation markiert (cf. z. B. p. 18, *Lancelot* 1812, wo ein explikativer Relativsatz vorliegt); diese Fälle sind jedoch sehr selten und überdies in der Regel nicht eindeutig identifizierbar; Dees schließt deshalb auch sie zu Recht aus seinen Erhebungen aus. Umgekehrt wird das determinative Adjektiv bei den demonstrativen Adjektiven mitgezählt (p. 18); auch dies läßt sich verantworten, da einerseits diese Fälle ebenfalls sehr selten und nicht eindeutig zu identifizieren sind, und andererseits die Geschichte der beiden Verwendungstypen parallel verläuft. Keine dieser Konzessionen aus praktischen Gründen ist in der Lage, die statistischen Resultate wirklich zu verfälschen.

[10] Die Konzeption von Dees weicht hier in einem entscheidenden Punkt von derjenigen von Yvon und Guiraud ab, die *cil* der *narration*, *cist* dagegen dem *récit* zuzuweisen; seine Resultate beweisen eindeutig, daß der zweite Teil dieser Darstellung im erwähnten Sinne modifiziert werden muß (freies Spiel der Opposition).

mehr oder weniger getreues Abbild der gesprochenen Sprache erwartet werden. Doch damit sind die zu treffenden Vorsichtsmaßnahmen noch nicht erschöpft: sobald im adjektiven Bereich die Form *ce* im Obliquus m. sg. auftritt (Ende 12./anfangs 13. Jh.), kann dieser Fall nicht mehr generell für die Statistik verwendet werden, da *ce* ambivalent ist; eindeutige Aussagen über das Verhältnis von *cest* und *cel* sind nur noch aufgrund der Obliquusfälle (m. sg.) vor vokalischem Anlaut möglich; nach dem Verlust der Kasusopposition (bzw. des Rectus) gilt Entsprechendes auch für die Subjektsfunktion (anfangs 14. Jh.). Ebenso muß schon im 12. Jh. auf eine Berücksichtigung der Fälle verzichtet werden, wo *ces* allein verwendet wird oder doch eindeutig dominiert (Artikel m. pl. obl., f. pl. rect./obl.). Beachtet man alle diese Vorsichtsmaßnahmen und noch einige weitere von geringerer Tragweite, kommt man zu verläßlichen Zahlen. Um diese aber richtig interpretieren zu können, muß man noch einige zusätzliche Faktoren in Rechnung stellen. Man muß z. B. wissen, daß bei der Verteilung von erweitertem Artikel und Pronomen nicht mit Okkurrenzen im Verhältnis 1:1 gerechnet werden darf, sondern daß in den dramatischen Texten die erste Funktion eindeutig dominiert (cf. p. 24/25); in den narrativen Texten ist dies viel weniger ausgeprägt, ja die Pronomina dominieren in der Regel eindeutig, was auf den häufigen Gebrauch von Formeln wie *Et cil (cele) respont* usw. zurückzuführen ist (cf. p. 22–24, 25/26). Darüber hinaus ist zu berücksichtigen, daß in gewissen Texten lange narrative Abschnitte in der Form einer direkten Rede präsentiert werden (*Ovide moralisé*, *Queste del Saint Graal;* cf. p. 26/27, 33–34). In diesen Abschnitten werden aber die Demonstrativa wie in der eigentlichen *narration* behandelt, d. h. es finden sich praktisch nur Formen der ⌜*cil*⌝-Reihe.

Die Statistik wird so zu einem äußerst komplizierten Geflecht von Einschränkungen und Ausnahmen, in dem man sich nur mit äußerster Vorsicht bewegen darf. Trotz aller Hindernisse bleiben aber genügend Fälle, um zu sicheren Schlüssen zu kommen. Aufgrund der Erhebungen von Dees kann vorerst einmal festgestellt werden, daß die Entwicklungen im Bereich des erweiterten Artikels und des Pronomens nicht gleichzeitig ablaufen (p. 36); die Geschichte der beiden Funktionen muß also getrennt dargestellt werden. Zuerst gerät der Bereich des erweiterten Artikels in Bewegung – allerdings bedeutend später als gewisse Forscher (Foulet, Yvon usw.) bisher angenommen haben. Trotz der Entstehung der ambivalenten Formen *ce* und *ces* bleibt die Opposition zwischen ⌜*cist*⌝ und ⌜*cil*⌝ in den von diesen Neuerungen nicht betroffenen Anwendungsbereichen intakt. Ein Umschwung zeichnet sich erst nach dem Verlust der Zweikasusflexion (anfangs 14. Jh.) ab: um 1360 beginnen die adjektivischen Verwendungen von ⌜*cil*⌝ seltener zu werden, und im 15. Jh. sind sie praktisch nicht mehr nachzuweisen (cf. p. 40ss.). Im pronominalen Bereich hat die Entstehung des Artikels *ces (cez)* zur Folge, daß diese Form in der 1. Hälfte des 14. Jh.s aus dem pronominalen Paradigma eliminiert wird; anstelle der alten Opposition *cez* /v/ *cels* tritt eine Opposition *ceux-ci* /v/ *ceux-là*[11]. Im Laufe des 15. Jh.s verwischt sich der inhaltliche Unterschied zwischen den verbliebenen ⌜*cist*⌝-Formen und den ⌜*cil*⌝-Formen in pronominaler Verwendung immer mehr: die (abgesehen von *ceus*) verbliebenen Formen *(cestui, ceste, cestes; celui, cele, celes)* werden weitgehend vertauschbar, und die Opposition 'beim Sprecher' /v/ 'nicht beim Sprecher' wird jetzt durch die nachgestellten Adverbien *-ci* und *-là*,

[11] Cf. p. 115–119, 154/155 (Pron.); *ces* wäre nach Dees eliminiert worden, weil es untragbar geweden sei, die gleiche Form einmal in ambivalenter Verwendung (Artikel), das andere Mal nur in der Funktion 'beim Sprecher' (Pron.) zu haben. Allerdings wäre hier die Frage zu stellen, warum dieser Mißstand erst im 14. und nicht schon im 12. Jh. behoben wurde; offensichtlich haben auch hier noch andere Faktoren eine Rolle gespielt.

also mit syntaktischen Mitteln markiert[12]. Es kann aber noch keine Rede davon sein, daß die Formen der ⌜*cist*⌝-Serie im Untergang begriffen wären, ganz im Gegenteil: sie dominieren die ⌜*cil*⌝-Formen frequenzmäßig noch um die Mitte des 16. Jhs. Erst gegen Ende des 16. und zu Beginn des 17. Jh.s tritt ein Umschwung ein, und die (semantisch seit dem 15. Jh. nicht mehr differenzierte) ⌜*cist*⌝-Reihe wird zugunsten der ⌜*cil*⌝-Reihe eliminiert.

Dies die entwicklungsgeschichtlichen Resultate aufgrund von Dees' Statistiken, Resultate, die im wesentlichen überzeugen. Einzig für das 16. und das beginnende 17. Jh. (Endphase der Entwicklung im pronominalen Bereich; cf. p. 140ss.) würde man sich etwas ausführlichere Statistiken und etwas weniger blindes Vertrauen gegenüber den Zeugnissen der Grammatiker (v.a. Meigret) wünschen, weiß man doch, daß gerade im 16. Jh. deren Entscheidungen oft sehr willkürlich und unabhängig vom *usage* gefällt wurden. Für diese letzte Entwicklungsstufe muß endgültige Klarheit erst noch gewonnen werden, und ähnliches darf wohl auch über die Erklärung der einzelnen Entwicklungen gesagt werden, obwohl die Urteile von Dees auf einem bedeutend solideren Fundament ruhen als die der bisherigen Forschung. Die Ursachen für die wichtigsten Verschiebungen sieht er folgendermaßen:

– Hinsichtlich der Entstehung von *ces* schließt sich Dees im wesentlichen der Theorie von Yvon und Rydberg an (p. 95ss.): *ces* würde im Bereich des Obliquus m. pl. entstehen, und zwar wären in dieser Form sowohl *cez* (< ECCE ISTOS) wie *cels* (< ECCE ILLOS) aufgrund einer besonderen lautlichen Entwicklung in proklitischer Stellung zusammengefallen. Vom Obliquus m. pl. aus wäre diese Form dann auf das Femininum (Rectus und Obliquus pl.) übertragen worden, und zwar aufgrund einer Analogie zu *les*, *mes*, *tes*, *ses*, die nicht nur für den Obl. m. pl., sondern für die drei genannten Bereiche Gültigkeit haben (p. 114). Dees versucht diese Theorie dadurch zu erhärten, daß er einen Vergleich mit der Entwicklung von AD ILLOS > *als*/*aus* bzw. *as* aufgrund der Urkundensprache vornimmt (p. 100ss.). Er geht davon aus, daß – vorausgesetzt, daß seine Theorie richtig sei – dort ein Zusammenfall von *cels* (*cels* > *ceaus* u.ä.) und *cez* nicht vorkommen dürfte, wo auch *als* nicht zu *as* würde; ebenso müßten in diesem Gebiet auch *cestes* und *celes* geschieden bleiben. Seine Untersuchungen aufgrund der Urkunden bestätigen dies wenigstens teilweise (cf. die Karten p. 104, 111). Die Opposition *cestes*/*celes* ist überwiegend bewahrt im Südwesten und südlichen Zentrum, *aus* ist erhalten im Südwesten und im Zentrum, d.h. die Bewahrung von *aus* erstreckt sich bedeutend weiter nach Norden (im Gegensatz zum Bild bei *cestes*/*celes* liegt der Pariser Raum bei *aus* noch in der bewahrenden Zone).

– Für die Entstehung von *ce* weicht Dees von Rydberg ab, der ebenfalls eine lautliche Entwicklung (*cel*/*cest* > *ce*) annimmt, und folgt der Analogietheorie von Yvon (*ce* zu *ces* nach dem Paar *le*/*les*; cf. p. 119ss.). Auch hier wird eine Bestätigung aufgrund der mittelalterlichen Urkundensprache gesucht: *ce* müßte nach Dees dort fehlen, wo eines der Elemente der Reihe *ces*/*le*/*les* fehlt, da sich in diesem Fall kein Analogieviereck (Saussure) aufstellen läßt. Seine Statistiken bestätigen diese Annahme für den Südwesten und Westen sowie den Osten. *Ce* erweist sich so als im wesentlichen zentralfranzösische Erscheinung, die von Paris ausgestrahlt zu haben scheint (cf. auch die Karte, p. 127). Eine exakte Deckung der Zonen ergibt sich allerdings auch hier nicht.

– Der Verlust der Differenzierung 'beim Sprecher' /v/ 'nicht beim Sprecher' ist nach Dees als Folge des Verlusts der Kasusflexion anzusehen (cf. p. 132ss., bes. p. 138/139). Nach seinen Erhebungen ist beim erweiterten Artikel die Frequenz der differenzierenden For-

[12] Allerdings scheinen in der Funktion 'beim Sprecher' im Sg. nur Formen der ⌜*cist*⌝-Reihe vorzukommen (*cestui-ci*, *ceste-ci*); cf. p. 140–142, 155.

men trotz der Entstehung von nicht differenzierendem *ces* und *ce* vorerst größer geblieben. Erst als sich die Verallgemeinerung des Obliquus auf Kosten des Rectus zu Beginn des 14. Jh.s von Westen her durchzusetzen begann, wurden die undifferenzierten Formen eindeutig häufiger. Damit war um die Mitte des 14. Jh.s im Bereich des erweiterten Artikels der moderne Zustand im wesentlichen erreicht; die Relikte der alten Ordnung sind gegen 1500 eliminiert. Der Erfolg von *ceste* über *cele* im fem. sg. und *cest* über *cel* im m. sg. vor Vokal ist wohl auf die größere Häufigkeit der ⌜*cist*⌝-Formen im normalen Sprachgebrauch zurückzuführen (cf. die Aufstellungen p. 24/25, 38–44).

– Der Umschwung im pronominalen Bereich vollzieht sich langsamer – wohl deshalb, weil hier der Verlust der Kasusflexion nur in geringem Maße eine Veränderung der Frequenzverhältnisse zwischen differenzierenden und nicht differenzierenden Formen zur Folge hat (*ceus* nicht mehr nur für Obliquus, sondern generell für m. pl.). Es scheint aber, daß der Bereich des Artikels und des Pronomens im «Bewußtsein» des Sprechers (Vorbewußtes) doch eng miteinander verbunden sind und deshalb die Verhältnisse im einen Fall sich auf den anderen auswirken[13]; auf alle Fälle mehren sich in der 2. Hälfte des 15. Jh.s die Anzeichen dafür, daß auch im pronominalen Bereich die Differenzierung im Untergehen begriffen ist; seit dem Ende dieses Jh.s können hier die Nachfolger von ECCE ILLE und ECCE ISTE als gleichwertig betrachtet werden (cf. p. 140ss.). Daß die zweite Serie um 1600 eliminiert wird, ist nach Dees einer Ausgleichstendenz zwischen demonstrativem und determinativem Anwendungsbereich zuzuschreiben: Paarungen wie *cestui-ci/là* ⟷ *celui qui*, *ceste-ci/là* ⟷ *celle qui*, *cestes-ci/-là* ⟷ *celles qui* würden v.a. nach *ceux-ci/-là* ⟷ *ceux qui* (seltener: *celui-là* ⟷ *celui qui*, *celle-là* ⟷ *celle qui*, *celles-là* ⟷ *celles qui*) umgebildet (p. 143).

Bleiben noch die Formen mit prosthetischem *i-*, die zumindest im pronominalen Bereich bis Ende des 16. Jh.s gebräuchlich sind. Diese Formen bringen keinen symbolfunktionalen Unterschied zu den Normalformen zum Ausdruck. Aufgrund einer sorgfältigen Analyse der *Institution* und der Briefe Calvins einerseits, seiner Predigten andererseits kommt Dees zu dem auch durch andere Texte bestätigten Schluß, daß die *i*-Formen als *formes solennelles* zu betrachten sind. Diese Signalfunktion eignet ihnen seit dem 14. Jh. (p. 145ss.).

All dies überzeugt auf den ersten Blick, und auch bei längerer Überlegung stellt man mit Freude fest, daß Dees' Aussagen besser fundiert sind als alles Frühere. Und doch gibt es gewisse Punkte, bei denen Zweifel bleiben – oder zumindest ein gewisses Ungehaben. Unbefriedigend scheint mir einmal die Lösung, *ces* als lautlichen Zusammenfall von *cels* und *cez* zu betrachten, in *ce* dagegen eine analogische Form zu sehen; könnte nicht auch *ce* aufgrund einer durch die Proklise bedingten lautlichen Konvergenz von *cel* und *cest* vor konsonantischem Anlaut entstanden sein – eine These, die schon von Rydberg und Meyer-Lübke vertreten wurde und die jetzt auch wieder von Price verfochten wird[14]. Was mich an der Analogietheorie (zumindest in der absoluten Form, die Dees vertritt) zweifeln läßt, ist die Tatsache, daß *cest* (ursprünglich auch *cel*) vor vokalischem Anlaut (m.) erhalten bleiben, und entsprechendes gilt auch für das Femininum. Wenn schon Analogie zu *le/les*, warum findet sich dann nicht auch *c'* (+ Vok.) nach *l'* (= *le/la*)? Diese Analogie müßte doch um so leichter zu realisieren sein, als *c'* für *ce* < ECCE HOC (cf. *c'est*) bereits existiert! Wenn dagegen *ce* < *cel/cest* auf lautlichem Weg entstanden ist, erklärt sich die Bewahrung des Konsonanten vor Vokal aus seiner Liaisonfunktion heraus. Umgekehrt verbieten es aber sprachgeographische Kriterien (*ce* auch in Gebieten, wo proklitisches *-l* vor Kons. nicht

[13] Cf. auch PRICE, *The French Language*, p. 125/126.

[14] Cf. DEES, p. 121; PRICE, *The French Language*, p. 125.

spurlos verschwindet[15]), die Erklärung nur auf der lautlichen Entwicklung aufzubauen. Ich meine, die komplexen Verhältnisse verlangen wohl auch eine komplexe Erklärung: sowohl das lautliche wie das analogische Phänomen spielen eine Rolle, die beiden Erscheinungen ergänzen und überlagern sich. Zudem sind noch andere Faktoren in Rechnung zu stellen, wie eine Verbreitung von gewissen Strahlungszentren aus und v.a. eine sprachimmanente Tendenz zum Strukturwandel.

Auch bei der Entwicklung von *ces* würde ich nicht so einseitig auf den lautlichen Aspekt abstellen wie Dees, der ja selbst auf die Analogieerklärung zurückgreifen muß, um die Ausdehnung dieser Form auf das Femininum zu rechtfertigen. Ich meine, die Analogie müsse auch schon für den Obliquus m. pl. in Rechnung gestellt werden, denn nur so läßt sich der Erfolg von *ces* im Pariser Raum erklären, der *aus* doch in überwiegendem Maße bewahrt hat[16]. Darüber hinaus haben zweifellos auch hier die Tendenz zum Strukturwandel und die Strahlungszentren eine Rolle gespielt.

Diese sind die beiden wichtigsten Korrekturen, die mir an Dees' Interpretationen notwendig zu sein scheinen. Aber auch in anderer Hinsicht scheinen mir noch gewisse Berichtigungen notwendig zu sein. Der Verfasser betont immer wieder, daß der moderne Zustand im Bereich der Pronomina erst Ende 16./anfangs 17. Jh. erreicht werde (cf. p. 36, 44, 139ss. u. passim); dies ist nur bedingt richtig. Ich habe bereits oben darauf hingewiesen, daß die Aufhebung der semantischen Differenzierung zwischen der ⌜*cist*⌝- und der ⌜*cil*⌝-Reihe Ende des 15.Jh.s erreicht ist. Obwohl die Formen der beiden Reihen wenigstens z.T. noch nebeneinander vorkommen[17], ist vom Ende des 15. Jh.s auch beim Pronomen die moderne Struktur erreicht: es gibt auf monematisch-morphologischer Ebene keine Opposition 'beim Sprecher' /v/ 'nicht beim Sprecher' mehr: wenn eine diesbezügliche Präzisierung angestrebt wird, ist dies erst auf der nächsthöheren Hierarchiestufe, derjenigen des Syntagmas möglich (Verbindung des Demonstrativums mit *-ci/là*); obligatorisch wird die Setzung der Adverbien erst im 16. Jh., ja selbst anfangs des 17. Jh.s findet sich das Demonstrationspronomen noch vereinzelt allein[18]. Im Gegensatz zur strukturellen Reorganisation ist die Flurbereinigung im Bereich der *expression (signifiants)* des Demonstrativums Ende des 15. Jh.s noch nicht abgeschlossen; das formale Überangebot wird erst um 1600 auf das Notwendige reduziert. Daß diese Phasenverschiebung zwischen Struktur- und Ausdrucksform bei Dees nicht deutlich wird und seine Aussage deshalb oft widersprüchlich erscheinen, ist darauf zurückzuführen, daß er sich allzu einseitig mit der *signifiant*-Seite der Demonstrativa befaßt; überdies zeigt sich auch ein gewisses Schwanken in der Beurteilung von Paaren wie *celui-ci/celui-là* usw., die bald als differenzierendes, bald als nicht differenzierendes Demonstrativum angesehen werden – eine klare Stellungnahme ist hier nur möglich, wenn man sauber zwischen monematischer und syntagmatischer Ebene scheidet.

Revisionsbedürftig scheint mir auch Dees' Haltung gegenüber den «frühen Konfusionen» zwischen der ⌜*cist*⌝- und der ⌜*cil*⌝-Reihe zu sein (p. 50–93). Für gewisse Autoren beginnen diese Verwechslungen schon mit dem Rolandslied; Dees kann nun aber diese frühe Verwischung der semantischen Konturen nicht brauchen, denn für ihn gerät die Opposition zwischen den beiden Reihen erst in der 2. Hälfte des 14. Jh.s ins Wanken: er versucht deshalb, alle frühen «Konfusionsbeispiele» wegzuinterpretieren (p. 56ss., bes. 64–93). Dies gelingt ihm

[15] Vgl. z.B. die Karten bei Dees, p. 104, 127.

[16] Vgl. die Karten bei Dees, p. 104, 111.

[17] Cf. Dees, p. 140–142.

[18] Vgl. die Aufstellungen bei Dees, p. 140–142, sowie einige Belege für das frühe 17. Jh. bei Brunot, *Histoire* III/2, p. 495.

zum Teil ganz gut: die Fälle mit *cez (ces)* sind nicht beweiskräftig, da diese Form beide Reihen repräsentieren kann; oft haben die Herausgeber den Text verfälscht, usw. Trotzdem bleibt eine ganze Reihe von Beispielen, die auch Dees nicht aus der Welt schaffen kann, und bei diesen Fällen können nun zwei interessante Feststellungen gemacht werden: 1. Es ist immer ⌜*cil*⌝, das für ⌜*cist*⌝ eintritt[19]; 2. Kontext und/oder Situation erlauben es immer, die räumlichen (oder zeitlichen) Relationen klarzustellen. Hier nur einige dieser Beispiele, in denen die «Verwechslung durch ein im Kontext vorkommendes ⌜*cist*⌝, eine Verbindung mit *ci* oder die Situation gesichert ist:

«Il nos convient tost esloignier
Cel païs et *ceste* contree».
Roman du Comte d'Anjou 574/75

«Et savez vos, qui sont *cist* dui
Que je vos ai ci amenez?»
«Sai, sire, *ceus* mar vi je nez
Que *cist* m'ont morte et confondue,
Cist m'ont si pres rese et rondue».
Guillaume d'Angleterre 3088–92

«Quant *cel* destrier *ci* me toudrez ...»
Claris et Laris (1268) 23363

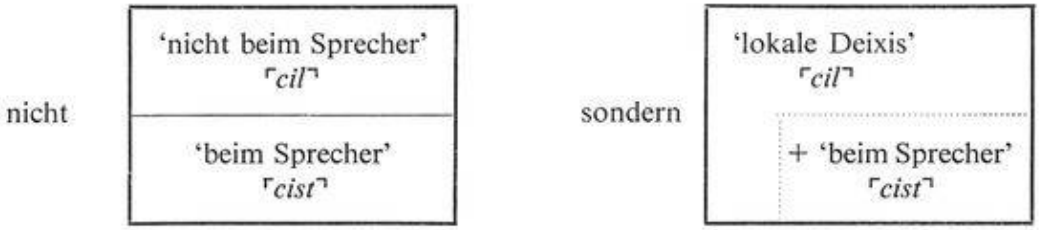
«Se *chieus chi* vous tient por fillastre,
soiés si preus ...»
Courtois d'Arras 460/461

... puis ont escrit en l'espetafe:
«Desoz *cel* arbre, an mi ce plain,
gist Coupee, la suer Pintain ...»
Renart I, 444–446

Ich glaube nicht, daß man diese Fälle weginterpretieren kann – und man muß es auch nicht (was übrigens auch für zahlreiche andere Fälle gilt, wo dies u. U. möglich wäre). Derartige Beispiele brauchen aber auch die späte Datierung der Verwischung des semantischen Unterschieds zwischen ⌜*cist*⌝ und ⌜*cil*⌝ nicht in Frage zu stellen, vorausgesetzt, man betrachtet die Opposition zwischen den beiden Reihen nicht als eine Opposition zwischen Einheiten gleichen Ranges. Man kann sowohl dem frühen Auftreten von ⌜*cil*⌝ für ⌜*cist*⌝ wie dem späten Untergang der Opposition widerspruchsfrei Rechnung tragen, wenn man die erste Reihe als *terme non marqué* (1), die zweite als *terme marqué* (2) betrachtet und das Eintreten von (1) für (2) als innerhalb einer Synchronie funktionierende, aufgrund eindeutiger Situationen und Kontexte mögliche Neutralisationen ansieht. Die Definitionen 'nicht beim Sprecher' /v/ 'beim Sprecher' werden deshalb besser ersetzt durch 'lokale Deixis' /v/ 'lokale Deixis + beim Sprecher'[20]; graphisch hätten wir also:

[19] Ich sehe hier von dem Sonderfall ab, wo die Verwendung der ⌜*cist*⌝-Reihe sich aus der Erzähltechnik heraus erklärt und bedingt ist durch direkte Rede, inneren Monolog, Bezug des Autors auf sein *hic et nunc* oder seinen Text, usw. (cf. Dees, p. 77ss.).

[20] Anstelle von 'lokal' kann in der konkreten Verwendung (Aktivierung) auch 'temporal' treten (Raum-Zeit-Metapher).



Die Verwendung strukturalistischer Methoden bringt hier unbestreitbare Vorteile.

Bleibt noch ein letztes Problem, die Frage, ob es im System des Französischen so etwas wie ein Determinativpronomen gibt. Dabei geht es keineswegs um die Frage, ob die Ausscheidung der determinativen Konstruktionen für die Statistiken berechtigt ist oder nicht – ich halte Dees' Vorgehen für durchaus legitim. Vielmehr ist die Frage zu beantworten, ob das Determinativum wie bei Dees (p. 15ss. u. passim) von der *langue* (System) her einen Sonderstatus beanspruchen darf. Zwar scheint im 16. Jh. eine gewisse Tendenz zur Fixierung einer solchen Scheidung zu bestehen – aber sie setzt sich gerade nicht durch (cf. p. 143/144 u. passim). Darüber hinaus stellt auch Dees fest, daß die Grenze im Afr. fließend sei, und daß man oft nicht wisse, ob nun ein Demonstrativum oder ein Determinativum vorliege (p. 17/18); das von ihm p. 18 untersuchte Beispiel *Lancelot* 1812 zeigt, daß der Status des Pronomens ändert, je nachdem, ob dem nachfolgenden Relativsatz determinativer (> det.) oder explikativer (> dem.) Charakter zukommt. Zieht man noch in Betracht, daß auch das Modernfranzösische keine saubere Grenze (in formaler Hinsicht) zwischen den beiden Verwendungen kennt (cf. *Celui-là est heureux qui ...*[21]), und daß sich etwas Entsprechendes im Artikelbereich schon gar nicht belegen läßt, dann, meine ich, muß man zum Schluß kommen, daß in morphologischer Hinsicht Demonstrativum und Determinativum in der *langue* zusammenfallen. Gewisse Unterschiede gibt es nur beim Gebrauch dieser Formen in Einheiten höheren Ranges (Syntagmen), und diese Unterschiede sind eine Frage der Norm. Sieht man die Relation zwischen Demonstrativum und Determinativum so, dann ergibt sich auch keine Schwierigkeit mehr, einen Einfluß der determinativen Konstruktionen auf die Entwicklung des Demonstrativpronomens anzunehmen.

Trotz dieser abschließenden Korrekturvorschläge bleibt unser Urteil über die vorliegende Arbeit im ganzen durchaus positiv: sie bringt Entscheidendes hinsichtlich der Datierungen, und auch hinsichtlich der Erklärung der einzelnen Entwicklungen werden wesentliche Aspekte beigebracht; gewisse Verzerrungen lassen sich leicht korrigieren[22].

Peter Wunderli

[21] Sonst haben wir einerseits ⌜*celui-ci*⌝ / ⌜*celui-là*⌝, andererseits ⌜*celui*⌝ + Relativpronomen / Präposition / Partizip.

[22] Es sei noch auf einige wenige Druckfehler in der sonst von einer ausgezeichneten Drucküberwachung zeugenden Arbeit hingewiesen: p. 54 Z 8 lies *syntaktischer Unterschied (syntaktische)*; p. 67 Z 8 v.u. l. *le rétablissement (lere tablissement)*; p. 100 Z 6, 9 v.u. *l* sollte von 1 verschieden sein; p. 111 (Kartentitel) l. *l'aire (l'aires)*; p. 121 Z 13 v.u. l. *von ce < cest (vonce < cest)*; p. 163 Z 4/3 v.u. l. *Bucureşti (Bucaresti)*.